3 1761 05436323 9

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/surlapelouse00siou

SUR

LA PELOUSE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS

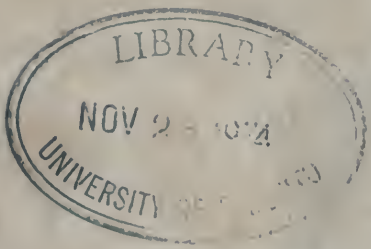
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Reproduction et traduction réservées.

PQ
2429
S7S8
1858



SUR

LA PELOUSE

LA RUDE TACHE

Parmi toutes les personnes que j'ai connues, aucune n'allia aussi heureusement que mon oncle James la gaieté à la raison. C'était déjà un homme fait quand je n'étais encore qu'un petit garçon, et cependant, lorsque je songe à mes amis d'enfance, c'est toujours vers lui que mon souvenir se reporte avec le plus de charme. Mon oncle James était en même temps pour moi un conseiller et un protecteur, un maître et un compagnon de plaisirs, et quoiqu'il eût assez étudié la vie pour

pouvoir faire sa partie avec les autres hommes, il consentait à partager nos jeux d'enfants. Ah! combien de courses joyeuses nous fîmes ensemble! que d'herborisations dans les bois! que de visites aux chaumières! que d'intimes entretiens dans lesquels je recueillais de l'instruction et de l'amusement à la fois!... Mais ces heureuses années durèrent trop peu! mon oncle partit pour l'Amérique, et j'étais devenu un homme lorsque je pus saluer son retour. Hélas! les travaux et l'âge l'avaient complétement changé! son corps s'était courbé; son esprit s'était affaibli, et une seconde enfance recommençait pour lui!

Oh! combien de fois me suis-je alors penché sur le front de notre vieux James, essayant en vain de rappeler à sa mémoire les jeux que nous avions partagés! combien de fois ai-je senti avec un cœur navré son regard terne et déjà mort se fixer sur moi, tandis qu'il s'amusait à claquer des mains et à chanter d'une voix faussée un verset des psaumes!... — Mais il est mort, mon oncle James! mes mains ont fermé ses yeux, tan-

dis que sa fille et sa petite-fille pleuraient à genoux auprès de son lit, et j'ai vu placer son cercueil sous la voûte silencieuse.

Mon intention n'était point d'être triste, mais comment regarder en arrière sans que l'œil rencontre quelque souvenir navrant!... le passé n'est-il point jonché de nos affections trahies, de nos joies perdues, feuilles flétries qui marquent partout notre passage? — J'avais une larme sur le cœur; elle avait besoin de tomber; maintenant mon âme sera plus légère et je pourrai être gai.

Dans le bon temps où mon oncle partageait les récréations de mon frère et les miennes, il entreprit un jour de nous lier tous deux par les mains. C'était un projet plus facile à former qu'à exécuter ; car nous étions vifs comme des alouettes, et rapides à la course comme les lièvres des bruyères; aussi ne craignîmes-nous pas de le défier en le raillant. Il se mit en devoir de nous attraper; mais nous le menâmes un tel train dans la maison et dans les jardins, qu'il ne tarda point

à se repentir d'avoir entrepris une tâche aussi difficile. Cependant, comme il tenait à nous prouver qu'avec la persévérance on pouvait tout accomplir, il continua à nous poursuivre, et parvint même à force d'adresse à me saisir.

Cette victoire ne fit qu'augmenter les difficultés de sa position; car, outre qu'il lui restait toujours à s'emparer de mon frère, dont l'ardeur ne s'était point ralentie, il fallait qu'il me traînât à sa suite, et vous devinez que je ne négligeais rien pour lui rendre ma garde incommode. Je me cramponnais aux portes; je me retenais aux meubles; je me suspendais à son cou de tout mon poids, et je me laissais traîner ainsi.

Malgré tous ces obstacles, mon oncle parvint à prendre mon frère; mais au moment où il s'occupait uniquement de s'assurer sa nouvelle capture, je me baissai, et lui abandonnant l'habit par lequel il me retenait, je m'élançai vers le jardin avec de longs éclats de rire, ne lui laissant ainsi d'autre avantage que d'avoir changé de prisonnier.

La poursuite recommença : les chaises furent renversées, les tables repoussées, les portes fermées et ouvertes à tour de bras; mais au milieu de tout ce bouleversement, je restai libre et victorieux. Cependant mon cœur battait à me briser la poitrine; mes jambes pliaient de lassitude; la respiration me manquait; il était évident que je ne pourrais désormais résister longtemps. Tout à coup, je vins à me rappeler que le petit escalier qui était là sous mes pieds, conduisait à un caveau ayant une sortie dans la cour. En entrant par une porte et en sortant par l'autre, je pouvais donner le change sur ma direction, et forcer mon oncle à un long détour. Je me précipitai donc vers le caveau, sûr d'échapper ainsi à sa poursuite; mais si j'étais supérieur à James pour la légèreté, James l'emportait en prévoyance, et dans la vie une tête prudente vaut bien une douzaine de talons légers. Quand je voulus sortir du caveau dans la cour, je m'aperçus que mon oncle avait eu soin d'en fermer la porte; je revins sur mes pas; mais au bout de l'escalier, je trouvai James traînant

toujours son captif, et qui me força à en redescendre. Je me trouvais alors dans une pièce sans issue où toute fuite était impossible. Je fus bientôt pris, lié à mon frère aîné, et traîné en triomphe avec lui dans toute la maison.

Notre vainqueur, qui était épuisé de fatigue et couvert de sueur, reprit haleine un instant ; il nous détacha ensuite, et asseyant l'un de nous sur chacun de ses genoux :

— Mes enfants, dit-il en nous embrassant, tout a un sens dans le monde, et il n'est point d'action dont on ne puisse tirer quelque enseignement. Il y a dans notre jeu de tout à l'heure deux utiles leçons que vous devez retenir : la première, c'est qu'il ne faut point entreprendre une tâche sans consulter ses forces, comme je l'ai fait il y a un instant ; la seconde, c'est que la prudence décide seule de nos succès, et qu'on ne doit *point compter sur une porte fermée.*

Depuis ce jour, je me suis trouvé mêlé à de nombreux dangers ; bien des fois j'ai dû prendre des réso-

lutions desquelles dépendait le bonheur ou le repos de ma vie, et toujours je me suis rappelé le conseil de mon oncle James ; et quand la première inspiration m'entraînait, quand la prudence allait m'abandonner, il me semblait entendre tout à coup une voix grave et douce qui murmurait à mon oreille : — *Ne compte point sur une porte fermée.*

LE VENTRILOQUE

Le village de Hopfield est par excellence le séjour du commérage et de la médisance ; là chaque bouche est une trompette, chaque habitant est un écho ; chuchotez le matin un secret à un bout de la paroisse, et le soir vous l'entendrez répéter partout ; l'amitié même est indiscrète, et les amis ressemblent à des verres fêlés qui ne peuvent rien retenir.

Si vous voulez obtenir quelque complaisance de votre voisin, n'allez pas non plus demeurer à Hopfield,

car là personne n'a un instant à perdre pour les autres ; mais que par hasard une voiture ou un cheval traverse la place, qu'une voix crie *balais à vendre*, et vous verrez chacun abandonner son travail et courir à sa porte ; car l'on est aussi curieux que médisant à Hopfield, et l'on y est aussi économe de son temps, que lorsqu'il s'agit de rendre un service.

Par une chaude soirée d'automme, Peggy Mulliers, qui raccommodait, sur le seuil de sa cabane, une paire de bas, les jeta tout à coup de côté et s'avança vers le milieu de la rue pour voir où son voisin, Zoé Willis, courait si vite. Or, elle aperçut bientôt une grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui vinrent de l'autre bout du village, et au milieu un ours noir qui marchait nonchalamment conduit par un bateleur. Celui-ci portait une grande redingote blanche, dans laquelle il eût pu se renfermer deux fois ; un gilet trop court, en divorce avec son pantalon, et qui laissait passer une vieille chemise en lambeaux ; des bottes à revers auxquelles il ne manquait que la semelle, et un

chapeau gris depuis longtemps veuf de sa bordure. Un jeune garçon en blanc et à l'air affamé marchait à sa tête, soufflant dans un grand flageolet, et battant si vigoureusement sur un tambourin, que, seulement à l'entendre, tous les pieds battaient la mesure.

Arrivé devant le *Lion-Rouge*, seule auberge du village, le bateleur s'arrêta ; il fit faire le cercle autour de lui, ordonna à *Bruin*, son ours, de se mettre debout ; puis brandissant son bâton sur la tête de l'animal, il commença à danser avec lui, faisant des passes et prenant des poses que *Bruin* imitait de la manière la plus pittoresque. On pense si les habitants de Hopfield étaient heureux, et si la foule riait de bon cœur.

Un ventriloque de joyeuse humeur, qui se trouvait alors au *Lion-Rouge*, regardait par une fenêtre ce spectacle bouffon. Arrivé depuis le matin, il avait déjà été à même de reconnaître la crédulité et l'ignorance des habitants de Hopfield ; l'idée lui vint en conséquence de se servir de son adresse pour s'amuser à leurs dépens.

Il descendit parmi les spectateurs, et profitant d'un moment où le flageolet et le tambourin se taisaient, il s'approcha du bateleur.

— Votre ours parle sans doute? lui dit-il sérieusement.

Le bateleur le regarda finement, haussa les épaules, et répondit avec brusquerie :

— Ma foi, interrogez-le et vous le saurez.

C'est ce que le ventriloque attendait. Il fit un pas vers Bruin, mit ses deux mains dans ses goussets, comme un homme qui se prépare à faire le plaisant, et dit à l'ours d'une voix goguenarde :

— Tu danses comme un sujet de l'Opéra, et je t'en fais mon compliment. De quel pays es-tu, mon gentleman ?

Une voix qui semblait sortir de la gueule de l'ours, répondit :

— Des Alpes, en Suisse.

Nous n'essaierons point de dépeindre le saisissement de la foule ; chacun resta frappé d'étonnement et d'ef-

froi ; mais la stupeur du bateleur était à peindre au milieu de toutes ces figures consternées. Il ouvrit ses grands yeux hébétés, ouvrit sa grande bouche vide de dents, et demeura aussi immobile que si ses pieds eussent pris racine.

Le ventriloque se détourna vers lui :

— Votre ours parle fort bien l'anglais, dit-il, et c'est à peine s'il lui reste un peu d'accent helvétique.

Puis s'adressant de nouveau à Bruin :

— Tu as l'air triste ? observa-t-il avec intérêt.

— Les brouillards de l'Angleterre m'ont donné le spleen, répliqua l'animal.

Ici la foule commença à s'éloigner de quelques pas.

Le ventriloque continua :

— Y a-t-il longtemps que tu appartiens à ton maître ?

— Assez longtemps pour que j'en sois ennuyé.

— Est-ce qu'il n'est point bon avec toi, Bruin ?

— Oui ! bon comme un forgeron avec son enclume.

— Et que veux-tu faire pour te venger ?

— Un de ces matins je le mangerai comme une rave à mon déjeuner.

A ces mots, la foule effrayée laissa un large espace entre elle et l'ours. Le bateleur éperdu voulut tirer à lui la chaîne de Bruin ; mais l'animal ennuyé fit entendre un sourd grognement. Le ventriloque n'en attendit pas davantage ; il enfonça son chapeau, tourna sur lui-même, et prit sa course vers l'auberge ; la foule épouvantée l'imita, et se dispersa de tous côtés en courant comme si elle eût eu l'ours à ses trousses.

Le ventriloque, arrivé au *Lion-Rouge*, regarda en riant les fuyards se perdre dans les différentes rues du village, tandis que la cause de tout ce désordre, Bruin, tranquillement assis sur son derrière, semblait jeter un regard insouciant et philosophique sur toutes ces terreurs qui s'agitaient autour de lui.

Le soir même, le ventriloque, se trouvant à la porte de l'auberge, où beaucoup d'habitants s'étaient réunis, entendit causer de l'aventure du matin avec force amplifications et commentaires ; il pensa que la plaisanterie

avait été poussée assez loin, et expliqua en riant comment la chose s'était passée. On l'écouta d'abord avec curiosité ; mais lorsqu'il eut fini, les anciens secouèrent la tête d'un air incrédule.

— Ceci est bon à faire croire à des enfants, murmura la vieille grand'mère Griffy, mais non à ceux qui ont de l'expérience. Ce n'est point la première fois que des animaux parlent, comme on peut le voir dans la Bible à propos de l'âne de Balaam. Du reste, l'almanach avait prédit cet événement en annonçant que vers la mi-août, trois jours avant, ou trois jours après celui-ci, il se passerait dans le monde quelque chose de merveilleux.

Le ventriloque insista, et voulut donner la preuve de ce qu'il avançait ; mais la foule s'éloigna avec défiance, persuadée qu'il voulait la tromper.

L'aubergiste, qui avait tout observé d'un œil rusé et avec un sourire narquois, s'approcha alors du mystificateur déconcerté, et lui dit :

— Milord ne devrait point s'étonner de ce qui ar-

rive; les contes sont toujours mieux accueillis de la foule que les réalités. Sa seigneurie a voulu plaisanter des rustres, et ceux-ci ont pris la plaisanterie au sérieux; toutes les paroles ne pourront maintenant persuader les habitants de Hopfield que l'ours Bruin n'a point parlé. Si milord voulait me permettre une réflexion, je lui dirais que ceci prouve une chose : c'est que le plus souvent il ne dépend plus de celui qui a répandu dans le public une opinion absurde ou dangereuse de la détruire, même en faisant connaître la vérité.

UNE POURSUITE D'ENFANTS

Combien de fois, arrêté par le hasard dans quelque village écarté, vous êtes-vous laissé prendre au calme qui vous entourait ; combien de fois avez-vous dit qu'il serait doux d'achever là ses jours, loin des intrigues et des passions de la ville ! L'homme est tellement poursuivi par l'idée d'un bonheur véritable et complet, qu'il ne peut cesser de le chercher sur la terre ; un vain espoir lui fait désirer sans cesse le changement ; comme si les diverses conditions n'étaient point, hélas ! des

cadres différents, enveloppant toujours une même infirmité, la vie !

De tous les lieux qui charment ainsi au premier aspect, aucun, peut-être, n'est plus propre que le village d'Érié à donner ce désir subit de retraite et cet espoir de bonheur. Je m'y étais arrêté, il y a quelques années, séduit, comme tant d'autres, par le paysage, et regrettant de ne pouvoir passer que quelques heures dans une vallée où il semblait que Dieu eût dû placer le paradis terrestre.

J'avais fait à l'auberge la rencontre d'un vieillard autrefois libraire dans la petite ville voisine, et maintenant secrétaire de la mairie du village. Il m'avait étonné dès l'abord par l'élégance ingénue de son langage et la finesse de ses remarques. C'était un de ces hommes pénétrants et simples qui passent leur vie à fouiller la science et l'art dans le seul but d'en voir les beautés ; espèces de portiers du monde de l'intelligence, qui veulent connaître tout ce qui y entre et tout ce qui en sort, et n'osent jamais eux-mêmes dépasser le seuil.

Nous nous étions assis tous deux à la porte de l'hôtellerie, avec les voyageurs et les voisins que la fraîcheur du soir attirait comme nous au dehors. La journée avait été étouffante ; mais la brise venait de s'élever, et faisait tournoyer sur la place du village de petites trombes de poussière qui allaient se perdre dans les ifs du cimetière.

Tout à coup de grands cris s'élevèrent au loin, et une troupe d'enfants apparut à l'extrémité du village. Ils tournèrent l'église et descendirent, en courant, vers les prairies. Tous agitaient leurs casquettes ou leurs bonnets de laine, regardant en l'air comme s'ils eussent poursuivi quelque chose dans les nuages. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au taillis nouvellement coupé, qu'ils traversèrent malgré les souches et les ronces.

— Sur mon âme ! s'écria le menuisier Fortin, assis à quelques pas de moi, ces drôles sont fous ! ne traversent-ils pas ce fourré en courant ! Ils y laisseront la moitié de leurs culottes.

— Les voilà arrivés au ruisseau, ajouta un voyageur

qu'à ses grandes guêtres de daim et à sa casquette de peau il était facile de reconnaître pour un chasseur ; voyez ! ils le traversent comme une brave meute... les voilà qui gravissent maintenant le coteau.

— Et qui courent le long du ravin, continua le fermier Rigaud inquiet, sans songer que le pied peut leur manquer.

— Jésus ! s'écria une vieille, en voilà deux qui roulent au fond.

Tout le monde se leva avec une exclamation d'effroi, mais les enfants venaient de se relever, et, profitant de leur chute, tournaient la colline pour rejoindre leurs compagnons. Ils reparurent bientôt de l'autre côté ; puis, continuant le long de la prairie, ils arrivèrent jusqu'à la place, haletants et mouillés, mais triomphants.

— C'est Jacques qui l'a attrapée ! répétaient-ils tous à la fois.

— Quoi donc? demandai-je.

— Une plume.

— Une plume ! s'écria le fermier en courant vers son neveu, qu'il reconnut, à ses mains écorchées, pour un de ceux qui avaient roulé dans le ravin ; c'est pour une plume, vaurien, que tu t'es mis dans cet état !

— Pour une plume ! reprit le chasseur avec un éclat de rire, et en montrant les enfants mouillés jusqu'à la ceinture.

— Pour une plume ! s'écria le menuisier qui venait de prendre par l'oreille son fils, dont les habits pendaient en lambeaux.

— Pour une plume ! pour une plume ! répétèrent tous les parents en montrant avec colère leurs enfants déchirés et couverts de boue.

Les pleurs allaient succéder, pour ceux-ci, à la joie, lorsque le vieillard s'entremit.

— Allons, dit-il en souriant, pardonnez à ces petits, mes voisins ; ce qu'ils ont fait nous le faisons tous. Chacun brave les chutes, les rhumes et les accrocs pour courir après une plume... encore est-il rare qu'il la prenne.

— Pour ma part, je n'ai jamais fait de chasse pareille, observa le voyageur aux guêtres de cuir.

— Qu'est-ce donc que vous cherchez toute l'année, le fusil sur l'épaule ? demanda le vieux secrétaire ; n'est-ce pas le plaisir, plume bien plus légère que celle poursuivie par ces enfants ? Et toi, compère Fortin, pourquoi rabotes-tu sur ton établi dès le point du jour, sinon pour une fortune qu'il te faudra laisser dès que tu l'auras acquise ? Pourquoi le voisin Rigaud cherche-t-il depuis dix ans à inventer une nouvelle charrue, si ce n'est avec la pensée de voir son nom imprimé dans le journal de l'arrondissement ? Moi-même, mes amis, que l'âge eût dû rendre sage, quelle est la grande affaire qui m'occupe ?... Un herbier que l'on brûlera après ma mort. Hélas ! chacun a sa manie, son but futile auquel il tend à travers tous les obstacles ; nos projets et nos espérances ressemblent toujours à la plume de ces enfants !

LE PETIT ORATEUR

Marc parcourait la salle éclairée par le soleil du soir en relisant tout bas le discours qu'il venait d'achever ; ce discours devait être lu le lendemain au grand conseil, et décider sans doute une question qui agitait depuis longtemps Genève ; car, bien que Marc fût un des plus jeunes conseillers, sa haute intelligence lui donnait sur tous les autres une autorité incontestée.

Malheureusement cette intelligence manquait de défense contre la passion : ce que Marc aimait l'empê-

chait de savoir ce qui était juste, et, n'étant point en garde contre les sollicitations de son intérêt personnel, il en faisait naïvement l'intérêt général.

Cette fois encore, dans le discours préparé par lui, il venait de prendre ses désirs pour les inspirations de sa raison ; mais il l'ignorait, car l'égoïsme est presbyte ; il ne s'aperçoit point lui-même.

Marc achevait de repasser son discours, lorsqu'une bouffée de rires et de chants arriva jusqu'à son oreille par une porte subitement entr'ouverte. Son front pensif s'éclaircit ; il se dirigea instinctivement vers la pièce voisine, et s'arrêta sur le seuil, ému du spectacle qu'il avait devant les yeux.

Au milieu d'une chambre parsemée de jouets, sa jeune femme était agenouillée, tenant un de ses enfants dans ses bras, tandis que les deux autres roulaient à ses pieds, et qu'un peu plus loin sa sœur, assise près de son fiancé, les regardait en souriant.

La mère berçait sur son sein l'enfant demi-nu, en s'efforçant de l'engager au sommeil ; mais l'enfant qui

résistait jeta un cri de joie à la vue de Marc, et lui tendit ses petits bras.

— Fritz ne veut pas aller se coucher, dit-il ; Fritz est un homme, il veut rester éveillé comme le *père*.

— Le *père*, lui, veille pour notre repos à tous, reprit la jeune femme, en jetant vers Marc un regard de fierté tendre ; Fritz ne voit-il pas le papier que le *père* tient à la main ?

— Et qu'est-ce qu'il y a sur ce papier ? demanda l'enfant.

— Un discours qui sera lu demain au grand conseil.

— Le grand conseil... c'est cette chambre toute rouge où il y a une table bien longue et des hommes qui parlent bien haut ? Nous avons conduit une fois le *père* jusqu'à la porte. Mais qu'est-ce que l'on dit donc au grand conseil ?

— On dit ce qu'il faut ordonner pour rendre tout le monde heureux à Genève.

— Et c'est pour cela que le *père* fait des discours ?

— C'est pour cela.

Le petit garçon prit un air important.

— Alors, Fritz saurait aussi en faire ! dit-il gravement.

Marc et la jeune femme ne purent retenir leurs rires.

— Et que dirait Fritz ? demanda le premier gaiement.

— Qu'on le conduise au grand conseil, et le *père* verra, dit l'enfant d'un ton capable.

— Eh bien ! nous y sommes, répondit Marc en l'élevant dans ses bras et le posant sur un de ces bahuts encore en usage au dernier siècle ; voyons ! Fritz est à la tribune.

— Nous ne sommes pas dans la grande salle rouge ! observa l'enfant.

— N'importe, reprit Marc, nous écoutons Fritz ; il va nous faire son discours ; que tout le monde se taise.

Il s'était agenouillé près du bahut, afin de soutenir le petit garçon d'un de ses bras ; les deux autres enfants

avaient interrompu leurs jeux et levé la tête ; la mère, sa jeune sœur et son fiancé regardaient en souriant. Quant à Fritz, debout sur le meuble, il tenait d'une main un de ces grotesques de bois sculpté que les ateliers de Nuremberg fournissaient alors à toute l'Europe, et promenait autour de lui un regard assuré.

— Allons, reprit Marc, que veut dire Fritz au grand conseil ? Fritz a la parole !

L'enfant leva un de ses bras, comme il l'avait vu faire à son père lorsqu'il étudiait ses discours.

— Grand conseil ! dit-il d'une voix claire, puisque vous êtes ici pour ordonner ce qui doit rendre tout le monde heureux, Fritz vous prie de diminuer le prix du pain d'épice, de brûler tous les alphabets, et de lui donner une chèvre blanche comme celle de la petite fille du bourgmestre.

On rit, et l'enfant s'arrêta court.

— Après ! après ! s'écrièrent la mère, la tante et le fiancé.

— Après, reprit le garçon, Fritz voudrait demander

au grand conseil de renvoyer de la ville le forgeron et son chien, parce qu'ils font peur à Fritz.

— Enfin ? ajoutèrent toutes les voix.

— Enfin, grand conseil ! Fritz demande que l'on permette aux petits enfants de se coucher aussi tard qu'ils voudront, et alors tout le monde sera heureux, puisque Fritz aura ce qu'il désire.

Un éclat de rire général s'éleva, et tous prirent la parole presque en même temps.

— C'est de l'éloquence politique !

— Fritz est déjà égoïste comme un homme !

— Son discours pourrait servir de leçon à plus d'un membre du conseil !

— Ah ! vous avez raison ! interrompit vivement Marc, qui était seul devenu sérieux ; nous devrions tous imiter le Christ, et *laisser venir vers nous les petits enfants ;* car, qu'elles nous rappellent le bien ou le mal, leurs naïves paroles sont un enseignement !

Il embrassa tendrement le petit garçon sans rien ajouter ; mais une partie de la nuit fut employée par

lui à préparer un nouveau discours, et le lendemain, grâce à son influence, la question débattue, au lieu d'être décidée par le grand conseil, au profit du petit nombre, comme il l'avait d'abord voulu, fut résolue *pour le bien de tous*.

LES DEUX CHIENS

Ésope passant un jour dans un faubourg de Sardes y aperçut des enfants qui portaient à la ceinture les tablettes à écrire, le sac de jetons à calculer, et qui faisaient ensemble l'école buissonnière.

A la vue du petit bossu dont les contes avaient tant de fois amusé leurs heures de loisir, tous accoururent et l'entourèrent en lui demandant quelque nouvel apologue; mais Ésope leur répondit qu'il était envoyé en message, hors de la ville, chez un ami de son maître, et qu'il n'avait point le temps de s'arrêter.

Les enfants le suivirent donc en causant, et Esope demanda tour à tour à chacun d'eux ce qui l'empêchait de se rendre à l'école. Celui-ci objecta le beau temps, celui-là l'ennui de l'étude ; mais tous tombèrent d'accord pour proclamer qu'ils étaient las d'obéir à un maître.

Le sage Phrygien écoutait leurs raisons en souriant et sans rien leur objecter, lorsqu'ils arrivèrent ensemble à un carrefour champêtre où ils aperçurent deux chiens arrêtés sous quelques arbres. L'un d'eux, qui portait le collier, était accroupi les pattes croisées, tandis que l'autre, la tête droite et arc-bouté sur les jambes de devant, le regardait. Les écoliers se les montrèrent du doigt.

— Voyez, voyez, s'écria celui qui marchait en tête, ne dirait-on pas que tous deux causent comme des amis et des voisins.

— Qu'Ésope nous traduise alors leur conversation, s'écrièrent plusieurs voix.

— Volontiers, dit le bossu qui s'approcha de quel-

ques pas, et qui prêta l'oreille comme s'il eût véritablement écouté. Le chien couché demande à l'autre à qui il appartient, et ce dernier lui répond fièrement qu'il n'a point de maître.

— En es-tu bien certain ? demande l'épagneul.

— Regarde mon cou libre de tout lien ! réplique le chien indépendant, je n'appartiens qu'à moi ! Celui dont le nom est gravé sur ton collier décide de ton repos ou de ton travail ; si tu dors, il t'éveille par son sifflement connu. Il te crie : — Allons ! Et il faut le suivre à la chasse ou dans son voyage. Si tu veux courir, il t'appelle, il t'ordonne de t'accroupir à la place désignée, et tu n'oserais désobéir à son commandement. Moi, au contraire, je pars et je reste quand il me plaît, je vais où je veux, je fais ce qui me convient, et je n'ai d'autre maître que ma fantaisie.

— Fort bien, réplique l'épagneul ; dis-moi alors, je te prie, pourquoi tu es arrivé si tard à notre rendez-vous ?

— Accuses-en de méchants écoliers qui m'ont barré la route en me poursuivant à coups de pierres.

— Premier obstacle à ta liberté, fait observer le chien au collier.

— Ce n'est rien, reprend l'autre ; j'ai franchi la haie du grand pâturage, et j'ai traversé la bergerie malgré les chiens, car il a fallu livrer bataille!

— Et, si je ne me trompe, tu as laissé un morceau de ton oreille, objecte l'épagneul.

— Cela ne mérite pas qu'on en parle, interrompt son interlocuteur ; la liberté vaut bien un bout d'oreille. Mais il faut que je prenne congé de toi ; je n'ai pas un moment à perdre si je veux avoir aujourd'hui ma pitance.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je dois arriver à la ferme au moment du dîner. Je suis le favori des enfants, à qui je sers de monture, et qui, en retour de mes complaisances, me donnent chaque jour la pâtée.

L'épagneul secoue la tête et entr'ouvre la mâchoire comme s'il riait.

— A la bonne heure, dit-il; ainsi tu as été détourné

de ta route par des écoliers ; il t'a fallu livrer un combat aux chiens de la bergerie pour arriver ici, et tu vas quêter ton dîner en te soumettant aux caprices des fils du fermier ! Est-ce là ce que tu appelles dépendre de ta volonté ? Si je ne me trompe, tu es l'esclave de la rencontre, de la violence, de la faim, auxquelles il te faut à chaque instant céder ou que tu dois combattre ; pendant que moi je ne me trouve dépendre que d'une seule maison, et lorsque j'ai rendu les services que l'on attend de moi, je suis en sûreté sans avoir à m'inquiéter du reste.

Les écoliers avaient écouté d'abord en souriant, puis d'un air plus sérieux. Quand Ésope s'arrêta, ils se regardèrent d'abord en silence, puis le plus hardi, s'adressant au bossu de Phrygie :

— Et la conclusion de ton apologue ? demanda-t-il.

— La conclusion, répliqua Ésope, c'est que l'homme sage imite l'épagneul, et qu'il prend le DEVOIR pour maître, afin de n'être pas l'esclave du hasard et des tentations.

OHMACHT

En 1772, le vieux Gassner, alors bourgmestre de la ville impériale de Rothweil, écoutait les doléances d'un paysan venu d'un des villages du cercle de la Forêt-Noire pour le consulter. Nicolas Ohmacht se plaignait amèrement de son fils, devenu, disait-il, le fléau de l'honnête famille.

— Ses deux sœurs ne me donnent que satisfaction, ajoutait le paysan avec tristesse ; mais pour ce qui est de Landelin, monsieur le bourgmestre, sa mère Agathe

l'a mis au monde en expiation de nos péchés. Bien qu'il arrive dans ses douze ans, il ne saurait distinguer une graine de chou d'une graine de navet, et la fièvre me happe s'il ne briderait point un cheval par la queue ! le voyant plus fainéant et plus assoté que tous ceux de son âge, je l'avais mis à garder les bêtes dans la pâture ; mais ç'a été à mon grand dommage, car les bêtes ont fourragé partout chez les voisins, et il m'a fallu payer des amendes.

— Où était donc Landelin pour n'y point prendre garde ? demanda le magistrat.

— Où il était ? répéta le paysan ; tout près de là, assis à l'ombre d'un buisson et occupé à tailler des images ; voyez plutôt, en voilà des échantillons.

En parlant ainsi, le digne Nicolas tirait de sa poche plusieurs de ces petites figures de bois que les pâtres de la Forêt-Noire sculptent au couteau, comme ceux de la Suisse et du Tyrol.

Maître Gassner les prit l'une après l'autre et les examina avec attention. Ce n'était aucun de ces lieux

communs de ciselure mille fois refaits et toujours copiés ; les essais de l'enfant avaient le cachet d'invention personnelle qui dénote l'artiste. Le bourgmestre était assez connaisseur pour le sentir. Il déclara au paysan que, loin de se plaindre, il devait se réjouir, et que Landelin était destiné à autre chose qu'à la garde des troupeaux. Il lui conseilla de ne point contrarier plus longtemps une vocation évidente et d'envoyer le jeune garçon chez un menuisier ciseleur.

Nicolas Ohmacht se rendit au conseil du vieux Gassner, et confia son fils à un sculpteur en bois de Triberg, dans la Forêt-Noire.

Landelin s'aperçut bien vite qu'il en savait plus que son maître, et partit pour Fribourg en Brisgau, où il acheva son apprentissage.

Il entra ensuite chez Melchior, habile sculpteur de Frankenthal, qui a laissé sur son art des traités justement estimés. Ce fut là que Ohmacht se fit initier à la statuaire et commença à prouver des aptitudes sérieuses. Toujours au travail, il ne tarda pas à réaliser des gains

encore légers, mais dans lesquels sa frugalité trouva des éléments d'épargne. Grâce à cette sévère économie, il put, en 1780, revoir sa famille, et maître Gassner auquel il devait l'inestimable bonheur de suivre la carrière à laquelle il était naturellement destiné.

L'excellent bourgmestre lui procura quelques travaux dans la cathédrale de Rothweil, où l'on montre encore, dans le chœur, deux bustes et deux compositions d'Ohmacht.

Ces œuvres achevées, le jeune sculpteur, qui n'avait encore que vingt et un ans, retourna chez son maître Melchior ; il ne le quitta que pour faire d'assez longs séjours à Bâle et à Manheim. Il y exécuta un grand nombre de portraits sculptés dans ces cailloux d'albâtre à teintes roses que roulent quelques ruisseaux de la Suisse et de l'Allemagne. Ce qui domine dans ces nombreuses études du visage humain, c'est un sentiment de grâce et d'idéalité qui surmonte pour ainsi dire la trivialité des modèles. A son insu et par l'élan de sa nature, Ohmacht ne cherche jamais, dans les traits qu'il repro-

duit, que la *ligne heureuse ;* tout ce qu'il y a de bas ou de trop commun s'efface sous son ciseau, sans que la ressemblance soit oubliée ; le visage qu'il a copié est toujours reconnaissable, mais l'artiste l'a saisi au moment le plus noble, il n'a appuyé que sur les beaux côtés. Nous nous arrêterons à ce caractère de son talent, parce qu'il constate, pour ainsi dire, la nature élevée de l'artiste. Le goût pour le portrait grimacé qui n'obtient la ressemblance que par l'accentuation des traits exagérés ou ridicules, est presque toujours, en effet, la preuve de la vulgarité ou de l'impuissance. L'art n'est point destiné à parodier la nature, mais plutôt à la glorifier, en traduisant ce qu'elle a de plus choisi.

En 1787 et en 1788, Ohmach visita de nouveau la Suisse. Ce fut alors qu'il habita chez Lavater, dont il nous a conservé les traits. L'auteur des *Principes de Physiognomonie* s'éprit d'une telle amitié pour le jeune sculpteur, qu'il composa pour lui un petit recueil de maximes religieuses et philosophiques dont Ohmacht a toujours conservé le manuscrit ; il est intitulé : *An-*

denken an liebe Reisen (Souvenirs de voyages chéris).

Les travaux exécutés par l'ancien pâtre de la Forêt-Noire avaient insensiblement grossi ses ressources ; à force de diligence et d'économie, il se trouva enfin maître d'une somme qui lui permit de partir pour l'Italie.

Ce fut en 1790 qu'il entreprit ce voyage. Il resta deux ans à Rome, étudiant les chefs-d'œuvre, visitant les ateliers, travaillant sous les yeux de Canova, profitant des entretiens des élèves de l'École française. Ces derniers lui inspirèrent le goût de l'étude théorique. Jusqu'alors il n'avait guère recherché à pénétrer l'art que par l'instinct ; son instruction première trop négligée lui avait interdit l'esthétique ; il commença à s'en occuper sérieusement en lisant les livres de Winkelmann ; aussi, lorsqu'il revint d'Italie, son éducation artistique se trouva complète ; le cœur, l'esprit et la main étaient prêts aux grandes batailles contre la pierre et le marbre.

Ohmacht s'arrêta à Munich, à Vienne, à Dresde, dont

il examina les collections. Il séjourna à Hambourg pour l'exécution d'un monument funèbre que l'on élevait au bourgmestre Rhodé. Cette belle œuvre fonda sa réputation et lui acquit l'amitié de Klopstock, l'auteur célèbre de *la Messiade*.

Vers la fin de 1796, Ohmacht était revenu à Rothweil. Il y sculpta le buste de celui qui l'avait deviné le premier, du bon Gassner, et, voulant joindre les liens de la famille à ceux de la reconnaissance, il demanda et obtint en mariage la petite-fille du digne bourgmestre.

Le nouvel habitant de Rothweil ne tarda pas à prouver que chez lui l'homme et le citoyen n'étaient point inférieurs à l'artiste. La ville avait été ruinée par la guerre, l'argent manquait pour les dépenses indispensables de la commune, et toutes les bourses étaient fermées. Ohmacht ouvrit la sienne ; il mit à la disposition de sa nouvelle patrie une partie de ses économies, cinq mille florins, qui permirent de subvenir aux besoins les plus pressants.

Cependant rien ne l'arrêtait dans ses travaux. Après

avoir exécuté en marbre le buste d'Ernald, dernier duc de Mayence, il se rendit à Francfort lors du couronnement de l'empereur Léopold, et y acheva plusieurs portraits importants ; enfin, vers 1801, il fut chargé du monument que l'on élevait, entre Kehl et Strasbourg, au général Desaix, et vint s'établir avec sa famille dans cette dernière ville, qu'il ne quitta plus, et qu'il a toujours regardée depuis comme sa patrie adoptive. On a souvent critiqué le dessin de ce monument ; mais il est juste de dire qu'il n'appartient pas à notre sculpteur. Ohmacht ne fut chargé que d'exécuter les détails ; le plan et le programme avaient été fournis par Weinbrenn, architecte de Carlsruhe.

Une fois établi à Strasbourg, Ohmacht entreprit plusieurs œuvres capitales qui se succédèrent sans interruption ; les principales sont :

Un groupe en pierre, représentant le Jugement de Pâris ; ce groupe orne aujourd'hui le jardin royal de Munich, et est regardé avec raison comme un chef-d'œuvre de grâce et d'expression ;

Deux bustes en marbre, ceux du peintre Holbein et du constructeur de la flèche de Strasbourg, Erwin de Steinbach ; tous deux sont au Musée du roi de Bavière ;

Une statue de Neptune, placée au milieu d'un étang, à une demi-lieue de Strasbourg. « La figure du dieu des mers, dit une biographie d'Ohmacht, a une gravité imposante : c'est le dieu d'Homère, qui ébranle les pays lorsqu'il descend des rochers de Samos, et qui, en quatre pas, atteint son palais d'Egée ; »

Une Vénus sortant de la mer ; c'était le chef-d'œuvre d'Ohmacht : ceux qui l'ont vue assurent qu'elle pouvait lutter de grâce, de pudeur et de beauté avec les marbres de l'antiquité elle-même. Vendue à un particulier, il la céda pour trente mille francs à un Portugais qui la transporta à Lisbonne, où elle doit encore se trouver ;

Une Flore en marbre faux, terminée en 1812 ; c'est le pendant de la Vénus ;

Un monument érigé à Strasbourg au célèbre publiciste Koch ; son buste domine un autel sur lequel se penche un génie ailé dont les regards se tournent vers

le ciel ; une femme, portant la couronne murale et personnifiant la cité strasbourgeoise, est assise sur un rocher, et tient de la main gauche la couronne de chêne destinée aux grands citoyens ;

Le buste colossal du préfet du Bas-Rhin, Lézai-Marnésia ; il est placé au Casino littéraire de Strasbourg ;

Un Christ et deux statues de la Foi et de la Charité ; ces trois figures, du plus grand style, furent commandées, en 1815, par le grand-duc de Bade ; elles décorent la chaire de la belle église protestante de Carlsruhe ;

Deux Hébé tenant la coupe où les dieux boivent le nectar ;

Un buste de Raphaël, copié sur un portrait original du grand peintre lui-même ;

Une Flore en marbre, faisant partie du monument que le comte de Coigny a élevé, à Reims, au célèbre musicien Catel ;

Un monument érigé à l'empereur Rodolphe dans la cathédrale de Spire ;

Une figure de Martin Luther, exécutée pour la ville de Wissembourg, en 1817;

Les monuments du banquier Haussmann; de l'illustre Oberlin, pasteur au Ban de la Roche; d'Emmerich, de Reisseissern, de Blessig, célèbre prédicateur protestant de Turckheim;

Six Muses, placées sur la salle de spectacle de Strasbourg.

Ohmacht jouit, pendant sa vie, de toutes les joies que peut donner la gloire. Ses ouvrages, recherchés, applaudis, lui valurent l'aisance et l'admiration, sans que sa simplicité modeste en subît aucune atteinte. Il refusa, à plusieurs reprises, les lettres de noblesse qui lui furent offertes par des princes allemands, et le titre de statuaire de la cour, malgré les avantages considérables qui y étaient attachés. Sa demeure ressemblait et ressemble encore à un musée; les étrangers y voient exposés plusieurs des beaux ouvrages d'Ohmacht et quelques tableaux des peintres les plus célèbres. Ce fut le 31 mars 1834 que cet homme excellent et cet

éminent artiste rendit son âme à Dieu. Il a laissé un élève, M. Grass, l'auteur du monument de Kléber, de la statue en bronze d'Icare, et de la statue en marbre de la Petite Bretonne ; ces deux dernières figures ont été achetées par le Musée de Strasbourg.

LE CONSCRIT

Ivon Marker revient du chef-lieu de la paroisse le cœur léger, car il a tiré dans le chapeau un numéro favorable. Ivon Marker ne partira point pour le régiment. Dieu qui connaît les destinées l'a pris en compassion. Le père d'Ivon est faible et courbé avant l'âge, son frère Ioan ne peut encore labourer, et sa sœur Bellah soigne le petit Jannik ! Dieu n'a pas voulu laisser à la mère seule tout le poids de la ferme et de la famille ; voici deux bras robustes qui l'aideront, et un bon cœur

qui lui donnera courage; Dieu a été miséricordieux pour les braves gens!

Ainsi pensait le jeune gars, en suivant le sentier qui côtoyait les terres cultivées; mais l'heureuse chance du tirage n'avait pu éclaircir complétement son front; la joie d'aujourd'hui ne suffisait point pour faire oublier les soucis de la veille et ceux du lendemain.

En passant près des champs de blé de son père, Ivon s'arrêta, malgré lui, à regarder les épis clair-semés dont la maigreur accusait une terre appauvrie, et que le manque de bras avait laissé envahir par l'ivraie, la navette et les liserons. Un peu plus loin, lorsqu'il arriva à la petite prairie qui fournissait le fourrage, il fut frappé de l'envahissement des roseaux; plus loin encore, il remarqua les pommiers du verger tou' chargés de bois mort, de gui parasite et de mousse blanchâtre! Partout la maladie ou la pauvreté avaient engendré la négligence, et celle-ci la stérilité! Cependant les charges de la famille croissaient à mesure. Déjà le meunier réclamait des prix de mouture arriérés; le dernier soc

n'avait point été payé au forgeron, et les harnais du vieux cheval tombaient en lambeaux. La mère avait beau prolonger le travail jusqu'au milieu de la nuit, et le reprendre avant le jour, Ivon labourer d'ahan et arroser de sueur chaque grain semé, le malheur avait trop d'avance sur leur courage.

Cette pensée empoisonnait son bonheur et l'empêchait de s'y arrêter.

— A quoi me servira de rester aux champs si je ne puis tirer d'angoisses la chère créature qui m'a mis au monde ? se disait-il en lui-même ; mieux lui vaudrait un peu d'aisance que ma bonne volonté ! mais Dieu distribue les lots selon sa sagesse ; à ceux-ci il a accordé d'être riches, à ceux-là de mériter de l'être ; qu'il soit béni, puisqu'il a du moins donné à tous le droit de s'aimer !

Et Marker résigné, quoique soupirant, reprenait sa route à travers les friches où paissait le bétail de la paroisse.

Mais voilà que tout à coup, au détour d'un massif de

coudriers, il entendit des soupirs et des pleurs entrecoupés par un bruit de voix qui cherchaient à consoler. En approchant, il reconnut la voisine Maharite qu'entouraient ses parents, et, un peu plus loin, Perr Abgrall, le fils du meunier, qui se tenait tristement appuyé sur son bâton.

Moins favorisé qu'Ivon, celui-ci venait d'être choisi par le sort, au grand désespoir de sa promise.

Marker s'approcha doucement et s'efforça de mêler ses consolations à celles des gens sages qui entouraient la jeune fille; mais Perr l'interrompit avec l'aigreur que donne la tristesse.

— Il est commode à ceux qui ont échappé à la douleur de recommander aux autres le courage, dit-il ; le roi ne prend pas à Ivon Marker les sept meilleures années de sa vie, et il restera à portée du son des cloches de la paroisse, tandis que nous nous éloignerons au bruit du tambour.

— Vous avez raison, mon pauvre ami, répliqua le jeune gars : en cela, mon sort vaut mieux que le vôtre,

et ne croyez pas que je l'oublie. Si je vous parle de patience, c'est qu'il n'y a point de meilleur bâton pour appuyer ceux qui chancèlent; je l'apprends tous les jours par mon expérience.

— Ne voilà-t-il pas un gars bien éprouvé! reprit ironiquement Abgrall, que la douceur de son voisin n'avait pu toucher; je voudrais bien savoir ce qui te manque pour que tu aies à exercer ta patience?

— Il me manque ce que vous avez! reprit Marker sans humeur; des parents que le mal ne fait point languir, et assez de bien pour donner la tranquillité à celle qui m'a donné la vie! Croyez-moi, voisin, chacun sent sur son épaule combien pèse la croix qu'il porte.

— La vérité est que j'en changerais volontiers avec toi, reprit Abgrall plus amicalement, mais avec un geste désespéré.

— Cela peut se faire! interrompit l'oncle de Mahaitte, qui avait jusqu'alors gardé le silence.

Les deux jeunes gars se tournèrent en même temps de son côté.

— Supposons que le sort eût changé vos numéros dans le chapeau, continua-t-il, Perr serait à cette heure à la place d'Ivon : qui vous empêche de faire après ce que la chance pouvait faire avant ?

— C'est-à-dire que Marker serait soldat à ma place ? dit vivement le jeune meunier.

— Et qui ferait le travail du logis à la mienne ? demanda Ivon.

— Quant à cela, reprit l'oncle avec la lenteur précautionneuse des paysans qui vont proposer un marché, c'est une chose à régler d'amitié ; on ne te demande point un service qui puisse te faire tort.

— C'est-à-dire alors que vous voulez m'acheter ? dit Marker, légèrement blessé d'une proposition qui le faisait descendre au rang des jeunes gars les plus misérables ou les plus mal famés.

— Quand on achète, on dit un prix, et je n'ai rien proposé, répliqua le paysan ; mais tu es un si brave fils que tu pourrais bien faire par bon cœur ce que tant d'autres font par mauvaise conscience ;

après tout, pour devenir soldat on n'est point damné.

— C'est la vérité, père Salaun, répondit Ivon devenu subitement pensif ; vous venez de me donner là une idée qui ne me serait point venue. En voyant ceux que j'aime avoir besoin de moi, je n'aurais jamais pensé à les quitter, au contraire ; mais si mon absence doit servir à leur repos et à leur satisfaction, je ne m'y refuserai point par lâcheté ou par mauvaise honte.

— Eh bien, je vais te reconduire, et nous causerons, dit le vieux paysan ; attends-moi-là un peu, le temps de renvoyer les femmes, et je suis à toi.

Il retourna vers Maharitte que ses sœurs et sa mère tâchaient de consoler, leur parla à demi-voix, et si bien qu'elles se décidèrent à reprendre la route de leur logis ; puis revenant vers Ivon avec le jeune meunier, ils suivirent tous trois le chemin de la ferme.

Le vieux paysan continuait ses tentatives près de Marker, appuyant adroitement sur les besoins de sa famille. Il n'eut point de peine à lui prouver que, mal-

gré tous ses efforts, leur pauvreté déclinait vers la misère, et ne tarderait pas à y tomber.

Les propres remarques du jeune gars l'avaient conduit à la même conclusion, et l'idée subitement émise par son interlocuteur avait ouvert à son esprit une voie toute nouvelle, dans laquelle il s'était précipité avec une ardeur désespérée.

Comme tous les cœurs dévoués, il acceptait vite le sacrifice et n'aimait point à marchander : aussi brusqua-t-il la négociation dans laquelle le vieux paysan ne s'engageait qu'avec une précautionneuse lenteur.

— Voyons, père Salaun, *il n'y a qu'un mot qui serve*, s'écria-t-il tout à coup en s'arrêtant ; vous m'avez tourné l'esprit d'un côté vers lequel il n'avait jamais regardé, mais dont il ne s'éloignera plus. Ne perdez donc pas votre temps à me prouver que les gens de chez nous n'ont pas tout à souhait, et dites-moi plutôt ce qu'Abgrall et vous leur donnerez en paiement de sept années de ma vie.

— Ne voilà-t-il pas la jeunesse ! s'écria le paysan un

peu troublé de cette marche en ligne droite; avec eux, il faudrait traiter les affaires comme on boit un pot de cidre! Je ne t'ai d'ailleurs point dit que nous voulions traiter d'un remplaçant pour Abgrall.

— Alors, vous n'en voulez pas? c'est bon, dit Marker, en faisant un mouvement pour les quitter.

— Eh bien! eh bien! on ne te dit point cela! reprit Salaun qui le retint; mais avant de te faire des propositions, encore faudrait-il savoir ce que tu veux pour tes parents?

— D'abord, dit Ivon avec l'assurance animée que lui donnait sa résolution, je veux une paire de bœufs pour le fumage et les labours.

— Une paire de bœufs! répéta le paysan; comme tu y vas, mon gars; cela vaut gros d'argent, sais-tu?

— Je veux de plus une vache de trois ans, ajouta Marker.

— Encore!

— Et cent écus pour gager deux garçons qui feront aller la ferme en mon absence.

Salaun et le jeune meunier se récrièrent; ils essayèrent de prouver à Ivon qu'il demandait le double de ce qu'il pouvait raisonnablement espérer. Le gars les laissa dire, et se contenta de répondre qu'il se vendrait à la ville, en remplacement de quelque fils de bourgeois qui le payerait sans marchander, et en argent blanc. Après un débat qui dura plusieurs heures, la famille du meunier fut enfin obligée d'accéder aux conditions de Marker.

Il restait à les faire agréer de sa propre famille! Si le marché était connu, il craignait, outre l'espèce de honte qui s'attache, dans nos campagnes, à ces sortes de ventes, la résistance de sa mère à accepter une aisance payée de la liberté et peut-être du sang de son fils! Alors même qu'elle s'y fût résignée, il empoisonnait d'avance sa prospérité et lui faisait un remords de ses joies!

Le notaire chargé de l'acte, à qui il communiqua ses inquiétudes, lui conseilla le secret. Ce numéro que le jeune meunier prenait volontairement, on pouvait lais-

ser croire qu'il l'avait tiré. Quant à l'argent qui payait sa liberté, le notaire feindrait de l'avoir reçu pour quote part d'un héritage inopinément échu à la pauvre famille. Tout fut ainsi réglé ; Abgrall et les siens promirent d'être discrets, et il ne resta plus qu'à faire connaître aux Marker la mauvaise nouvelle.

Ce fut un terrible moment pour tous, mais particulièrement pour la pauvre mère. Il y eut, avant le départ bien des crises de désespoir qu'Ivon eut grand'peine à consoler. Lui-même était triste à la mort de quitter tout ce qu'il connaissait et tout ce qu'il avait aimé ; mais la pensée du bien qui en résulterait pour les autres le soutenait dans son chagrin.

Le jour de la séparation fut la plus cruelle épreuve : tandis que le père, toujours plus faible et plus pâle, lui tenait une main qu'il ne pouvait quitter, sa mère restait, la tête sur son épaule, à demi évanouie de douleur ; la jeune sœur et le petit frère pleuraient ; le chien lui-même regardait en gémissant ! Mais l'appel des conscrits se faisait au village ; le roulement du

tambour avertissait les retardataires! Un dernier embrassement fut échangé; Ivon rejoignit ses compagnons, et l'on se mit en route!

Tout alla bien pendant que le clocher du village parut à l'horizon, ou que les mêmes végétations, le même paysage frappèrent ses yeux; mais, insensiblement, les vignes se substituaient aux pommiers, les grandes plaines aux petits champs cernés de haies vives; les maisons blanches à toits rouges et ardoisés, remplaçaient les cabanes de granit recouvertes de chaume! Alors Marker comprit qu'il avait quitté son pays, et se sentit complétement exilé.

Arrivé au régiment, il fallut se plier à de nouvelles habitudes, partager ses journées entre des exercices sans intérêt et des loisirs désœuvrés. Mêlé à des compagnons qui ne connaissaient point la Bretagne, qui n'entendaient point sa langue, Marker vivait dans un isolement chaque jour plus pesant; bientôt la tristesse, qu'il avait secouée, l'enveloppa comme une atmosphère dont il ne pouvait sortir; tout lui devint ennui.

Cette fièvre de l'absence qui mine lentement, abattit insensiblement ses forces ; la nostalgie, chaque jour plus intense, le conduisit à l'hôpital, où le repos sembla l'accroître.

Tout se réunissait, au reste, pour l'entretenir. Plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'aucune nouvelle lui arrivât du pays. Nul ne savait écrire à la ferme, et cette ignorance séparait des absents aussi absolument que des morts.

Le mal d'Ivon alla grandissant ; la vie décroissait visiblement en lui, comme une onde qui fuit d'un vase à demi brisé. Il se traînait, pareil à un fantôme, le long des cours de l'infirmerie, suivant du regard l'oiseau qui traversait le ciel, ou contemplant les petites mousses parsemées de saxifrages qui veloutaient la cime de la vieille muraille. Fleurs, mousses et oiseaux lui rappelaient son village ! Il ne pouvait penser à autre chose, il y rapportait tout.

Un soir, il s'était assis, triste et défaillant, sur un des bancs du préau, et son souvenir s'était reporté vers

la ferme plus vivement que d'habitude ; il lui semblait voir la grande friche à travers laquelle il conduisait son maigre attelage en sifflant, la petite prairie où chantait le ruisseau qui faisait tourner, plus loin, le moulin des Abgrall, les collines brumeuses couvertes de moutons noirs, et d'où s'élevait le chant des *patours*. Telle était l'intensité de sa pensée, que le souvenir était devenu une image, qu'il apercevait véritablement, par intervalle, tout ce qu'il se rappelait, et que son esprit flottait, pour ainsi dire, entre l'hallucination et la réalité... Dans ce moment même, le son d'une *musette* se fit entendre au dehors ! Ivon se redressa. Le *soneur* jouait précisément les airs de son village, ceux qu'il avait entendus tant de fois sur le grand *placis* où les jeunes gens et les jeunes filles se réunissaient pour la danse ! Le pauvre conscrit, hors de lui, courut à la porte du préau ; elle était fermée ; il rentra précipitamment, monta jusqu'au corridor dont les fenêtres permettaient de voir la rue ! La rue était déserte, et l'on n'entendait plus la musette !

Il se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve, quand la religieuse de service lui remit une lettre arrivée pour lui. Marker pria la sœur de l'ouvrir et de la lire.

Elle était du notaire, et écrite au nom des parents qui apprenaient au jeune homme le changement apporté à leur position par le prétendu héritage. Grâce à ce secours, on avait pu gager des garçons de charrue, acheter une paire de bœufs, payer ce qui restait dû; tout enfin eût été à souhait sans l'absence d'Ivon, que la mère ne pouvait nommer sans essuyer une larme.

Le notaire ajoutait de son chef, et comme *post-scriptum*, beaucoup de détails sur la manière dont le secret avait été gardé, sur le bonheur de la famille et le rétablissement du fermier dont les forces revenaient chaque jour.

Marker écoutait ces excellentes nouvelles le cœur tremblant de joie. Quand tout fut achevé, il emporta la lettre qu'il rouvrit, et se mit à regarder, comme s'il eût pu voir, dans les caractères dont elle était couverte,

l'image de l'aisance de ceux qu'il avait laissés au village. Ce fut pour lui tout une révolution ; il lui sembla que cette *musette* et ces airs, entendus quelques instants auparavant, étaient les voix du pays que Dieu avait voulu lui faire entendre, et qui lui chantaient la joie des siens! Maintenant, il savait du moins que son sacrifice n'avait point été inutile ; il en avait la récompense !

Cette pensée fut comme une secousse qui l'arracha à sa langueur. Il se dit qu'il fallait vivre pour aller revoir un jour les heureux qu'il avait faits, et pour partager leur contentement. Ses forces, que la tristesse avait abattues, commencèrent à renaître par l'espérance.

Puis un grand dessein occupait son esprit. La lettre qu'il venait de recevoir lui avait appris tout ce que pouvait l'écriture contre les angoisses de l'absence, et il s'était décidé à suivre l'école du régiment.

Ce fut pour lui un difficile apprentissage : la mémoire était rebelle, l'intelligence pliée d'un autre

côté : mais, à force de volonté, il la ramena à l'étude de l'alphabet, et un an après, il était en état de s'entretenir par lettre avec ceux dont il se trouvait séparé.

Il ne s'arrêta point là : une fois entré dans l'étude, il voulut la poursuivre et apprendre tout ce qui pouvait profiter à son avenir. Le temps s'écoula ainsi, partagé entre les applications de l'écolier et les devoirs du soldat. Marker, que sa conduite avait bientôt recommandé, quitta les rangs de la compagnie pour recevoir la hache de sapeur. Les années de service s'écoulèrent pour lui sinon sans regrets, au moins sans aucun découragement.

Enfin l'heure de la délivrance arrivée, il reprit joyeusement la route qu'il avait autrefois parcourue avec tant de tristesse.

A mesure qu'il approchait, il sentait augmenter son impatience : il doublait les étapes, il ne pouvait se défendre d'un battement de cœur en voyant les cultures familières à sa jeunesse, les hameaux dont les noms lui

étaient connus ! Enfin le toit qu'il cherchait apparaît au détour du village ! A ce moment, Marker n'est plus maître de lui ; il court, il traverse la grande place sans se laisser arrêter par ses anciens amis qui l'appellent ; il s'élance vers la ferme ! Les enfants, que sa barbe et son costume épouvantent, s'enfuient à son approche ; la jeune sœur recule jusqu'au mur, surprise et inquiète ; mais le chien, que son instinct a éclairé, se précipite à sa rencontre, et sa mère a tressailli au son d'une voix qu'elle ne peut oublier. Quand tous les autres hésitent, elle accourt sur le seuil, elle tend les bras, elle nomme Ivon ! Elle ne demande plus rien à Dieu ; tous ses enfants vont être assis autour du foyer !

Mais, quels que soient les autres, celui qui revient aura toujours, dans son cœur, la première place, car c'est sur lui qu'elle a pleuré le plus souvent, pour lui qu'elle a surtout tremblé, et ce surcroît de tendresse sera la récompense de son dévouement inconnu.

LA MÈRE DE WASHINGTON

On a dit que « c'étaient surtout les mères qui préparaient les grands hommes ; » et pour le prouver on a dressé la liste de tous les personnages illustres qui, depuis les Gracques, furent élevés par des femmes. Peut-être eût-il été plus exact d'étendre l'observation à tous les hommes, célèbres ou obscurs, et de déclarer que leurs caractères, leur conduite, leurs aptitudes même, dépendent en grande partie de l'éducation maternelle.

Recevant l'enfant à sa naissance, présidant à ses impressions premières et lui montrant, avant aucun autre, les chemins de la vie, la mère est, en réalité, une institutrice toute-puissante qui décide des principes et des habitudes. Si elle transmet, le plus souvent, à ses fils son tempérament et ses traits, elle ne leur communique pas moins la physionomie de son âme. Il semble que les germes, bons ou mauvais, conservés au dedans d'elle-même, se développent plus librement dans l'enfant élevé par ses soins, et c'est surtout dans ce sens qu'il est sa récompense ou son châtiment.

Parmi les mères qui ont pu regarder leurs fils comme la couronne de leur vie, celle de Washington occupe certainement une des premières places. Appartenant à cette vieille race virginienne que sa piété simple, sa probité et sa persévérance laborieuse avaient toujours distinguée, elle éleva son fils Georges dans les habitudes stoïques du travail et du dévouement. Lorsque ce dernier eut atteint l'âge de quinze ans, il voulut entrer dans la marine royale ; mais elle s'y opposa en décla-

rant qu'il devait vivre parmi ses concitoyens, travailler avec eux à transformer le pays, et mettre au service de ce dernier toutes les forces et toute l'intelligence qu'il avait reçues de Dieu. Cette résolution hâta peut-être l'affranchissement de l'Amérique en lui conservant le grand homme qui devait l'assurer. S'il fût devenu officier anglais, Washington eût sans doute hésité davantage : partagé entre son serment militaire et son patriotisme, il eût plus difficilement pris les armes contre l'Angleterre, et eût trouvé chez ses concitoyens moins de confiance. Ce fait proteste en même temps contre l'erreur des biographes qui ont répété, l'un après l'autre, que la mère de Washington appartenait au parti *loyaliste,* et qu'elle fit tous ses efforts pour y retenir son fils. Les historiens américains ont depuis longtemps fait justice de ce mensonge inventé dans l'intérêt du dramatique par des compilateurs plus occupés de l'effet que de la vérité. La mère de Georges s'effraya, il est vrai, de la lutte dans laquelle son fils s'engageait ; elle craignait que l'inégalité des ressources ne compromît la

cause américaine ; mais elle ne tenta rien pour empêcher Washington d'accomplir son devoir.

Et comment l'aurait-elle pu quand sa vie entière avait été employée à le lui faire aimer ? Elle vit Georges se mettre à la tête des insurgents avec inquiétude, mais sans faiblesse. Lorsqu'il essuya ses premiers revers, on ne l'entendit ni se décourager ni se plaindre ; quand vint le jour des triomphes, elle conserva le même calme.

Les Anglais, maîtres du New-Jersey, s'étaient éparpillés dans cette province. Washington, qui campait de l'autre côté de la Delaware, dit à ses officiers :

— Nos ennemis ont trop étendu leurs ailes, il est temps de les leur rogner.

Et, traversant le fleuve, il remporta une victoire qui sauva l'Union américaine. Cette nouvelle fut apportée à sa mère par une foule d'amis qui accouraient pour la féliciter. Elle se réjouit avec eux *du bonheur de la patrie ;* et, comme les éloges en l'honneur de Washington allaient toujours s'exaltant :

— Ceci est de la flatterie, messieurs, dit-elle, en redevenant sérieuse; Georges se rappellera, j'espère, les leçons que je lui ai données; il n'oubliera pas qu'il est tout simplement un citoyen de l'Union que Dieu a fait plus heureux que les autres !

Lorsqu'elle sut la prise de Cornwallis, elle ne songea point à la gloire de son fils; mais elle s'écria :

— Dieu soit loué ! notre patrie est libre, et nous allons avoir la paix !

Un riche mariage avait fait de Washington un des propriétaires les plus opulents de l'Union; il voulut bien des fois décider sa mère à venir demeurer dans sa belle habitation de *Mont-Vernon*; mais elle resta toujours à Frédéricksburg, surveillant la petite ferme qui lui était restée pour douaire. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, on la voyait encore monter à cheval tous les matins, parcourir ses champs et donner des ordres. Ses revenus étaient des plus modestes, mais administrés avec tant d'économie qu'ils lui permettaient de secourir un grand nombre de malheureux. Jamais, dans ces

temps de trouble, un compatriote ruiné par la guerre ne sollicita en vain sa générosité : aussi avait-elle coutume de dire :

— La charité trouve toujours quelque chose dans les bourses qui ne sont pas percées.

Une maladie cruelle (un cancer à l'estomac) l'obligea enfin à garder la maison ; mais là encore elle s'occupait de l'administration de ses affaires. Le colonel Fielding-Lewis, son gendre, lui propose un jour de s'en charger.

— Merci, Fielding, lui dit-elle ; je veux bien que vous teniez mes livres en règle, car vos yeux sont meilleurs que les miens ; mais pour le reste, je puis encore y veiller.

Elle fut près de sept ans sans voir son fils Georges, toujours retenu à la guerre. Enfin, lorsque les armées combinées furent de retour de New-York, Washington put prendre la route de Frédéricksburg. Il envoya en avant un courrier pour faire demander à sa mère comment elle voulait le recevoir.

— Seul, répondit la mère.

Et le commandant en chef des troupes américaines, le maréchal de France, le libérateur de sa patrie, le héros du siècle, se rendit à pied à la maison de celle qu'il regardait, selon son expression, « non-seulement comme l'auteur de ses jours, mais comme l'auteur de sa renommée. »

Mistriss Washington reçut son fils avec une tendresse expansive, mais ne lui parla point de la gloire qu'il venait d'acquérir. Ce qu'il avait fait lui semblait tout simple.

— Je lui ai enseigné la vertu, disait-elle, la gloire n'est qu'une conséquence !

Elle lui parla de ses vieux amis en l'appelant par son petit nom d'enfance, et ne s'informa pas une seule fois des honneurs rendus partout au sauveur de l'Union. Cependant lorsqu'on vint l'inviter de se rendre le soir au bal donné par ses compatriotes en l'honneur des vainqueurs de Cornwallis, elle accepta.

— Les jours de danse sont un peu loin de moi, dit-

elle, mais je serai heureuse de prendre part à la joie publique.

Les officiers français, qui faisaient partie de l'armée libératrice, avaient une grande impatience de voir cette femme extraordinaire. Elle parut, vers le milieu du bal, vêtue du vieux costume des Virginiennes et, appuyée sur le bras de Washington, elle reçut les compliments de tout le monde avec bonté, fit quelques tours, puis se retira. Les Français restèrent confondus devant cette force et cette simplicité qui « la rendaient supérieure à sa propre grandeur. » En la regardant sortir avec Washington, l'un d'eux s'écria :

— De telles mères font comprendre de tels enfants.

Avant de se rendre en Europe, Lafayette se rendit à Frédéricksburg pour voir la mère de son général, « conduit par un des petits-fils de mistriss Washington, » dit un biographe américain. Ils approchaient de la maison lorsque le jeune homme s'écria : — Voici ma grand'maman ! Le marquis de Lafayette aperçut alors

la mère de son honorable ami qui travaillait à son jardin.

Le marquis parla des heureux effets de la révolution, du glorieux avenir qui s'offrait à l'Amérique régénérée, et paya son tribut d'amitié et d'admiration pour Washington ; mais à tous les éloges qu'il fit de celui-ci, sa mère répondit simplement qu'elle « n'était point surprise de ce que Georges avait fait, parce qu'elle l'avait toujours connu *vraiment bon !* » Ainsi cette âme naïve avait compris que toute grande action venait du cœur.

Lafayette ne quitta mistriss Washington qu'après lui avoir demandé et avoir reçu sa bénédiction, comme s'il se fût agi de sa propre mère.

Lorsque Washington eut été nommé président de la nouvelle république, il vint voir sa mère.

— Le peuple, lui dit-il, m'a choisi pour premier magistrat des États-Unis, et je viens vous faire mes adieux ; dès que le temps de mes fonctions sera achevé, vous me reverrez dans la Virginie.

— Tu ne m'y trouveras plus! répondit sa mère; mais va, mon cher Georges, accomplis ta destinée, et que la grâce du Ciel ne t'abandonne pas.

A ces mots, elle lui ouvrit ses bras : le président demeura longtemps la tête appuyée sur l'épaule de la vieille malade, dont les mains affaiblies caressaient sa tête. Il versait d'abondantes larmes, et ne pouvait s'arracher à ce suprême embrassement; ce fut l'héroïque mère qui reprit la première son calme et qui le congédia doucement.

Mais ses pressentiments ne l'avaient point trompée; elle mourut peu après à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. « Dans ses derniers jours, dit le biographe américain, mistriss Washington parla souvent de son *bon Georges*, jamais de l'illustre général. Elle rendit le dernier soupir en recommandant à Dieu son fils et sa patrie. »

La fermeté stoïque de cette femme remarquable avait toujours été tempérée par la piété; elle trouvait dans sa croyance une source inépuisable de consolations, et ce tendre courage qui en avait fait une *chrétienne de*

Sparte ! Chaque jour elle se retirait dans la solitude des champs, et là, en présence de la création, elle avait, selon ses expressions, un entretien avec Dieu, et en revenait plus sereine et plus affermie.

MADAME DE SÉVIGNÉ

Il s'opère en ce moment une espèce de restauration littéraire qui reporte le goût des esprits vers les monuments de la littérature du dix-septième siècle. Molière, Racine et Corneille sont ressuscités sur la scène française ; l'industrie de la librairie n'essaie de se relever que par la réimpression et l'illustration des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV. On ne pouvait oublier les Lettres de madame de Sévigné, qui sont, avec les Mémoires du duc de Saint-Simon, les plus fidèles et

les plus spirituels représentants de la langue, des mœurs, des principaux événements, des préoccupations intimes et journalières de ce grand siècle.

On a beaucoup agité la question de savoir si madame de Sévigné avait écrit avec la pensée que ses lettres seraient publiées. Nous ne le croyons pas; mais évidemment elle songeait, en les écrivant, à l'effet qu'elles devaient produire hors du cercle de l'intimité auquel elles s'adressaient. Elle dit quelque part : « Est-il pos-
» sible que mes lettres vous soient agréables au point
» que vous le dites? Je ne les sens point telles en sor-
» tant de mes mains, je crois qu'elles le deviennent en
» passant par les vôtres; enfin, c'est un grand bonheur
» que vous les aimiez; vous en êtes accablée de ma-
» nière que vous seriez fort à plaindre si cela était au-
» trement. *M. de Coulanges est bien en peine de savoir*
» *laquelle de vos madames y prend goût;* nous trou-
» vons que c'est un bon signe pour elle; car mon style
» est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et
» du monde pour pouvoir s'en accommoder. » Elle dit

ailleurs : « Vous savez que je n'ai qu'un trait de » plume, ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est » mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un » autre plus ajusté... Mes lettres sont écrites d'un » trait; vous savez que je ne reprends guère que pour » faire plus mal... Si vous trouvez mille fautes dans » cette lettre, excusez-les, car le moyen de la relire ? »

Ces aveux et tout ce semblant de modestie suffisent pour montrer que madame de Sévigné, en écrivant ses lettres, se préoccupait beaucoup de l'effet qu'elles produiraient, ce qui ne leur enlève pas leur charme exquis de grâce, de vivacité, de naturel; l'art ne nuit jamais.

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, est née le 5 février 1627, en Bourgogne. Ayant perdu sa mère dans l'âge le plus tendre, elle fut élevée par l'abbé de Coulanges, dont elle a immortalisé le nom sous le titre de *Bien Bon*. Ses premières années se passèrent à quatre lieues de Paris, dans le joli village de Sucy ; Ménage et Chapelain, qui venaient souvent chez son

aïeul, Coulanges le financier, cultivèrent son esprit. Elle avait une taille élégante, des cheveux blonds, une fraîcheur éblouissante, une expression de figure vive et spirituelle. A peine âgée de dix-huit ans, elle épousa, le 1er août 1644, Henri de Sévigné, maréchal de camp. Le marquis vivait peu avec sa femme, se livrait à de folles dépenses et à la débauche; en 1651, il fut tué en duel. Veuve à un âge si peu avancé, madame de Sévigné renonça à renouer de nouveaux liens, et se consacra tout entière à l'éducation de son fils et de sa fille. En 1654, après avoir réparé le désordre de ses affaires, elle parut dans le monde, et fit les délices de l'*hôtel de Rambouillet*, dont son esprit délicat lui fit éviter le mauvais goût et le ridicule. Madame de Sévigné eut de nombreux et illustres prétendants à son amour; mais elle ne voulait que des amis, elle en eut beaucoup. Elle fut liée avec le surintendant Fouquet, et eut la gloire de partager avec La Fontaine et Pélisson le courage de rester fidèle à un ami, en dépit de la disgrâce de Louis XIV. La grande passion de madame

de Sévigné fut pour sa fille, madame de Grignan, dont l'éloignement de sa mère nous a valu la plus nombreuse partie de ces lettres si naïves et si spirituelles, si pleines d'abandon et d'originalité. Son fils était indigne d'une telle mère par la légèreté et le désordre de sa vie.

On a souvent reproché à madame de Sévigné de mettre de l'affectation dans l'expression de ses sentiments pour sa fille, on est même allé jusqu'à les mettre en doute. La mort de madame de Sévigné est la meilleure réponse à cet injurieux soupçon. Vers la fin de mai 1694, elle fit son dernier voyage en Provence, à Grignan. Au mois d'octobre 1695, madame de Grignan fut atteinte d'une grave maladie ; sa mère, qui était encore auprès d'elle, en fut très-accablée : elle lui prodigua les soins les plus assidus et les plus touchants ; elle se relevait les nuits pour aller voir si sa fille dormait, et s'oubliait ainsi elle-même pour ne songer qu'à l'état de madame de Grignan. Excédée enfin de fatigues, elle tomba malade, le 6 avril 1696, d'une fièvre

continue, qui l'emporta le quatorzième jour, à l'âge de soixante-dix ans et deux mois.

Elle expira calme et résignée. Dans la vie privée, elle était simple et bonne, naturelle et obligeante : elle a vécu avec les personnages les plus distingués du siècle de Louis XIV. On a beaucoup reproché à madame de Sévigné de ne pas aimer Racine, on lui a même fait dire une phrase qui lui est généralement attribuée : « Racine passera comme le café. » Madame de Sévigné n'a jamais écrit ce jugement, il ne se trouve dans aucune de ses lettres. C'est en 1696 que ces lettres célèbres commencèrent à être connues par la publication des Mémoires de Bussy-Rabutin, son cousin, qui en avait inséré plusieurs. Successivement, tous ceux qui en possédaient les publièrent. L'édition la plus complète et la plus fidèle, qui reproduit le véritable texte de madame de Sévigné, a paru en 1818; elle a été faite par M. de Monmerqué.

La correspondance de madame de Sévigné est à peu près le seul recueil de lettres que l'on puisse lire d'un

bout à l'autre sans ennui. La situation des personnages intéressés à la correspondance (mesdames de Sévigné et de Grignan) reste toujours la même ; les détails se répètent sans cesse ; les événements racontés n'ont, sauf quelques exceptions, qu'une médiocre importance ; et, malgré tout, on est emporté au flot de cette causerie spirituelle et facile. Ce qui attache surtout, c'est cette impressionnabilité rapide, expansive et un peu coquette, qui constitue véritablement la personnalité de notre nation.

Tout le monde a lu certains récits de madame de Sévigné : la mort de Turenne, le suicide de Vatel, la douleur de madame de Longueville en apprenant la perte de son fils, l'annonce du mariage de Mademoiselle avec Lauzun ; mais, en dehors de ces lieux communs de l'admiration, on trouve à chaque instant des passages merveilleux de finesse ou de profondeur.

En parlant à sa fille de chagrins récents, elle lui dit : « Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les

grandes et les petites choses; mais le moyen ? Il faut donc toujours avoir cette morale dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. »

Et elle ajoute plus loin : « Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry. J'étouffe, je suis triste : il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. »

Dans une autre lettre viennent ces remarquables réflexions sur la mort: « Vous me demandez si j'aime toujours la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, et que si je pouvais retourner en arrière je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse. Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai-je ? par où, par quelle porte ? Quand sera-ce ? en quelles dispositions ? Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me

feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? La crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui ? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? Quelle alternative ! quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement ! Point du tout ; mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice ; cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément. »

Plus tard elle revient sur les mêmes idées, lorsque l'âge l'avertit que le terme ne peut être éloigné : « Je trouve les conditions de la vie bien dure, dit-elle ; il

me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse. Je la vois, m'y voici, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin ; de ne point avancer dans le chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui sont près de m'outrager ; et j'entends une voix qui dit : Il faut marcher malgré vous ; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle où nous sommes condamnés, remet la raison à sa place et fait prendre patience. »

Cependant ces grandes questions ne préoccupent madame de Sévigné qu'à de longs intervalles. Le plus souvent, son observation se porte sur les faits, les sentiments ou les personnes. Par exemple, à propos de sa tante, qui avait eu beaucoup à souffrir de M. de la Trousse, et qui recevait de lui, à son lit de mort, des lettres d'une tendresse excessive, elle s'écrie : « Ce

sont des amitiés de l'agonie dont je ne fais pas grand cas ; j'en quitte ceux qui ne commenceront que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre douce et agréable, ne point noyer d'amertume ceux qui nous aiment ; il est trop tard de changer quand on expire. »

Ce précepte, madame de Sévigné l'appliqua, pour son propre compte, à toutes ses affections. Rien de plus faux que les prétendues querelles de la mère et de la fille, supposées sans aucune preuve par mademoiselle de Sommery, et que contredisent tous les témoignages contemporains. Il suffit, d'ailleurs, de lire les lettres de madame de Grignan pour s'assurer que ces prétendues divisions se bornèrent à quelques plaintes tendres et à quelques doux reproches. Toute la correspondance de madame de Sévigné respire l'amitié la plus sincère et la plus indulgente. Elle ne s'occupe que de sa fille, elle n'aspire qu'à sa fille. Pour elle, *Paris est en Provence*. La santé de madame de Grignan l'inquiète sans cesse ; *elle a mal à sa poitrine ;* elle voudrait être

à ses côtés pour diminuer sa fatigue, écarter les importuns, et *écumer sa chambre des fâcheux*, comme elle le faisait autrefois. Si elle hasarde quelques conseils sur les excessives dépenses du comte de Grignan qui le conduisent inévitablement à la ruine, c'est avec une finesse pleine de réserve ; elle laisse deviner le blâme plutôt qu'elle ne le formule. « Quand je me représente, écrit-elle, la quantité de monde que vous êtes à Grignan, que c'est cela qui s'appelle être dans son château, à se reposer un peu des autres dépenses, je voudrais en rire si je pouvais et je me dis : Elle est emportée par un tourbillon violent qu'elle ne peut éviter, qui la suit partout ; c'est sa destinée ! Et en même temps je comprends que Dieu y proportionne votre courage et cette conduite miraculeuse qui fait que vous êtes toujours en l'air et que vous volez sans ailes. Pour moi, ma chère enfant, je tombe toute plate, quand je n'ai rien, je n'ai rien. »

Outre ces mille traits profonds ou charmants, ses lettres abondent en détails sur les mœurs, sur les évé-

nements et sur les personnages de son temps. En laissant, comme elle le dit, *trotter sa plume et lui mettant la bride sur le cou,* elle répète tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle sent, et ces confidences, pour ainsi dire involontaires, ont, par cela même, un cachet de vérité qu'on ne retrouve pas au même degré dans les mémoires du temps.

Lisez plutôt ce qu'elle raconte, en passant, de la misère du peuple ruiné par les prodigalités de Louis XIV. Un passementier du faubourg Saint-Marceau, taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises, ne les avait pas. Il demande du temps : on refuse ; on prend son lit et son écuelle. Alors, furieux, il coupe la gorge à trois de ses enfants, et sa femme ne sauve le quatrième qu'en prenant la fuite avec lui. « Le pauvre homme est au Châtelet, conclut madame de Sévigné ; il sera pendu dans un jour ou deux. »

Ailleurs elle parle de la somme payée par la Bretagne pour se racheter d'un impôt que l'on rétablit trois mois après ; et comme les Bretons se révoltent, on en-

voie des troupes qui pillent, incendient, massacrent des enfants, et qu'on laisse faire afin de répandre dans la province une terreur salutaire.

Quand il est question de l'affaire de la Voisin, on voit qu'une partie de la cour se trouve compromise dans ces accusations d'empoisonnement, et que la *poudre de succession* paraît être passée dans l'usage journalier. Madame de Sévigné s'étonne que Pomenars, déjà convaincu de rapt, de fausse monnaie, de meurtre, chargé de deux condamnations capitales, et qui continue à braver la justice, ne soit point mêlé à cette affaire. « Serait-ce, dit-elle, le seul crime dont il n'aurait point essayé? » Et elle ajoute mille détails sur ce spirituel scélérat, reçu en sa qualité de gentilhomme, dans toutes les sociétés, et que les plus honnêtes gens de la cour traitent familièrement comme un ami.

Au milieu de tous ces crimes et de toutes ces misères, les fêtes splendides se succédaient à la cour. Le prince de Condé recevait le roi et dépensait, rien que pour parfumer les appartements, trois mille livres *en jon-*

quilles. Les femmes à la mode, après avoir brillé un moment, se convertissaient, c'est-à-dire retiraient leurs mouches et leur rouge ; car le rouge, ainsi que le fait observer madame de Sévigné, « pouvait être regardé comme la loi et les prophètes : c'était toujours le christianisme. » On employait toute son intelligence et tout son crédit d'abord pour figurer dans un ballet du roi, plus tard pour assister à une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr. Madame de Sévigné fait, sans y penser, une peinture saisissante de cette société étrange, où la vie et le bonheur ne semblent permis qu'en haut, tandis que l'agonie est en bas. Fidèle interprète de son siècle, elle ne s'étonne point, au reste, de ce qu'elle voit ; elle le rapporte sans commentaires.

Cependant, par instants, les mérites de ce peuple écrasé lui arrachent un cri d'admiration : « Je trouve ici, dit-elle, en écrivant *des Rochers*, des âmes de paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu comme les chevaux trottent. »

Toutes ces anecdotes, tous ces jugements, toutes ces

confidences, sont entremêlés des détails les plus familiers. Tantôt ce sera la desciption d'une coiffure nouvelle ; tantôt le nom du meilleur cordonnier de la cour (Georget) ; tantôt la description d'un incendie, celui de la maison de M. de Guitaut, où l'on voit l'absence de tout secours organisé, et les flammes éteintes par les frères capucins ; tantôt la peinture d'un départ de chaîne pour Toulon, dans laquelle elle nous montre des femmes suivant les condamnés pour aller s'établir près d'eux au lieu de leur captivité ; tantôt enfin la procession de saint Marceau, patron des orfévres qui lui ont fait une châsse valant deux millions, et qu'on ne peut faire sortir de l'église qu'à la condition de lui joindre la châsse de sainte Geneviève.

Une autre fois, elle constate que tous les chemins de Bourgogne sont impraticables *au mois de juin*, qu'on assassine impunément à tous les carrefours, et que la poste met neuf jours pour se rendre de Provence en Bretagne.

A la même époque, les voyageurs qui se rendent de

Paris à Nantes ont besoin de plusieurs relais de chevaux préparés d'avance ; en atteignant la Loire, ils embarquent le carrosse qui leur sert de cabane. Madame de Sévigné s'extasie sur la commodité de cette nouvelle invention : « Nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins, bien à l'air et bien à notre aise, dit-elle en racontant un de ses voyages ; *tout le reste comme des cochons sur la paille.* On a un fourneau ; on mange sur un ais dans le carrosse, *comme le roi et la reine !* Voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre terre, et comme nous étions grossiers autrefois que le cœur était à gauche ! »

Le récit de ces voyages, et surtout du séjour aux Rochers, occupe une grande place dans la correspondance de madame de Sévigné.

Cette habitation, qui nous a été heureusement conservée et que l'on peut visiter près de Vitré, département d'Ille-et-Vilaine, fut plantée et agrandie par la mère de madame de Grignan, qui, à chaque nouveau

terrain acheté, s'écriait plaisamment : « Je te fais parc ! » et y continuait ce mail et ces belles allées où la lune produisait le soir des effets si plaisants. Le hasard avait donné aux ombres des arbres et des buissons des apparences de moines blancs ou noirs, de religieuses grises, de petits hommes cachés qui ne montraient que la tête, de prêtres qui n'osaient approcher ! « Après avoir ri de toutes ces figures, achève la narratrice, et nous être persuadées que voilà ce qui s'appelle des esprits et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revenons sans nous arrêter. »

La vie de madame de Sévigné se partageait, dans la solitude des Rochers, entre les promenades, les lectures, la prière : « Quand il me vient des madames du voisinage, je prends vitement mon ouvrage ; je ne les trouve pas dignes de nos bois. Je les reconduis ; la dame en croupe et le galant en selle s'en vont souper, et moi je vais me promener. Je veux penser à Dieu, je pense à vous ; je veux dire mon chapelet, je rêve. Je trouve Pilois (le jardinier), je parle de trois ou quatre allées

que je vais faire, et puis je reviens quand il fait du serein de peur de vous déplaire. »

Après le souper, le fils de madame de Sévigné lisait tout haut quelque histoire ou même un roman ; il se retirait à dix heures, et sa mère prolongeait seule la veillée jusqu'à minuit : « Voilà, dit-elle à madame Grignan, la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : SAINTE LIBERTÉ. »

Cependant la marquise est quelquefois arrachée à sa retraite par le gouverneur de Bretagne, M. de Chaulnes, qui la comble d'amitiés et ne peut se passer d'elle à la tenue des États. Madame de Sévigné fait un tableau charmant de cette réunion de toute la gentilhommerie bretonne et des fêtes données par le gouverneur : « Toute la Bretagne est ici, écrit-elle ; vous savez qu'il ne s'en échappe guère de Bretons ; elle est toujours toute pleine : rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde. »

Mais ces bruyantes réjouissances la fatiguent bien vite, et elle ajoute : « Je souhaite avec une grande

passion d'être hors d'ici où l'on m'honore trop. Je suis extrêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit ; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe à tort et à travers, et cela ne laisse pas de me ruiner. »

Puis viennent les anecdotes. D'abord celles relatives aux soulèvements des campagnes contre la gabelle. Les paysans, animés par la noblesse, ne comprennent point le mot, mais s'en sont fait un monstre qui excite chez eux une fureur effrayée. Ils croient retrouver l'épouvantable *machine royale* dans tout ce qui leur est nouveau et inconnu. Un curé de basse Bretagne ayant reçu une pendule de *France* (car c'est ainsi qu'ils disent, fait observer madame de Sévigné), ils se mirent tous à crier dans leur langage que c'était la gabelle, et ils voulaient l'anéantir ; mais le curé, qui tenait à sa pendule, leur dit dans le même patois :

—Vous vous trompez, mes enfants; ce n'est point la gabelle, c'est le jubilé!

Et à ces mots, tous tombèrent à genoux.

Lorsque l'entreprise du roi d'Angleterre contre le prince d'Orange qui l'avait détrôné ralluma la guerre, il fallut songer à la défense des côtes, et le duc de Chaulnes organisa les Bretons en milice. Madame de Sévigné nous a conservé de plaisants détails sur cet essai militaire : « C'est une chose étrange, raconte-t-elle, que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête. Ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend. Quand ils avaient leurs mousquets sur l'épaule et que M. de Chaulnes paraissait, ils voulaient le saluer : l'arme tombait d'un côté et le chapeau de l'autre. On leur dit qu'il ne faut point saluer, et, quand ils sont désarmés, s'ils voient passer M. de Chaulnes, ils enfoncent leurs chapeaux des deux mains et se gardent bien de le saluer. On leur dit qu'il ne faut pas branler, ni aller et venir quand ils sont dans les rangs : ils se laissaient tous rouer l'autre jour par le carrosse de madame de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul

pas, quoi qu'on pût leur dire. » Mais cette obéissance aveugle finit par tourner au profit de la discipline, et madame de Sévigné est tout étonnée, quelques semaines après, de voir ces milices manœuvrer comme de vieilles troupes. Elle reconnaît alors les gens dont Bertrand du Guesclin avait fait les meilleurs soldats de son temps.

Au total, les lettres de madame de Sévigné peuvent être rangées parmi nos monuments littéraires les plus précieux et nos plus riches mémoires historiques. On y trouve de tout, comme dans la conversation familière de ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup pensé et beaucoup senti. En général, le ton en est gai, mais avec un accent de caresse qui attendrit cette gaieté. Sans s'arrêter jamais dans la mélancolie, madame de Sévigné la traverse par instants. Nous l'avons vue tressaillir à l'idée de la vieillesse et de la mort; elle s'attriste également parfois aux grandes disgrâces de la cour et devant l'imperfection « des anciens attachements, qui sont de vieux carrosses auxquels il y a tou-

jours quelque chose à refaire. » Mais sa sérénité dissipe vite tous les nuages, et l'on sent, à travers toutes ces agitations décelant la faiblesse humaine, un caractère solide, une âme bien faite, et ce bon sens assaisonné qui est l'essence même de l'esprit français.

UNE DEMOISELLE DE PARIS

Madame Romain venait d'étaler sur la table de sa salle à manger les provisions destinées à la partie de campagne dont elle achevait les préparatifs, lorsque sa fille Estelle entra en courant, les cheveux épars et la robe détachée.

— Maman, maman, vite donc, s'écria-t-elle; je vous cherche partout, aidez-moi à m'habiller!

— Comment, tu n'es pas encore prête! dit madame

Romain étonnée ; mais, malheureuse! nous arriverons trop tard au bateau.

— Ne craignez donc rien, dit la jeune fille ; mademoiselle Stella Pernot n'est-elle pas de notre partie? Une *demoiselle de Paris*, est-ce que ça ne se fait pas toujours attendre?

— Celle-là surtout, qui est une virtuose, fit observer madame Romain, en agrafant la robe de sa fille; car on dit qu'elle a tout appris...

— Excepté le moyen de se procurer une dot, reprit Estelle dédaigneusement; il paraît qu'elle n'a rien ; c'est sa tante elle-même qui me l'a avoué.

— Et, au lieu d'en faire une bonne femme de ménage, objecta madame Romain, on lui a appris à jouer du piano, à chanter, à parler des langues étrangères! Voilà ce qu'ils appellent une bonne éducation : savoir tout ce qui fait briller, au lieu de ce qui est utile.

— Ah! je parie que vous parlez de mademoiselle Stella, dit tout à coup une voix derrière madame Romain.

Celle-ci se retourna et aperçut une jeune personne assez jolie, mais si droite et si soigneusement épinglée, que son premier aspect rappelait inévitablement ces poupées de Flandre qui marchent sur des roulettes, et ont leur robe clouée avec de petites pointes sur leurs épaules de carton.

— Tiens! c'est Armide Dufour, dit la veuve. Bonjour, mon enfant, toujours aussi exacte.

— Cela nous est facile à nous autres provinciales qui aimons la simplicité, dit Armide d'un ton aigre-doux; ce n'est pas comme la *Demoiselle de Paris*.

— Elle fait donc de grandes toilettes? demanda Estelle.

— Inouïes! ma chère. Croiriez-vous qu'elle a des volants à toutes ses robes!

— C'est cependant plus cher, fit observer madame Romain.

— Et qu'on lui a vu un chapeau de feutre à plumes, ajouta Armide.

La mère et la fille poussèrent une exclamation de surprise scandalisée.

— Des plumes, sans être mariée! s'écria madame Romain.

— Elle prétend que c'est un cadeau d'un de ses oncles, reprit mademoiselle Dufour, et qu'elle l'eût fâché en refusant de le porter; mais une personne bien élevée ne s'arrête pas à de pareilles considérations; les convenances avant tout.

— Mademoiselle Pernot ne s'en inquiète guère, fit observer Estelle. Figurez-vous que l'autre jour, chez le percepteur, elle a chanté des duos italiens avec un Monsieur qu'elle n'avait jamais vu!

— Est-ce possible?

— Tenez, voici le chevalier qui y était, il pourra vous le dire.

Un petit homme sec, propret, entre deux âges, et tenant à la main un parapluie à manche recourbé, venait de s'arrêter à la porte entr'ouverte, comme s'il eût hésité à passer outre.

— Entrez, entrez, monsieur de Rouby, dit madame Romain; la toilette d'Estelle est achevée.

Le chevalier se glissa dans le salon en saluant d'un air galant et guilleret. Il s'extasia sur la *taille charmante* de mademoiselle Armide et sur l'*élégante simplicité* de mademoiselle Estelle : le chevalier n'employai' jamais que les expressions consacrées et les phrases toutes faites. Aussi, lorsque madame Romain invoqua son témoignage contre la *Demoiselle de Paris,* déclara-t-il qu'elle manquait complétement de la timidité qui fait l'*ornement de son sexe.* Mademoiselle Pernot, en effet, ne parlait jamais les yeux baissés, *comme il convient aux jeunes personnes modestes;* elle répondait à ceux qui lui adressaient la parole sans cette rougeur *qui est le fard de la beauté,* et ne se faisait jamais prier pour chanter, *ce qui lui donnait l'air d'une artiste.*

M. de Rouby n'avouait pas la véritable cause de sa sévérité : cette cause était un duo pour flûte et piano, essayé quelques semaines auparavant avec Stella, qui

avait fait de vains efforts pour ramener le chevalier à la mesure. Celui-ci s'était blessé d'une exigence à laquelle on ne l'avait point accoutumé, et y avait vu un manque de réserve qu'il ne pardonnait point à la jeune fille.

Cependant l'heure pressait; madame Romain laissa Estelle faire le panier de provisions et emmena M. de Rouby pour l'aider à fermer toutes les portes.

Les deux amies, restées seules, continuèrent à passer en revue les défauts et les ridicules de *la Demoiselle de Paris*. Élevées l'une et l'autre dans une petite ville de Bretagne, elles n'avaient pu échapper aux préjugés d'une éducation mesquine et incomplète. Esclaves d'habitudes auxquelles les personnes sages se soumettent comme à des règlements de police locale, mais qu'elles ne regardent point comme d'inviolables lois, Estelle et Armide ne savaient faire la part ni de la dissemblance des usages, ni des variétés de caractères. Quiconque différait d'elles, par cela seul était condamné. Ajoutez la prévention provinciale contre tout ce

qui vient de Paris. Examinée de loin, la grande ville apparaît presque toujours à travers les illusions de l'émerveillement ou de la malveillance. Selon ces dispositions, on y voit un pays de fées ou une Babylone; tout ce qui en vient est d'avance applaudi ou condamné. C'est un palais dont les habitants excitent tour à tour la haine ou l'envie, parce qu'on ne les connaît pas. Établies à Brest depuis peu de temps, mademoiselle Romain et son amie n'avaient pu modifier encore, dans un monde plus éclairé, les idées exclusives apportées de leur bourgade : aussi la vue de mademoiselle Stella Pernot leur avait-elle causé une surprise transformée bientôt en une sourde hostilité.

Cependant d'anciennes relations avec les parents chez lesquels habitait *la Demoiselle de Paris* avaient forcé à la voir, et ce jour-là même elles s'embarquaient avec elle pour Lanvoc, d'où elles devaient gagner à pied la grande baie de Douarnenez et visiter les curieuses grottes de Morgat.

La pensée qu'une Parisienne était trop femme du

monde pour se montrer exacte, et qu'en arrivant à l'heure elles auraient le malicieux plaisir de constater cette inexactitude, engagea les deux jeunes filles à se hâter et à rejoindre leur mère. La domestique prit le panier de provisions, et l'on courut à la cale de Recouvrance où le bateau stationnait.

En y arrivant Estelle poussa une exclamation de désappointement; elle venait d'apercevoir à l'arrière de la barque mademoiselle Pernot qui les attendait.

A leur vue, celle-ci se leva et vint à leur rencontre avec un aimable empressement. C'était une jeune fille d'environ vingt-deux ans, plutôt agréable que jolie, mais dont tous les mouvements avaient une liberté gracieuse qui s'éloigne également de la hardiesse et de la gaucherie. Sa toilette était d'une extrême simplicité; mais elle avait cette appropriation particulière à la personne et à la circonstance, qui donnent au vêtement un caractère, et en font, pour ainsi dire, une partie de nous-mêmes. Après avoir salué avec politesse madame Romain et M. de Rouby, elle serra la main

des deux jeunes filles qui échangèrent un coup d'œil ironique sur ces *manières d'Anglaise*, et elle les aida à entrer dans le bateau. Elle-même franchit légèrement les bancs et les avirons pour aller prendre place à leurs côtés.

Le chevalier qui ne négligeait jamais l'occasion de placer une de ces phrases passées dans le domaine public, qui composaient tout son esprit particulier, s'extasia sur la légèreté de la Parisienne qu'il compara à *un papillon*. Stella lui répondit gaiement que c'était la louer pour trop peu, mais qu'elle pourrait au besoin justifier son jugement en montant au mât, ou en grimpant à une des cordes d'étai. Elle n'avait pour cela qu'à se rappeler les leçons de gymnastique reçues en pension, et dont elle avait particulièrement profité.

Armide fit un geste de pruderie offensée à cet *étrange aveu*. Estelle déclara que ce n'étaient point là des amusements de demoiselle. Madame Romain fit observer que de pareils jeux devaient déformer les corsets, et le prudent chevalier se rejeta sur le danger des chutes.

Stella ne chercha point à prouver que les femmes ont besoin, comme tout le monde, de l'exercice qui leur donne la force et l'adresse, et que le meilleur moyen d'éviter les chutes était d'apprendre à ne pas tomber. Bien qu'elle eût des convictions, elle savait éviter de les débattre avec ceux dont l'âge ou la position réclamaient ses égards, et elle se contentait d'avoir raison, sans prétendre leur prouver qu'ils avaient tort.

Pendant cette conversation, le bateau avait débordé, et, dépassant la hauteur du fer-à-cheval, il commençait à traverser la rade. La brise, qui soufflait grande largue, frappait obliquement la voile : Estelle le remarqua et fut surprise que le vent poussât le bateau dans une autre direction que celle qu'il suivait lui-même; mais M. de Rouby déclara que *cela avait toujours lieu*, explication qui parut très-claire et très-satisfaisante à madame Romain. Cependant, comme la jeune fille insistait, en faisant observer qu'il devait y avoir une raison, Stella se hasarda à dire qu'elle l'avait demandée quelques jours auparavant, et qu'on la lui avait donnée.

— Et vous l'avez comprise, demanda Armide.

— Je l'ai cru du moins, dit la Parisienne qui, pour en faire juger, essaya de répéter la démonstration aux deux jeunes filles; mais elles n'y saisirent que les mots de *ligne* et d'*angle* forcément répétés plusieurs fois.

— Ah! grand Dieu, ce sont des mathématiques, dit le chevalier. Mademoiselle a donc étudié la géométrie?

— Très-profondément, répliqua Stella en riant. Je sais la différence qu'il y a entre un angle et un cercle, et que la ligne droite est plus courte que la ligne brisée.

Armide et Estelle se regardèrent.

— On ne laisse rien ignorer aux jeunes personnes dans les pensionnats de Paris, dit la première d'un ton d'ironie pincé.

— Ah! vous avez raison de plaisanter la science des Parisiennes, reprit Stella simplement; les mieux instruites de nous savent bien peu. La vue des choses nous manque, il faut tout apprendre en théorie. Avant

d'arriver à Brest, je n'avais guère vu les plantes que dans les herbiers ; c'est seulement ici que j'ai pu les reconnaître en plein champ.

— Ce qui veut dire que mademoiselle a aussi appris la botanique ? fit observer M. de Rouby.

— Et ce qui ne veut pas dire que je la sache, ajouta Stella ; mais voilà que nous abordons.

La barque avait, en effet, atteint le fond de la petite anse qui domine le village de Lanvoc. Madame Romain et sa compagnie débarquèrent après être convenus avec le batelier de l'heure du retour, et l'on gravit la côte pour prendre le chemin des grottes.

Arrivé au plateau supérieur, le chevalier, qui servait de guide, prit à travers champs des sentiers à peine tracés par le passage de quelques troupeaux et de leurs pâtres. On traversait de vastes landes entrecoupées de plis profonds qu'arrosaient de petits ruisseaux bordés de saules. De loin en loin, une chapelle en ruine, un vieux pignon de manoir envahi par le lierre et le chèvrefeuille, diversifiaient cette agreste solitude. Il y

eut un moment où M. de Rouby hésita sur la route et pria ses compagnes de s'asseoir tandis qu'il allait à la découverte. Stella en profita pour esquisser sur son album le site sauvage devant lequel on se trouvait arrêté. Armide ne manqua pas de renouveler ses remarques railleuses sur l'universalité de la Parisienne, et Estelle y ajouta certaines réflexions sur l'inutilité de talents de luxe permis tout au plus aux jeunes personnes qu'attendaient de riches dots. Stella écouta ces opinions sans y chercher des explications personnelles, approuvant quand elle les partageait, se taisant quand elle était d'avis contraire.

Enfin le chevalier revint et déclara qu'il avait retrouvé sa route; on se remit en marche sous un soleil qui devenait à chaque instant plus ardent. Les incertitudes de M. de Rouby avaient allongé le chemin, chacun aspirait au but de l'excursion. Enfin, les rochers de Morgat apparurent à droite; on se dirigea vers eux à travers les bruyères, et l'on atteignit le pauvre hameau bâti à mi-côte, en vue de la baie.

Une petite source qui coulait à travers le gravier du promontoire et aux bords de laquelle s'élevaient quelques arbres rabougris arrêta nos promeneurs : ce lieu parut le plus favorable pour mettre le couvert. Madame Romain, qui comprenait que l'heure de son triomphe était venue, prit le panier des mains de la domestique, et se mit à découdre la serviette blanche qui le couvrait.

— Chacun son tour, mademoiselle Pernot, dit-elle avec une sorte de fierté solennelle; nous ne savons, nous autres, ni la gymnastique, ni le dessin, ni la botanique, mais nous nous entendons aux choses utiles. Vous allez me dire ce que vous pensez d'une poularde qu'Estelle a nourrie elle-même et que j'ai fait rôtir.

M. de Rouby, dont les narines se gonflaient de gourmandise, murmura une phrase sur la délicatesse d'un mets *préparé par la main des Grâces*. Madame Romain, en mère dévouée, prit l'allusion pour sa fille.

— Oui, oui, dit-elle, en continuant de rechercher dans le panier, Estelle n'est pas trop mal pour une

provinciale.... puis elle aura un trousseau et une dot assez *conséquente* pour qu'on y prenne garde ; ce n'est pas une savante, mais ça fera une femme de ménage qui aura de l'ordre, de la prévoyance, du soin et... Ah ! grand Dieu ! mais, malheureuse ! vous avez oublié la poularde !

— Moi ! s'écria Estelle saisie.

— Et le vin, ajouta Armide.

— Et le jambon, continua la domestique.

— Mais il n'y a donc rien ! interrompit le chevalier épouvanté.

— Il y a du pain sec, répondit Armide.

— Et deux livres de sucre enveloppées comme la poularde et le jambon, ajouta Estelle, c'est là ce qui m'aura trompée.

Madame Romain se laissa tomber assise sur le rocher, avec une exclamation de désespoir ; le chevalier plongea jusqu'au fond du panier un regard effaré ; Estelle était près de pleurer, et Armide se pinçait les lèvres pour conserver un air *convenable*.

Stella fut la seule qui ne perdit point sa présence d'esprit. Elle voulut d'abord prendre la chose en riant, mais voyant que les mines devenaient de plus en plus sérieuses, elle proposa de voir si l'on ne trouverait rien dans le hameau. Madame Romain ayant fait un signe de consentement désolé, elle partit avec la domestique et ses deux compagnes. Malheureusement, la plupart des cabanes étaient fermées et les habitants occupés à pêcher sur la baie : quelques femmes qu'elles trouvèrent ne purent rien mettre à leur disposition.

Pendant que Stella continuait ses recherches, Armide et Estelle vinrent apporter cette mauvaise nouvelle à madame Romain qui attendait près de la source avec le chevalier. Elle acheva d'abattre ce dernier. Il parlait déjà de regagner Lanvoc, sans songer davantage aux grottes de Morgat, lorsque Stella reparut avec des cris de triomphe. A force de demandes et de perquisitions, elle avait découvert du lait, du beurre, de la farine et quelques œufs ; mais, lorsqu'elle eut tout mon-

tré à madame Romain, celle-ci déclara qu'il n'y avait rien à faire de si peu de chose.

— Permettez-moi d'essayer, dit la jeune fille doucement ; j'ai souvent suivi mon oncle quand il allait, en hiver, passer quelques jours à sa maisonnette de Saint-Michel ; nous manquions alors de tout, et il fallait, comme Robinson, vivre d'expédients : j'espère me servir de cette expérience.

Il n'y avait point à choisir, on accepta les offres de la Parisienne, qui se mit aussitôt à l'œuvre. Au bout d'une demi heure tout fut en train, et après avoir donné ses instructions à la servante, elle proposa une excursion aux grottes afin d'aiguiser l'appétit. Bien que la précaution parût superflue, on accepta, et M. de Rouby les conduisit aux pittoresques excavations creusées par la mer dans le rocher.

Les jeunes filles se plurent à lire des noms et des inscriptions gravés sur la pierre par les visiteurs. Stella reconnut dans l'une de ces dernières, plus récente que les autres, les premiers mots de la magnifique strophe

de lord Byron sur la mer. Elle répéta de mémoire la stance tout entière et la traduisit à ses deux compagnes.

— Voilà ce qui vous prouve l'utilité des langues étrangères, Mesdemoiselles, dit madame Romain, que son désappointement faisait tourner à l'aigreur.

— Pour le moment, je préfèrerais la moindre côtelette à tous les vers de *Monsieur* Byron, fit observer le chevalier d'un air passablement maussade.

— Alors retournons, dit Stella; si mes instructions ont été suivies, tout doit être prêt.

On reprit la route du hameau et mademoiselle Pernot alla rejoindre la servante pour donner la dernière main au repas improvisé.

Le couvert avait été dressé dans une des cabanes, et lorsque madame Romain y entra avec le chevalier et les deux jeunes filles, elle ne put retenir un cri de surprise. Sur la table, recouverte des deux serviettes destinées aux provisions, fumait un potage aux herbes qu'accompagnaient une omelette soufflée et une de ces tartes à l'oseille dans lesquelles excellent les mé-

nagères anglaises : des beignets de pommes de terre et une compote de mûres sauvages complétaient ce menu, auquel les assiettes de grosse faïence coloriée, les cuillers d'étain redevenues brillantes, et deux bouquets de fleurs cueillies dans la haie donnaient un air de festin champêtre.

Madame Romain et les deux jeunes filles stupéfaites auraient accusé volontiers la Parisienne de magie. Accoutumées à l'abondance provinciale qui n'a jamais besoin de remplacer les ressources par de l'imaginative, elles n'entendaient rien à ces expédients qu'inspire la nécessité dans la dispendieuse existence des grandes villes. Quant à M. de Rouby, le souvenir du duo s'évanouit devant l'appétissante collation; la reconnaissance du gourmand apaisa la rancune du musicien, et il adressa *à la Demoiselle de Paris* un sourire de sincère réconciliation.

Tout se trouva excellent, et l'appétit satisfait adoucit madame Romain elle-même. Le repas achevé, on retourna visiter de nouveaux sites, et l'on parcourut les

grêves jusqu'à ce que le soleil commençât à descendre sur l'horizon. Le chevalier parla alors de regagner Lanvoc à travers les landes. On se mit en route sans se presser, en cueillant, sur les promontoires, des œillets et des roses marines.

Cependant le jour baissait rapidement; la brise de mer avait fraîchi, les lointains commençaient à disparaître dans les brumes. Madame Romain rappela les jeunes filles et répéta qu'il fallait se hâter. M. de Rouby s'aperçut même, en consultant sa montre, qu'ils auraient peine à atteindre la station à l'heure convenue avec les bateliers : il résolut en conséquence d'abréger, et s'engagea dans les sentiers de traverse ; mais au bout d'une demi heure de marche, il s'aperçut qu'il s'était égaré. Il voulut revenir sur ses pas; les routes à peine frayées qu'il avait suivies se croisaient ou s'effaçaient dans l'ombre, de sorte qu'après beaucoup de recherches et de détours il se trouva assez complétement dévoyé pour ne plus savoir s'il se dirigeait vers la station de la barque ou s'il lui tournait le dos.

L'inquiétude de madame Romain devint sérieuse, et les deux jeunes filles commencèrent à s'effrayer.

Tant que le chevalier avait espéré retrouver sa route, Stella s'était abstenue de tout conseil ; mais, lorsqu'elle le vit aussi incertain que les autres, elle fit observer que l'on se trouvait au fond d'une coulée qui bornait de tous côtés le regard, et proposa de gagner un tertre peu éloigné, d'où l'on pourrait peut-être voir au loin et reconnaître la véritable direction.

Par malheur, le bouquet d'arbres dont ce tertre était ombragé n'ouvrait aucune percée sur l'horizon. Après en avoir fait vainement le tour, madame Romain engageait à redescendre lorsque la Parisienne l'arrêta.

— Un instant, dit-elle en souriant, c'est ici l'occasion ou jamais de me rappeler mes leçons de gymnastique.

Et courant à un arbre émondé quelques années auparavant, et dont les jeunes branches formaient autant d'échelons superposés, elle se mit à y monter avec une aisance gracieuse et assurée qui ne permettait même point de s'effrayer. Parvenue à une certaine hauteur,

elle embrassa une partie des collines et reconnut à gauche un groupe d'arbres qu'elle avait dessinés le matin; cette remarque lui permit de s'orienter et de retrouver d'autres points. Elle se hâta de redescendre et se dirigea sans hésiter vers le nord. L'étoile polaire qu'elle avait reconnue, lui servit de guide. Elle aperçut peu après, du sommet des hauteurs, la rade de Brest qui brillait doucement à la lueur des premières étoiles, et le sentier rapide qui conduisait à l'anse de Lanvoc.

Mais en y arrivant on leur apprit que les bateliers, après les avoir attendus longtemps au delà de l'heure convenue, s'étaient décidés à repartir. Aucune barque ne se trouvait à la grève, et il leur était impossible de regagner Brest avant le lendemain.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour nos voyageurs. Armide et le chevalier surtout, qui étaient attendus, s'effrayèrent de l'inquiétude qu'allait donner leur absence. Madame Romain ne pouvait se faire à l'idée de découcher ainsi sans s'y être préparée, et Estelle regardait le misérable cabaret dans lequel ils se

trouvaient, en se demandant comment ces *gens-là* pourraient les loger.

Après les lamentations vinrent comme d'habitude les reproches. Madame Romain accusait le chevalier de les avoir égarées, et le chevalier accusait madame Romain d'avoir songé la première à cette promenade.

Pendant ce temps Stella, toujours utilement active, courait le village pour s'informer des moyens de regagner la ville ; mais toutes ses recherches furent inutiles, et elle revenait inquiète et désappointée, lorsqu'en tournant une ruelle quelques mots français, balbutiés avec l'accent britannique, frappèrent son oreille. Elle se retourna et aperçut un jeune homme portant un costume de simple matelot, mais que son élégance faisait reconnaître pour un costume de fantaisie. Il cherchait à obtenir quelques renseignements sans réussir à se faire comprendre. Mademoiselle Pernot s'approcha avec une bienveillance modeste, et répéta en termes clairs la demande de l'étranger.

— Milady saurait-elle l'anglais ? s'écria vivement celui-ci dans sa langue.

— Comme une Française peut le savoir, répondit Stella en rougissant.

— Ah ! c'est un coup du Ciel, reprit le jeune homme ; que Milady me pardonne si j'abuse de son obligeance : mais je viens d'herboriser le long des dunes, j'aurais besoin de regagner un des villages situés à l'ouest de celui-ci, et j'en ai oublié le chemin et le nom.

Stella expliqua la demande de l'Anglais au pêcheur qui n'avait pu d'abord le comprendre. Ce dernier nomma tous les hameaux dispersés sur la côte, jusqu'à ce que l'étranger eut reconnu celui qu'il cherchait. On lui indiqua également la route à suivre.

Il salua mademoiselle Pernot, en la remerciant d'un ton plein de reconnaissance et de respect.

— Ne puis-je rendre aucun service à Milady en échange de son obligeance, demanda-t-il, et n'a-t-elle rien à faire dire à Brest ?

— A Brest ? répéta la Parisienne.

— J'y serai dans une heure.

— Vous avez donc un canot ?

— Le mien m'attend au village que vous venez de me faire retrouver.

Stella fit un mouvement, puis parut hésiter.

— Serais-je assez heureux pour que Milady eût quelque chose à me demander ? dit-il en regardant la jeune fille.

Celle-ci le pria d'attendre un instant, et courut faire part à madame Romain de la rencontre inattendue qu'elle venait de faire. La veuve s'écria qu'il fallait en profiter, et tous retournèrent vers le jeune marin, auquel Stella exposa leur situation et qui s'empressa de leur offrir son canot.

On l'eut bientôt rejoint et tout le monde y prit place.

La soirée était d'une sérénité merveilleuse, la mer paisible, et la brise attiédie par la chaleur du jour. Invitée par M. de Rouby, qui était complétement converti, Stella se mit à chanter quelques-unes de ces mélodies de Schubert, si admirablement appropriées aux

mélancoliques sensations du soir. Sa voix expressive et douce, accompagnée par les rumeurs profondes de la mer, avait un charme dont tous les auditeurs parurent saisis. Le jeune étranger surtout trahit son admiration par quelques exclamations involontaires qui en disaient plus que tous les éloges. Enfin on débarqua heureusement, et, après avoir remercié leur conducteur au nom de madame Romain, Stella prit congé de ses compagnons de voyage.

Elle rencontra quelques jours après chez des amis de sa famille le jeune Anglais dont elle avait fait la connaissance d'une manière si imprévue, et apprit alors qu'il appartenait à une riche et noble famille d'Écosse. Livré par goût aux études de botanique, il parcourait les côtes de France sur un yacht de plaisance dans ce moment amarré en rade de Brest. Ayant appris que Stella avait elle-même commencé un herbier, il voulut le voir.

Ces premières relations amenèrent une connaissance plus intime, et, quelques mois après, des lettres

de faire part annonçaient le mariage de mademoiselle Stella Pernot avec milord Arthur Young, fils d'un pair d'Angleterre.

A cette nouvelle madame Romain parut stupéfaite.

— Une fille sans dot et sans *aucune espérance!* s'écria-t-elle.

— Qui n'est pas même jolie, ajouta Estelle en minaudant.

— Et *si singulière!* acheva Armide d'un ton précieux.

— Après ça, c'est une savante! reprit ironiquement la veuve.

— Permettez, permettez, dit M. de Rouby, dont les préventions ne résistaient jamais au succès, la *demoiselle de Paris* nous a prouvé dans notre promenade aux grottes, que plus on savait, plus on trouvait de ressources dans les faits et en soi-même; ne connaître que peu de choses ne prouve pas qu'on les connaisse mieux. Je commence à me défier des gens qui prétendent voir plus clair parce qu'ils n'ont qu'un œil. Ma-

demoiselle Pernot a eu la bonté de m'inviter à sa noce je serai heureux d'y assister et de voir, comme dirait un poëte, *les talents et les grâces couronnés par l'hymen.*

LES JEUX OLYMPIQUES

La plupart des historiens modernes qui ont parlé des jeux olympiques, n'ont point essayé à faire comprendre le vrai caractère de cette grande institution, qui ne perdit son importance que lorsque la Grèce eut perdu sa liberté.

Leurs récits nous les présentent comme une sorte de spectacle où des athlètes amusaient la curiosité publique par des exercices de force et d'adresse, où les plus riches citoyens envoyaient courir des chars pour faire

admirer leurs attelages! A les en croire, la lice d'Olympie aurait été, à peu de choses près, ce que sont nos hippodromes, nos salles d'escrime ou nos tentes de bateleurs.

Or, l'institution de ces jeux avait un sens social et politique dont il est bon de faire ressortir l'importance.

Divisée en un grand nombre de petites républiques indépendantes l'une de l'autre, et dont les intérêts se trouvaient sans cesse opposés, la Grèce avait besoin de réunions régulières qui pussent mettre les citoyens des différentes villes en présence, entretenir les rapports de bon voisinage, et maintenir, au milieu de cette variété de gouvernements, une certaine unité de race. Le conseil des Amphictyons, réuni deux fois par an à Delphes et près des Thermopyles, réglait les affaires de la confédération grecque ; mais il fallait que le rapprochement des populations elles-mêmes entretînt une communauté d'habitudes et de sentiments sans laquelle le lien fédéral se fût bien vite dénoué.

C'est dans cette intention qu'avaient été multipliés les jeux qui réunissaient successivement, sur divers points de la Grèce, les habitants de chaque ville. Tous étaient consacrés à quelque héros ou à quelque dieu : les jeux Néméens à Hercule, les jeux Pythiques à Apollon, les jeux Isthmiques à Neptune. Mais les plus fameux étaient ceux qui se célébraient à Olympie, ville de l'Elide dans le Peloponèse. Ils revenaient régulièrement tous les quatre ans. Aussi, à partir de l'année 765 avant Jésus-Christ, servirent-ils de mesure à la chronologie des Grecs, et l'on ne compta plus que par Olympiades.

La terre d'Olympie où ils avaient lieu devint sacrée. Le retour des jeux amenait une suspension d'armes entre les peuples qui se faisaient la guerre, et les ennemis de la veille pouvaient s'y rencontrer impunément, car il était défendu d'y venir armé.

C'était donc une occasion de se voir et de se parler, qui ne pouvait manquer d'entretenir ou de réveiller la fraternité des races; c'était de plus un motif d'émulation.

Pour disputer les prix olympiques, la jeunesse grecque se préparait longuement. Des gymnases publics, établis partout, favorisaient ces exercices qui étaient un moyen de doubler la vigueur et une école de courage. On ne regardait point l'apprentissage de l'athlète comme un vain amusement, mais comme une sérieuse éducation; le nom même venait d'un mot grec qui signifiait *travail*. On pensait qu'en augmentant sa force et son adresse on le rendait plus sûr de lui, plus capable de servir sa patrie, plus complétement homme! C'est ainsi que se formèrent les citoyens qui vainquirent à Marathon, à Salamine et à Platée. Les plus merveilleuses intelligences ne dédaignaient pas cette gloire de l'arène : Euripide suivit longtemps les gymnases et fut couronné comme athlète dans les jeux, avant de l'être comme poëte tragique à Athènes.

Aussi les fêtes d'Olympie avaient-elles un caractère à la fois patriotique et religieux. Huit juges étaient choisis pour les huit bourgs de l'Elide, et on leur apprenait, pendant dix mois, les règles qui présidaient aux jeux.

Ceux-ci étaient précédés de prières solennelles et de sacrifices aux dieux. Les concurrents s'avançaient ensuite vers l'autel, et juraient de se conduire avec honneur. Enfin, on les rangeait dans la lice, un héraut se tournait vers la foule et criait :

— Quelqu'un peut-il reprocher à cet athlète d'être esclave ou d'avoir mal vécu ?

Il y avait une longue attente, car la Grèce assemblée ne voulait accorder ses applaudissements qu'à des hommes probes et libres ; enfin, si tout le monde se taisait, le signal était donné.

Il y avait quatre jeux principaux : la lutte, le pugilat, le lancement du disque, la course à pied, à cheval ou en chariot.

Ces derniers exercices avaient surtout pour but d'encourager l'élève des chevaux qui furent toujours en petit nombre chez les Grecs, comme le prouve le peu d'importance de leur cavalerie dans toutes les guerres. Malgré sa constitution démocratique, Athènes avait accordé des priviléges particuliers à ceux de ses citoyens

qui entretiendraient un cheval, et avait ainsi créé une véritable aristocratie. Pendant la guerre du Péloponèse, les chevaliers athéniens étaient au nombre de mille, ainsi que nous l'apprend Aristophane dans une de ses comédies.

Ne croyez pas d'ailleurs que les prix olympiques fussent seulement accordés aux exercices du gymnase ; on y couronnait les artistes et les poëtes. Denys, tyran de Syracuse, y envoya des rapsodes chargés de réciter ses vers, qui furent outrageusement sifflés. Ce fut également aux jeux olympiques qu'Hérodote lut pour la première fois les fragments de son histoire, relatifs aux expéditions de Darius et de Xerxès; ils excitèrent un tel transport, que l'on donna à chaque livre de son histoire le nom d'une muse, comme si l'œuvre eût résumé l'ensemble des connaissances humaines auxquelles présidaient les filles de Mnémosyne. L'écrivain d'Halicarnasse était arrivé à Olympie ignoré de tous : le lendemain son nom fut connu de la Grèce entière.

C'était encore là que l'acclamation publique récom-

pensait les grands citoyens qui avaient rendu à la commune patrie quelque service éclatant. Lorsque Thémistocle parut aux jeux, après la victoire de Salamine, la foule entière se leva ; toutes les bouches répétèrent son nom ! on se le montrait du doigt en disant :

— Voilà celui qui a sauvé la Grèce !

Et Thémistocle, ému jusqu'aux larmes, avoua que c'était le plus beau jour de sa vie.

Xénophon, qui avait été un des quatre chefs choisis pour commander la retraite des dix mille et qui nous a laissé le récit de ce merveilleux fait d'armes, reçut plus tard un accueil presque semblable.

On comprend l'impression que devait produire de pareilles scènes sur de jeunes âmes et ce qu'elles y trouvaient de nobles excitations. Lors du triomphe d'Hérodote, un jeune homme de quinze ans laissa voir une telle émotion que le *père de l'histoire* prédit à son père qu'il s'illustrerait quelque jour ! ce jeune homme c'était Thucydide, le continuateur d'Hérodote et le précurseur de Tacite.

Ajoutons qu'Olympie était le sanctuaire de la gloire des Grecs; que tout y éveillait l'admiration ou y servait d'enseignement.

C'était là d'abord que se trouvait le fameux temple de Jupiter et la statue du dieu par Phidias. Il était représenté assis sur son trône, tenant d'une main un sceptre précieusement ouvragé, de l'autre une figure de la Victoire. Bien que le trône et la statue fussent d'or et d'ivoire, la matière était leur moindre valeur. La conservation de ce chef-d'œuvre était confiée aux descendants du sublime artiste, et l'on montrait comme un lieu saint l'atelier où il l'avait achevé.

Le bois sacré qui s'étendait derrière le temple était parsemé de monuments qui racontaient la gloire de la Grèce; de statues en marbre, de quadriges en bronze consacrés aux dieux, aux héros, ou aux vainqueurs dans les jeux.

Arrêtés devant chacun de ces simulacres, les Grecs venus à Olympie se racontaient l'un à l'autre l'histoire des athlètes dont on avait ainsi éternisé la mémoire.

Celui-ci était Milon de Crotone qui, écoutant la leçon d'un philosophe pythagoricien, avait soutenu sur ses épaules la salle près de crouler, et avait ainsi donné au maître et aux auditeurs le temps de fuir.

Celui-là était Polydamas qui était allé à la rencontre d'un lion sur le mont Olympe et l'avait étouffé dans ses bras.

Cet autre était Théagène, *douze cents fois* vainqueur, et dont la statue avait écrasé le rival jaloux qui essayait de la renverser.

Puis, près du temple, se dressaient des colonnes sur lesquelles on avait gravé les traités de paix des peuples de la Grèce. En les relisant on pouvait juger qui avait été fidèle à la foi jurée ; c'étaient d'incorruptibles témoins de la sincérité de chaque ville ou de sa déloyauté.

Le prix accordé à Olympie n'était qu'une couronne d'olivier sauvage cueillie sur un arbre que l'on voyait derrière le temple de Jupiter ; mais l'enthousiasme des spectateurs, les applaudissements, le souvenir de la vic-

toire immortalisé par le bronze des sculpteurs ou les vers des poëtes rendaient cette couronne plus précieuse que si elle eût été d'or. Diagoras, de Rhodes, ayant amené ses deux fils aux jeux olympiques, tous deux remportèrent un prix et vinrent poser leurs couronnes sur le front de leur père. La foule attendrie s'écria :

— Meurs, Diagoras, tu n'as plus rien à désirer!

Et le vieillard mourut en effet sous les yeux de l'assemblée, comme si ses forces n'eussent pu suffire à son bonheur.

Les jeux olympiques étaient encore un moyen d'exhibitions générales, quelque chose comme les expositions instituées par les sociétés modernes, pour les arts et l'industrie. On y voyait toutes les inventions nouvelles, toutes les œuvres supposées capables d'exciter l'admiration ou de trouver des acheteurs. Les peintres y apportaient leurs tableaux, les mécaniciens leurs machines, les ciseleurs et les orfévres leurs œuvres les plus précieuses. On y voyait des rhéteurs magnifiquement vêtus et portant leurs noms brodés sur leurs robes en

lettres d'or, des philosophes exposant leurs systèmes sous les portiques du temple ou à l'ombre du bois sacré; des médecins suivis des malades qu'ils avaient guéris.

Ainsi ce grand rendez-vous de toutes les activités intellectuelles du temps devenait un puissant moyen de progrès et d'éducation publique. A défaut de la presse qui va semant dans le monde entier les idées et les découvertes, et des communications rapides conquises par les générations contemporaines, les Grecs avaient trouvé, dans l'établissement de ces jeux, la voie la plus prompte et la plus certaine pour la diffusion des lumières. Rien de nouveau ne pouvait se produire dans un coin de la grande confédération sans se révéler à tous. Ailleurs on avait Sparte, Thèbes, Corinthe, Athènes; là seulement on avait la Grèce.

Aussi l'institution des jeux olympiques fut-elle, comme nous l'avons dit, la dernière à périr. Tant que les Grecs conservèrent seulement le goût de l'indépendance, ils la maintinrent, comme s'ils eussent espéré

qu'elle pourrait leur créer une génération d'hommes et ranimer l'activité nationale. Les villes continuèrent à nourrir les vainqueurs, à les décharger de tout impôt, à les recevoir sur un char de triomphe qui entrait par une brèche faite aux murailles, mais ce n'était plus que la mise en scène du passé, l'esprit de l'institution était mort; on n'avait désormais que son apparence. Ce peuple qui prétendait, d'après la formule antique, ne couronner que des athlètes *probes et libres*, était lui-même à jamais corrompu par les vices de l'esclavage. Que pouvait être la gloire de l'homme, ou de la nation, là où sa dignité avait péri?

SOUVENIRS D'UN GAULOIS

§ I.

Les Romains inconnus. — Train de plaisir pour la Rome antique. — Le manuscrit d'un Gaulois retrouvé à Pompéia.

Si l'on m'eût demandé, au collége, quelle idée je me faisais des Romains, j'aurais infailliblement répondu que c'était un peuple en toge, habitué à faire de grandes choses, à parler un magnifique langage, et chez qui on naissait pour être un héros aussi infailliblement que chez nous pour tirer à la conscription. Ne connaissant Rome que par ses guerriers illustres ou

ses écrivains célèbres, je ne pouvais la voir qu'à l'état de statue, debout sur un piédestal de dix-huit siècles et dans la noble attitude de la gloire ou du génie. Je ne me figurais un bourgeois de la ville éternelle que sous les traits de Caton, ou du vieil Horace s'écriant, après la mort de ses deux fils :

.... Il n'est plus temps de répandre des pleurs,
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ;
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on voit en sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;
Tous nos maux, à ce prix, doivent nous être doux.

Et le moyen pour moi de me figurer Rome autrement, quand je retrouvais cette majesté drapée jusque dans les fables populaires du peuple-roi ! Je comparais malgré moi l'héroïque corbeau de Corvinus à notre *oiseau bleu couleur du temps*, la tonne de Régulus à celle de *la princesse Finette,* la louve du figuier Ruminal à *la biche au bois ;* et j'étais humilié de notre trivialité près de cette grandeur. Il y avait de la tragédie

jusque dans les contes de nourrices des Romains ! Mais aussi quelles nourrices ! Je me les représentais comme les Parques, solennelles et terribles, n'ouvrant la bouche que pour un oracle ou une sentence ! Je dois avouer qu'à tout prendre, la vie chez un pareil peuple me semblait plus pompeuse que désirable ; je trouvais la robe prétexte difficile à porter, et les cours de thèmes m'avaient dégoûté de parler latin.

Plus tard, sur ce point comme sur bien d'autres, mes idées se sont rectifiées ; je me suis aperçu que je n'avais vu Rome que par son côté officiel. Derrière les statues des grands hommes j'ai distingué tout un peuple ignoré ; au-dessous des actions éclatantes, tout un monde d'actes vulgaires et journaliers. A ma grande satisfaction, j'ai reconnu que la ville de Romulus n'était pas seulement habitée par des Cicérons, des Tacites ou des Pompées; j'y ai découvert des bourgeois semblables à mon voisin, et j'ai appris comment vivaient les gens qui n'étaient ni des génies ni des héros, c'est-à-dire tout le monde.

Cette découverte, je la dois surtout à la lecture d'un petit écrit trouvé parmi les ruines de Pompéia et restauré par les soins des savants italiens chargés des fouilles exécutées dans la ville engloutie. Pour que nos jeunes lecteurs puissent se faire une idée de cette restitution, il faut leur dire d'abord ce qu'étaient les livres dans l'antiquité.

Avant la conquête de l'Egypte par Alexandre, on écrivait sur des feuilles de palmier ou sur l'écorce intérieure du tilleul ; cette écorce s'appelait *liber*, nom qui fut conservé aux écrits et d'où vient le mot *livre*. Les actes publics étaient gravés sur des lames de plomb qu'on roulait.

On se servit ensuite, pour le même usage, de toiles de lin et de tablettes enduites de cire. Enfin, on apprit à préparer les pellicules d'un roseau d'Egypte, le *papyrus*, à les joindre l'une à l'autre et à former ainsi de longues bandes sur lesquelles on écrivit avec une plume de roseau et une encre composée de suie et de gomme. Ces manuscrits étaient roulés autour d'un petit cylin-

dre, et le tout s'enfermait dans un étui. Pour lire il fallait dérouler la bande.

Un peu plus tard, Eumènes, roi de Pergame, apprit à remplacer le *papyrus* par des peaux préparées qui prirent le nom de *pergamin*, d'où les modernes ont fait *parchemin*.

Au temps de l'empire romain, toutes ces matières étaient employées pour les manuscrits qui composaient les bibliothèques publiques et privées.

Celui dont nous parlions tout à l'heure était tracé sur un *papyrus* de choix, mis en vogue par l'empereur Auguste et connu, pour cela, sous le nom de *carte augustale*.

Il renfermait le récit d'un voyage fait à Rome par un de nos ancêtres, et c'est ce récit que nous voulons donner ici. Grâce à lui, nos jeunes lecteurs pourront connaître l'aspect, les usages, les mœurs de cette ville merveilleuse, dont le nom éveille tant de curiosité. Nous leur offrons de visiter, sur les pas de notre antique compatriote, la Rome des vieux Romains, comme ils

pourraient visiter, de nos jours, Londres ou Berlin. Lui-même les guidera à travers la gigantesque cité ; il leur montrera les monuments dont ils ne connaissent que le nom ; il les fera assister aux prodigieux spectacles du cirque ; il les présentera dans les maisons des nobles et des plébéiens ; il les promènera dans ces *villas* somptueuses, pour l'ornement desquelles on avait ruiné le monde entier !

Qu'ils se préparent donc à quitter la société de notre temps et à retourner de dix-huit siècles en arrière. Tout est prêt ; ils n'ont qu'à tourner la page ; les voilà partis en train de plaisir pour la Rome antique et à la recherche des Romains inconnus !

§ II.

Souvenirs du Gaulois Créanthis, fils de Vermonien. — Arrivée à Rome. — La voie Appienne; les tombes et les épitaphes. — Aspect de la ville; l'habitation d'un patricien; hospitalité romaine; funérailles.

Moi, Créanthis Vermonien, habitant de la ville de Lutèce, dans la Gaule, j'ai écrit ces notes sur *carte augustale,* en souvenir de mon voyage à LA VILLE, ainsi qu'on appelle la grande Rome, afin que mes descendants puissent connaître les merveilles dont j'ai été témoin.

Je suis parti de Lutèce au commencement du mois consacré à la déesse Maïa (mois de mai), et je suis arrivé en Italie dans celui qu'on a consacré à Junon (mois de juin), l'an 807 après la fondation de Rome (1), le divin Claude régnant sur l'empire.

(1) 53 ans après J.-C.

J'avais fait le voyage dans un de ces chars à quatre roues nommés *petorrita ;* deux chiens épirotes couraient devant, comme éclaireurs, pour surveiller la route et nous défendre au besoin ; mais les postes militaires établis de loin en loin afin de maintenir la domination romaine, rendaient alors les chemins plus sûrs, et nous n'avons rencontré que des voyageurs inoffensifs, ou des *tabellaires* de l'empereur qui nous croisaient en tous sens pour aller porter des ordres sur tous les points de l'empire.

Tant que nous nous étions trouvés dans les provinces barbares, nous n'avions point manqué de nous arrêter chaque soir chez un des habitants de la ville ou de la bourgade que nous traversions ; mais en arrivant en Italie, nous avions appris, à notre grande surprise, que l'hospitalité y était devenue vénale, et nous avions dû loger dans des maisons publiques où l'on faisait payer aux voyageurs le gîte et la nourriture.

Enfin, après une longue route, notre conducteur nous avait avertis que nous touchions au but : notre

char gravissait depuis quelque temps une pente assez rapide, il atteignit un plateau et s'arrêta : la capitale du monde était devant nous !

Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, nous n'apercevions qu'un amas confus de toitures en tuiles roses ou en planchettes noircies, au-dessus desquelles se dressaient des obélisques, des colonnes, des arcs de triomphe, des palais et des temples ! La merveilleuse cité se déroulait en tous sens jusqu'à l'horizon, et notre guide nous déclara qu'elle continuait encore au delà ! A mesure que nous approchions, le dôme de vapeurs safranées dont elle était couronnée semblait devenir plus transparent. Les édifices apparaissaient dans leurs détails, les rues et les places commençaient à se dessiner. On était plus frappé de l'immensité de cette ruche humaine qui, en comptant les femmes, les esclaves et les enfants, renfermait, au dire de notre conducteur, SEIZE MILLIONS D'HABITANTS !

Autour de nous, tout annonçait déjà le voisinage de cette multitude : ici c'étaient des chariots chargés qui

se pressaient d'arriver pour les *nundines* ou marchés renouvelés tous les neuf jours ; là, des convois de mules portant les pierres et le ciment pour les édifices en construction ; plus loin, les litières des magistrats qui partaient pour leurs provinces, précédés des licteurs armés de la hache et du faisceau, ou bien des légions suivant une des trente voies militaires dont Rome est le centre et qui forment, sur tout l'empire, un réseau dans lequel les peuples conquis restent comme enfermés !

La voie Appienne, que nous suivions, était bordée, des deux côtés, par des tombeaux, comme si l'on eût voulu avertir sans cesse le passant que la vie est courte et qu'il doit se hâter d'en jouir. Les folles dépenses faites par les Romains pour ces sépultures obligèrent Jules César à fixer la somme que l'on devrait y consacrer ; mais sa loi est bientôt tombée en désuétude. Beaucoup de ces tombes, qu'on appelle des *monuments*, sont d'immenses constructions de bronze et de marbre, destinées à recueillir les restes de toute une famille et

où loge un esclave chargé de les garder. On y a ménagé des niches dans lesquelles sont placées les urnes qui renferment les cendres des morts. Çà et là des bas-reliefs sculptés ou peints, des statues, des inscriptions appellent l'attention de celui qui passe. Ces inscriptions sont enluminées avec du *minium*, afin d'être plus apparentes. Elles commencent toutes par les mêmes lettres initiales : D. M. S. (*Diis manibus sacrum*), *consacré aux dieux mânes.*

Nous nous sommes arrêtés devant quelques épitaphes qui nous ont frappés.

Sur une simple pierre, on avait gravé ces mots :

Lollius a été placé près de cette route pour que le voyageur pût lui dire : Lollius, adieu !

On lisait sur une autre tombe :

A quoi bon te parler de mon nom, de ma naissance, de ma famille ? Muet pour l'éternité, je ne suis plus qu'un peu de cendre, des ossements, rien. J'ai cessé d'être et je ne serai plus. Continue ta route sans me dédaigner pour cela ; mon sort sera le tien.

Enfin, au-dessus d'un tertre de gazon, qui recouvrait les restes d'une petite fille surprise par la mort au milieu des sourires de l'enfance, on voyait cette courte épitaphe :

Ne pèse point sur elle, ô terre! Elle n'a point pesé sur toi!

Je remarquai, en lisant ces inscriptions funèbres, que chaque mort portait trois ou quatre noms. Notre conducteur nous expliqua comment cette coutume générale à Rome, et qui embarrasse tant les étrangers, était un moyen certain de reconnaître l'origine de chacun et renfermait, pour ainsi dire, toute une histoire.

Le premier nom que vous voyez gravé sur le marbre, nous dit-il, est le nom particulier de la personne, celui qui sert à la distinguer de toute autre ; le second indique la race dont elle sort; le troisième, la branche de cette race ou famille à laquelle elle appartient ; le dernier, enfin, est un surnom conquis par quelque action glorieuse ou constatant un signe naturel. Vous lisez par exemple ici sur la tombe du vainqueur d'Anni-

bal : PUBLIUS CORNELIUS SCIPION L'AFRICAIN ! *Publius* était son nom propre, il appartenait à la race *Cornelia*, descendait de la famille des *Scipion*, et fut surnommé l'*Africain* pour avoir vaincu Carthage. Plus loin, vous pourrez voir l'épitaphe de MARCUS TULLIUS CICÉRON, qui s'appelait personnellement *Marcus*, sortait de la race *Tullia*, et avait reçu le sobriquet de *Cicéron*, à cause d'une verrue qui présentait l'apparence d'un pois chiche (en latin *cicer*).

Tout en écoutant ces explications, nous avions continué notre route. La voie Appienne se couvrait insensiblement de litières et de chars. Notre guide nous apprit que c'était l'heure de la promenade pour la société élégante de Rome. Des voitures de toutes formes passaient au milieu de ces deux lignes de monuments funèbres, emportées par des mules ornées de housses de pourpre, de bandelettes de soie et de harnais dorés. La plupart étaient précédées de coureurs en robe retroussée, de troupes de chiens à collier d'argent, ou de cavaliers numides qui veillaient à ce qu'on fît place. Les

femmes de distinction, qu'on nomme ici *matrones*, s'avançaient à demi couchées sur des litières portées par des esclaves. Près d'elles marchaient de jeunes servantes tenant, au bout d'un roseau, une palme recouverte de plumes de paon, dont elles ombrageaient les visages de leurs maîtresses; les *rois de la mode* suivaient, vêtus de pourpre et le visage tacheté de petites mouches destinées à faire ressortir l'éclat de leur teint.

Arrivés aux faubourgs, nous les trouvâmes encombrés de marchands qui criaient leurs marchandises, de baladins montrant des animaux féroces ou exécutant des tours de force, d'ânes chargés de charbon, et de chariots qui se croisaient en tout sens. De temps en temps nous apercevions ces immenses jardins, dont Lucullus a fait un des luxes du patriciat romain; les uns devenus propriété du peuple par donation testamentaire, comme ceux de Jules César et d'Agrippa; les autres créés par Salluste, Antoine, Torquatus, et passés aux mains de nouveaux enrichis.

Tous étaient d'une prodigieuse étendue : ils renfer-

maient, outre de vastes promenades ombragées, des prairies, des rivières, des temples, des statues, et un vaste hippodrome pour la course des chevaux. Je fus frappé des efforts qui avaient été faits dans ces enclos pour vaincre et transformer la nature. Des *sculpteurs d'arbres* avaient réussi à donner aux ombrages mille formes de monuments, de navires ou d'animaux. Dans le parterre, le buis et la pervenche formaient de véritables tableaux en relief représentant des combats, des chasses ou des scènes champêtres. Quant aux fleurs, elles étaient en petit nombre. Je ne vis guère que des immortelles, des lis, des pavots, des violettes et des roses.

Après les faubourgs nous aperçûmes le *pomœrium,* terrain inculte qui les sépare de Rome et que l'on réserve pour certaines cérémonies sacrées. Enfin, nous entrâmes dans la ville elle-même.

Les rues me parurent en général étroites : elles étaient bordées de maisons dont quelques-unes avaient jusqu'à sept ou huit étages; plusieurs étaient construites en pierres, mais beaucoup plus en briques disposées

de manière à imiter un réseau. Celles qui ne se terminaient point par une terrasse avaient leurs toits garnis de tuiles, si richement coloriées qu'on eût pu les comparer au plumage du paon; les plus pauvres étaient couvertes de petites planches de hêtre. A chaque carrefour nous apercevions des statues ou les images de quelques dieux populaires, auxquels les passants rendaient hommage. Par intervalles, des maisons se groupaient en massifs que les rues entouraient de tous côtés comme des canaux, ce qui leur avait fait donner le nom d'*îles*.

Nous étions émerveillés de voir la multitude qui faisait passer sous nos yeux tous les costumes et toutes les physionomies de la terre. Ici, c'étaient des Égyptiens au teint bruni, au regard intelligent et doux; là, des Asiatiques efféminés, traînant leurs longues robes brodées; à quelques pas, des Scythes ou des Sarmates, vêtus de peaux; des Ethiopiens, demi-nus, portant sur la poitrine des plaques d'argent; des Numides, en habits de guerre; des Grecs, enveloppés de vieux man-

teaux déteints, et rôdant autour des boutiques de rôtisseurs ou devant les étalages de libraires. Après une assez longue course à travers des quartiers fangeux, nous atteignîmes le Janicule, où logeait Marcus Cornélius Dolabella, chez qui je me rendais.

Il avait autrefois reçu l'hospitalité de mon père Vermonien, à Lutèce, et lui avait laissé, en partant, la moitié de cette petite tablette de bois que les Romains ont coutume de partager avec leurs hôtes au moment de se séparer. Je venais à mon tour lui *demander le feu et l'eau,* selon la formule antique, sans autre témoignage de mes droits que cette *tessère hospitalière* laissée autrefois à Vermonien. Notre guide m'avait assuré qu'elle suffirait pour être favorablement accueilli par Marcus Cornélius.

Sa demeure, à laquelle nous arrivâmes enfin, était précédée, comme celle de tous les riches patriciens, d'une petite place nommée *area,* sur laquelle il avait fait dresser sa propre statue. J'appris que c'était un usage adopté par les Romains opulents, qui remplis-

saient de leurs effigies non-seulement les habitations privées, mais les lieux publics. L'orgueil avait tellement multiplié ces simulacres de marbre et d'airain, qu'on en comptait, à Rome et dans les *villas* voisines, près de *soixante-dix mille!*

Nous frappâmes à une porte de bronze ornée de clous à tête dorée; le portier nous ouvrit. C'était un esclave qui partageait la loge d'un chien gigantesque et était retenu, comme lui, par une chaîne rattachée à un collier. Nous suivîmes un passage qui nous conduisit ensuite à l'*atrium*, espèce de cour intérieure entourée d'une colonnade de marbre de *Luna;* au milieu, se voyait un bassin d'où sortait une gerbe d'eau jaillissante. La maison, élevée d'un seul étage, était surmontée d'une terrasse transformée en jardin suspendu. Des arbres chargés de fleurs, des vignes et des plantes grimpantes versaient leur ombre ou leur feuillage jusqu'au portique.

J'allais m'adresser aux esclaves qui s'y trouvaient rassemblés, quand le guide m'arrêta.

— Par les dieux immortels! dit-il, nous arrivons dans un jour néfaste; et les serviteurs du temple de *Libitine* (1) nous ont précédés.

En parlant ainsi, il me montrait un lit placé au fond du péristyle et sur lequel un mort était exposé en grande pompe. Nous n'eûmes pas besoin de demander son nom; un héraut traversa dans ce moment la cour, gagna *l'area*, et nous l'entendîmes crier à haute voix:

« *Marcus Cornélius Dolabella a vécu! Que ceux qui veulent suivre ses funérailles se tiennent prêts; demain, à la troisième heure du matin (2), ses restes seront portés au bûcher. Des jeux seront célébrés en son honneur.* »

Je restai d'abord interdit, et voyant que le sort m'avait enlevé l'hôte sur lequel j'avais compté, je voulus repartir; mais mon conducteur s'écria que le fils du mort acquitterait la dette de Marcus. Ayant donc pris

(1) Le temple de *Libitine* était chargé des pompes funèbres.
(2) Neuf heures, d'après la division moderne de la journée.

ma *tessère hospitalière,* il la remit à un esclave qui remplissait l'office de *nomenclateur* et chargé, à ce titre, de faire les présentations, en lui ordonnant de la porter, sans retard, à Quintus Cornélius Dolabella.

Le *nomenclateur* reparut bientôt, suivi de son maître qui, bien que revêtu de ses habits de deuil, s'avança vers moi en s'écriant que j'étais le bienvenu. Nous joignîmes nos mains droites en signe d'amitié, puis il m'embrassa selon l'usage romain ; et, après s'être excusé de me recevoir au milieu des préparatifs funèbres, il me fit entrer par une porte opposée à celle où se trouvait le mort, et me conduisit lui-même à la chambre des hôtes.

J'y trouvai cette profusion de toutes les commodités et de toutes les magnificences que Rome seule peut offrir. Le lit était d'ivoire et d'argent ; une table de bois de citre (1) incrustée d'or occupait le centre de la pièce ; elle avait autrefois appartenu à Cicéron, qui l'avait

(1) Citronnier.

payée un million de sesterces (1) ; des siéges couverts de pourpre, des *abaques* chargés de vases d'or et d'argent, des tentures de Babylone et des mosaïques exécutées par des artistes grecs complétaient la décoration de cette pièce, qui semblait destinée à un roi !

Après m'avoir installé dans ce splendide appartement, Quintus m'avertit qu'il était forcé de me quitter pour veiller aux funérailles ; mais je répondis que mon devoir était de conduire jusqu'au bûcher celui qui avait été l'hôte de mon père ; et me hâtant d'échanger mes habits de voyage contre des habits de deuil, j'allai me mêler aux clients du mort.

Le cortége était conduit par des porteurs de torches, derrière lesquels s'avançaient des musiciens jouant des airs lugubres, et des hommes vêtus en satyres, qui dansaient la *siccine*. Ils étaient suivis d'une troupe de femmes dont on entendait les gémissements et dont on voyait couler les larmes : c'étaient les pleureuses à ga-

(1) 14,583 francs.

ges, fournies par le temple de *Libitine* ; l'expression de leur douleur était proportionnée au prix payé par la famille du mort. Venaient ensuite les esclaves affranchis par Marcus, portant le bonnet de liberté ; et enfin Marcus lui-même, porté sur un lit élevé et le front ceint d'une couronne de chêne, obtenue pour avoir sauvé la vie à un citoyen romain. On voyait autour de lui, dans des chars, sur des litières ou dans des chaises curules, les images de ses ancêtres revêtus de costumes qui indiquaient leur dignité. Les parents, les amis et les clients suivaient, habillés de couleurs sombres et dépouillés de l'anneau que portent tous les Romains.

Le convoi se dirigea vers le *Forum*.

C'était la première fois que je voyais ce lieu, devenu célèbre dans le monde entier par les grands événements qui s'y étaient accomplis, les hommes illustres dont il avait été pour ainsi le théâtre, et les combats d'éloquence que s'y étaient livrés les plus grands orateurs. L'histoire de Rome était là tout entière! On montrait encore le figuier sous lequel Romulus et Rémus avaient

été trouvés suçant la mamelle d'une louve; la place de l'abîme où Curtius chercha la mort pour accomplir l'oracle et assurer la victoire à ses concitoyens; l'endroit où les Sabines vinrent se jeter entre leurs pères et leurs époux prêts à commencer le combat!

Le *Forum* n'était autrefois qu'une vallée formée par les monts Palatin et Viminal; aujourd'hui c'est une longue place située au centre de Rome, et sur laquelle les monuments sont dispersés sans ordre, mais avec une profusion qui me causa une surprise et un émerveillement qu'aucune parole ne peut rendre.

Autour de moi se dressaient d'immenses basiliques entourées de colonnes, destinées aux transactions du négoce et à la promenade; des temples de toutes formes, consacrés à Vesta, à Castor et Pollux, à la Félicité, à la Concorde, à Jules César, à Saturne; des palais où étaient reçus les ambassadeurs étrangers et les envoyés des villes municipales; des colonnes isolées, parmi lesquelles je reconnus le *mille d'or*, qui sert de point de départ à toutes

les voies de l'empire ; des portiques fréquentés par les marchands, et un peuple tout entier de statues qui semblaient garder la tribune aux harangues placée vis-à-vis du Capitole et pour ainsi dire sous l'œil du Sénat.

Cette fameuse tribune, appelée les *vieux rostres*, à cause des six éperons de navires antiates qui décorent sa base, en souvenir de la première victoire maritime remportée par les Romains, est une sorte de petit théâtre de la hauteur d'un homme, où l'orateur peut se promener en parlant; tout auprès on voit deux cadrans solaires, et l'horloge d'eau qui règle l'heure pour toute la cité.

Pendant que j'admirais ce merveilleux spectacle, le cortége s'était arrêté. Le mort fut porté devant les *rostres ;* tout autour se rangèrent les images des ancêtres, et Quintus monta à la tribune pour prononcer l'oraison funèbre, dans laquelle il passa de l'éloge de son père à celui de tous les aïeux illustres dont les simulacres l'entouraient. Après ce discours entrecoupé

par la musique et les chants funèbres, on se remit en marche vers la voie Appienne.

Un bûcher y avait été préparé. Il avait la forme d'un autel et était composé de bois résineux. Tout autour se dressaient des cyprès entrelacés de guirlandes sombres. Quand les restes de Marcus y eurent été déposés, son fils monta jusqu'à lui, souleva ses paupières pour lui montrer une dernière fois le ciel, baisa ses lèvres et lui dit :

— *Adieu ! nous te suivrons dans l'ordre que nous assignera la nature.*

On immola ensuite les animaux domestiques préférés du mort, afin que son ombre les retrouvât dans la vie nouvelle qui devait suivre celle de la terre. On répandit à terre du lait, du vin et le sang des victimes pour que son âme, avant de descendre au sombre royaume, pût s'y abreuver; enfin Quintus mit le feu au bûcher ! Il y jeta, ainsi que tous les assistants, des parfums et des couronnes, recueillit les ossements dans une urne de bronze et arrosa d'eau lustrale tout le cortége, qui

se retira en traversant les dernières flammes du bûcher, dans le but de se purifier.

J'appris que le lendemain il y aurait, pour honorer la mémoire de Marcus Cornélius, des jeux publics, une distribution de vivres au peuple et un grand festin dans le *Forum*. J'ai su, depuis, que les frais de ces funérailles s'étaient élevés à plus de dix mille pièces d'or.

§ III.

Un marché d'esclaves. — Les deux Gaulois et l'esclavier. — Condition des esclaves à Rome. — Les Saturnales. — Conversation d'Armonax et de Géton.

L'hospitalité de Quintus ne s'est pas démentie; depuis mon arrivée il redouble de soins, dans la crainte que je ne regrette ma patrie absente. Hier il m'a dit :

— J'ai vainement fait chercher, parmi mes deux

mille esclaves, un Gaulois qui connût assez vos usages pour prévenir vos goûts et répondre aux ordres que vous lui donneriez dans la langue de votre pays; je veux voir s'il ne s'en trouve point chez les *esclaviers* qui exposent leur marchandise près du temple de Castor; venez avec moi.

Nous sommes arrivés devant les échafaudages des esclaves à vendre; la plupart avaient les membres nus, afin que l'on pût juger de leur force. Les prisonniers de guerre portaient une couronne; ceux qui venaient d'outre-mer étaient frottés de craie depuis le talon jusqu'à la cheville.

Les *esclaviers* allaient de l'un à l'autre, vantant les qualités de chacun, faisant craquer leurs membres afin de prouver leur souplesse, les frappant avec une baguette pour qu'on pût juger de la fermeté de leurs chairs, racontant mille histoires merveilleuses qui faisaient d'eux des Hercules, des Apollons ou des Socrates. A les entendre, l'acheteur n'avait qu'à souhaiter; ils pouvaient lui fournir, selon sa demande, un valet de

labour ou un artiste, un cuisinier ou un poëte, un danseur ou un philosophe.

Dès que Quintus eut annoncé ce qu'il voulait, on lui présenta plusieurs jeunes esclaves qui, au dire des maquignons, parlaient le gaulois le plus pur ; mais quand je voulus me faire entendre, il se trouva que celui-ci était né aux confins de l'Afrique, celui-là près des Palus-Méotides ! Enfin pourtant on m'en présenta un qui tressaillit en entendant le vieux langage des Gaules, et me répondit avec une émotion mal contenue. C'était un beau jeune homme, dont la chevelure dorée tombait en boucles jusqu'à ses épaules. Quintus le marchanda, mais l'*esclavier* refusa de le vendre sans un vieillard exposé près de lui et qui seul n'eût point trouvé d'acheteur. Mon hôte repoussa cette exigence.

— Que pourrais-je faire de cette ombre, dit-il, en raillant, ne vois-tu pas qu'il attend une obole pour payer son passage à Caron ?

— Et c'est là ce qui lui donne du prix ! a répondu le maquignon.

— Comment cela?

— Ne sais-tu pas que beaucoup de nos riches patriciens ont des esclaves mendiants qu'ils envoient dans tous les carrefours de Rome solliciter la générosité des Quirites, et qu'ils en tirent ainsi plus de profit que s'ils leur faisaient conduire la charrue ou manier le marteau?

— Eh bien?

— Eh bien, ce vieillard est particulièrement propre à une pareille profession. Regarde cette barbe blanche, cette maigreur, ce dos courbé! — Sans compter la toux! — Tousse, Géton! — Vois comme il tousse bien! — Et cette jambe malade! — Marche, Géton, marche! — Comme il a l'air de souffrir à chaque pas! — Avoue que tu n'as jamais vu mieux boiter! Par Hercule! il n'y a pas une de ces infirmités qui ne puisse rapporter cinq sesterces par jour; pour qui saura s'en servir, Géton vaudra son pesant d'or!

— Peut-être, a répondu Quintus; mais, me prends-

tu, drôle, pour un de ces *fénérateurs* (1) qui s'enrichissent d'infamie !

— Que le noble chevalier m'excuse, a repris l'*esclavier* ; puisqu'il est si scrupuleux sur les moyens de grossir sa fortune, je ne lui proposerai pas de faire espionner par Géton ceux qui parlent mal du divin Claude pour les dénoncer ensuite et avoir leurs biens ; — quoique j'aie vendu des esclaves à plus d'un digne sénateur pour cet emploi ; — mais il peut charger le vieillard d'amuser ses chiens.

— J'ai pour eux un dresseur épirote.

— Alors, de chercher des insectes aux oiseaux de ses volières.

— La place est prise.

— Au moins, de soigner ses escargots.

— C'est une charge difficile, pour laquelle j'ai fait venir un Africain.

— Grand Jupiter ! qu'il le prenne donc pour nour-

(1) Usuriers.

rir les lamproies de ses viviers, s'est écrié le maquignon à bout de paroles, nos plus nobles patriciens ne les engraissent point autrement.

Le jeune Gaulois, qui avait écouté tout ce débat avec beaucoup d'attention, s'est redressé à ces derniers mots.

— Non, a-t-il dit vivement, Géton n'est point si faible que son aspect le fait croire ; on sera content de ses services... et... moi-même, je l'aiderai.

Quintus l'a regardé en face.

— Par le Capitole ! serais-tu parent de ce vieillard ? a-t-il demandé; s'il en était ainsi, je ne voudrais de vous à aucun prix.

J'ai désiré savoir de mon hôte en quoi cette parenté lui serait un obstacle. Il m'a répondu plus bas :

— La discorde des esclaves fait notre sûreté ; quand plusieurs membres d'une même famille nous servent, ils s'entendent pour nous tromper ; ils cachent réciproquement leurs fautes ; ils s'entr'aident dans leurs labeurs ; une ligue se forme tout bas contre le maître :

aussi sépare-t-on toujours le frère de la sœur, le fils du père; toute alliance est à craindre entre nos ennemis.

Le maquignon a juré par tous les deux de l'Olympe que Géton et Armonax (c'est le nom du jeune Gaulois) n'avaient entre eux d'autre lien que celui de la race, et Quintus s'est décidé à les acheter au prix de seize mille sesterces (1). Il s'est approché pour cela d'un homme assis devant une table et chargé de constater les ventes; il a jeté un as (2) dans une balance, en disant :

J'affirme que ce jeune homme et ce vieillard sont à moi, d'après le droit des Quirites, et que je les ai achetés avec cet argent et cette balance.

Il a ensuite compté la somme, et nous avons emmené les deux esclaves.

Géton a été chargé de quelque emploi inférieur dans

(1) 3,280 francs.
(2) Petite monnaie valant 5 centimes.

la maison, tandis qu'Armonax était attaché à mon service.

Le sort des esclaves à Rome m'a paru digne de pitié; on les regarde comme une *seconde espèce humaine*, et les lois les placent au même rang que les bêtes de somme : on n'est pas plus puni pour avoir tué l'esclave de son voisin que pour avoir tué sa mule; dans les deux cas il faut payer simplement une amende. Leur nom indiquant que ce sont des vaincus sauvés par pitié (1), le maître conserve sur eux le droit de vie et de mort. On les marque au fer rouge, sur le milieu du front, lorsqu'ils ont voulu fuir; pour un vase rompu, pour un fruit dérobé, on les bat de verges, on les élève en croix, on les jette en pâture aux poissons des viviers!

(1) On appelait, en latin, un esclave *servus* ou *mancipium* (pour manu captum), ce qui veut dire, *conservé* ou *pris avec la main*, double désignation qui indiquait l'origine de la servitude. C'était en effet, la guerre et la piraterie qui fournissait d'esclaves les marchés de Rome.

Leur nombre est si considérable, qu'on n'a point osé leur donner un costume particulier, de peur qu'en se comptant ils ne devinssent plus audacieux. Certains patriciens en ont plusieurs milliers attachés à leur service ou à l'exploitation de leurs *villas*, et on les appelle le *peuple de la maison*. A moins de savoir les langues de toutes les nations, un maître ne saurait parler à ses esclaves, aussi se sert-il pour cela de *nomenclateurs*-interprètes.

Beaucoup de ces *mercenaires perpétuels*, comme les appelle Sénèque, exercent des professions libres hors du logis et au profit de leurs propriétaires. Il y en a même qui se sont instruits dans les lettres et qui tiennent des écoles où ils enseignent la grammaire, la rhétorique et la philosophie.

Une seule fois dans l'année ils recouvrent quelque apparence de liberté, à l'époque des *Saturnales*, célébrées au mois de décembre, en souvenir de l'*âge d'or*, pendant lequel Saturne régna avec tant de justice et de douceur qu'aucun homme ne fut réduit en esclavage.

C'est la fête de l'égalité; elle est soigneusement observée dans tout l'empire, même par les armées en campagne, et ce jour-là, on ne peut ni rendre la justice, ni s'occuper d'affaires publiques, ni en venir aux mains avec l'ennemi. Les esclaves sont débarrassés de tout service; ils disposent des ressources de la maison, et se réunissent dans des banquets où leurs maîtres ne peuvent paraître sans s'exposer à des railleries souvent injurieuses; aussi la plupart s'absentent alors, ou se retirent dans quelques pièces écartées avec leurs amis.

C'était l'habitude de Quintus; mais, pour satisfaire ma curiosité, il consentit à rester à Rome lorsque vint l'époque des *Saturnales*.

Je fus frappé de l'aspect que présentait la ville; on n'y voyait plus de toges; le peuple romain semblait avoir disparu. Tous ceux que leur costume barbare ne désignait pas pour des esclaves ou des étrangers portaient la robe blanche consacrée aux festins et qu'on appelle *synthèse;* on se pressait aux autels de Saturne,

sur lesquels on déposait de petites figures de terre cuite, comme symbole des victimes humaines qu'on lui sacrifiait autrefois; la statue du dieu était, ce jour-là, en signe de liberté, dégagée des bandelettes qui l'enveloppent tout le reste de l'année. A chaque pas, je rencontrais des gens qui portaient à la main quelques présents destinés à leurs patrons ou à leurs amis; car il y a un échange d'étrennes le jour de la fête de Saturne comme aux kalendes de janvier.

Cependant, les esclaves de Quintus s'étaient emparés de la maison et y préparaient un grand festin. Je fus surpris de l'art insolent qu'ils mettaient à parodier les habitudes et les manières des Romains; chacun d'eux affectait le costume, l'attitude et jusqu'au parler des amis que recevait ordinairement leur maître. Après avoir joué des noix aux jeux de hasard (qui ne leur sont permis que ce jour-là), ils se rendirent aux bains, puis au *triclinium* où le repas avait été servi. L'un d'eux, voulant railler Quintus, ordonna tout haut, en son nom, de servir les meilleurs vins, et, tout bas, de

n'apporter que les moins chers. On tira ensuite aux dés la royauté du festin, que le hasard accorda à un Grec de l'Asie Mineure, préposé aux chars et aux attelages. Son premier ordre aux convives fut de changer de noms.

— Toi, Spolax, dit-il à un Espagnol, dont le visage était faux et farouche, tu es voleur habile, ami dangereux, ennemi cruel, je te fais favori de l'empereur et tu t'appelleras Silanus; — toi, le Cappadocien, tu es ivrogne, gourmand et stupide, tu seras le sénateur Macron ; — toi, Narcisse, qui crois entendre une trompette militaire quand le coq chante, et qui en as le frisson, je t'accorde le triomphe et tu prendras le nom de Rufus; — toi, Dave, qui nous prêtes à usure les olives de ta pitance, et qui retournes les poches de tes compagnons au moment où ils vont rendre le dernier soupir, je t'élève à la dignité de receveur du trésor public et je t'honore du nom de Florus.

A chacune de ces désignations qui injuriaient un des amis de Quintus, tous les esclaves poussaient des rires bruyants. Mais ce fut bien autre chose quand ils furent

échauffés par le vin. Le roi du festin leur ordonna successivement les actions les plus extravagantes, telles que danser la *siccine* sur les mains et les pieds tournés vers le plafond, de se barbouiller le visage de suie, de se fixer sur chaque œil une coquille de noix, de vider une petite amphore sans reprendre haleine.

Il voulut ensuite qu'on se formât en tribunal, comme dans la comédie des *Guêpes*, d'Aristophane, pour juger un chien qui avait mangé une carcasse de pigeon, et il imita plaisamment toutes les formes de la justice romaine. Enfin, ses compagnons et lui allaient représenter une séance du sénat, et l'un deux se préparait déjà à parodier le divin Claude, lorsque Quintus, qui craignait qu'une telle licence ne lui fût imputée à crime s'il en restait témoin, me fit signe de le suivre, et sortit avec moi.

Dès que nous fûmes seuls, je lui témoignai mon étonnement de tout ce que je venais d'entendre et de voir, et je lui demandai si la liberté sans limite des *Saturna-*

les n'enhardissait point plus tard les esclaves au mépris de leur maître et à la révolte.

— Nullement, me répondit-il. Ce jour de licence suffit pour décharger leur cœur des mécontentements de toute l'année; ils n'en veulent plus tant à celui qu'ils servent quand ils s'en sont ainsi vengés par la raillerie; et c'est un repos dans la servitude après lequel ils reprennent leur chaîne avec plus de patience.

Cependant les cris et les chants redoublaient dans le *triclinium;* Quintus se retira dans sa bibliothèque. Je le laissai au milieu de ses manuscrits soigneusement roulés et déposés dans leurs *nids,* comme on appelle les cases qui leur sont destinées, et, prenant mon manteau gaulois, je me disposai à sortir pour voir Rome dans tout son désordre et toute sa folie.

En traversant l'*atrium*, j'aperçus, à l'extrémité du portique, quelques esclaves dont l'attitude me frappa. Tandis que leurs compagnons se livraient aux insolences de l'orgie, ils s'étaient retirés à l'écart, et, le front baissé, les mains jointes, ils semblaient écouter

Géton qui leur parlait avec une onction véhémente.

Je m'approchai doucement, caché par les colonnes, et j'entendis les dernières paroles du vieux Gaulois. Il les encourageait à la résignation en leur promettant de divines compensations au delà du tombeau; il leur disait : « N'acceptez point l'abaissement de la servitude, car Dieu vous a donné une âme pareille à celle de vos maîtres; conservez-vous purs de toute souillure ; faites-les rougir devant vos vertus, et, tôt ou tard, l'égalité descendra du ciel sur la terre. Frères, ce règne de Saturne; où le monde obéissait à la justice, à la charité, et que les idolâtres célèbrent par de honteuses débauches, c'est à vous de le ramener par la foi, le dévouement et la prière. Pour eux, l'*âge d'or* est un souvenir du passé, pour vous, c'est une espérance de l'avenir! »

A ces mots, il a découvert son front et il s'est mis à répéter une invocation adressée à un dieu inconnu. Il ne lui demandait ni richesses, ni plaisirs, ni même la délivrance; mais il le priait d'aider ses enfants à être

bons avec les faibles et courageux avec les forts; à tout supporter sans se plaindre, à marcher au milieu des épreuves, aussi heureux que le triomphateur sur son char! Quand il s'est tu, les esclaves ont tracé sur leurs fronts un signe mystérieux, Armonax lui a pris la main avec une tendresse respectueuse, et tous deux se sont éloignés.

§ IV.

Une journée à Rome. — Les clients et les patrons. — Ce que c'est que le Champ-de-Mars. — Les Thermes.— Le souper de Quintus. — Un parasite mystifié. — Luxe de table chez les Romains.

La vie d'un Romain ne ressemble en rien à celle que nous menons dans les Gaules ; elle est, en même temps, plus affairée et plus divertissante; aucune place n'est laissée à l'oisiveté ; tout ce qui n'est point donné au travail est pris par le plaisir.

Je ne puis mieux en donner idée qu'en racontant l'emploi de la journée de mon hôte, ses habitudes étant celles de tous les Romains qui jouissent de quelque crédit.

Dès la pointe du jour les *clients* assiégent sa porte. Il donné ce nom de *clients* à des plébéiens qui l'ont choisi pour *patron*, et tous les nobles romains en ont ainsi un certain nombre qu'ils doivent protéger, défendre en justice et aider dans leurs affaires. En revanche, les *clients* appartiennent pour ainsi dire au *patron* ; ils sont obligés de le racheter s'il est pris à la guerre, de doter ses filles lorsqu'il se trouve sans ressources, de le seconder s'il brigue une charge publique. Ils forment l'armée du *patron*, qu'ils suivent au *Forum* pour lui faire honneur, et l'applaudir s'il monte à la tribune aux harangues; le crédit de chacun se juge à l'importance du cortége qu'il traîne ainsi à sa suite.

Il y a des *clients* de plusieurs genres : les uns, riches et nobles eux-mêmes, ne cherchent dans le *patron* qu'un orateur qui puisse prendre la parole en leur fa-

veur ou un jurisconsulte capable de les éclairer dans leurs procès ; d'autres, pauvres ou obscurs, demandent à celui qu'ils ont choisi pour protecteur, non-seulement son appui dans les difficultés de la vie, mais un secours journalier, qui leur est accordé sous le nom de *sportule*.

La *sportule* est une petite pièce de monnaie ou quelques vivres distribués chaque matin par un des *nomenclateurs*. La multitude des clients fait de cette rente une charge ruineuse pour les plus opulentes fortunes ; mais chacun de ces mendiants déguisés a sa voix dans les comices, et les patriciens qui prétendent aux magistratures ne reculent devant aucun sacrifice pour s'assurer, par une libéralité intéressée, le plus grand nombre possible de suffrages.

Quintus a dû obéir à la loi commune. L'*area* qui précède sa demeure peut à peine contenir la foule de ses *clients*. Pendant qu'on leur distribue la *sportule*, le portier fait entrer à la dérobée les plus importants pour *la première et la seconde admission*. Ceux-là saluent

le *patron*, qui a près de lui un *nomenclateur* chargé de lui dire tout bas le nom des *clients* qui passent sous ses yeux, afin qu'il ait l'air de les reconnaître et qu'il puisse, au besoin, leur dire un mot de leurs affaires.

Après ces premières réceptions, la porte est ouverte, tous les *clients* se précipitent dans l'*atrium* et y attendent le *patron*, qui paraît enfin revêtu de la toge. A l'instant même s'élève un concert de saluts, d'heureux souhaits et d'exclamations flatteuses.

— Jamais le maître n'a eu meilleur visage.

— Sa démarche est celle d'un roi.

— Il parle mieux que Cicéron et qu'Hortensius !

Le *patron* répond à tous ces éloges par des politesses proportionnées à l'importance de chacun.

A ceux-ci, il fait simplement un signe de tête, à ceux-là il serre la main ; quelques-uns obtiennent un embrassement accompagné d'offres de services ; ce sont en général ceux qui n'ont rien à demander.

Enfin l'heure de se rendre au *Forum* arrive ; le *patron* monte dans une litière portée par huit esclaves et

s'avance suivi de ses *clients*. Il se mêle avec eux à la foule pour entretenir sa popularité, car, tous les patriciens cherchant à remplir quelque charge et les nominations se renouvelant tous les ans, chacun d'eux poursuit sans cesse une candidature.

Après cette promenade au *Forum* il faut se rendre aux tribunaux, chez les entrepreneurs, aux basiliques où se tiennent les banquiers ! C'est le moment des affaires. Rome entière semble prise d'une fièvre d'activité. Tout le monde se croise et se hâte jusqu'à la sixième heure (1), où la chaleur oblige à une sorte d'entr'acte. On congédie les *clients*, on rentre chez soi et on s'abandonne à un court sommeil, après lequel les affaires reprennent, mais moins vivement ; enfin, à la huitième heure (2) elles s'arrêtent complètement, et l'on se rend au *Champ-de-Mars*.

C'est là que les hommes de tout âge et de toute con-

(1) Midi.
(2) Deux heures après midi.

dition se livrent aux exercices qui entretiennent la vigueur, tels que le maniement des armes, la course, la lutte, l'équitation. La chaleur du soleil ne peut ralentir l'ardeur générale; on se défie, on engage des enjeux, les spectateurs parient pour ou contre chaque concurrent; c'est partout une activité qu'entretient la joie, une égalité qu'on ne doit retrouver nulle part ailleurs. Les plus illustres patriciens ne dédaignent pas de se mêler à ces exercices du Champ-de-Mars. Caton y venait tous les jours pour jouer à la paume; Marius, déjà vieux, disputait les prix de l'escrime et du javelot; Pompée, celui de la course; aujourd'hui même les courtisans les plus en crédit paraissent au Champ-de-Mars avec les plus obscurs plébéiens. On les voit tout couverts de poussière s'élancer vers le Tibre et le traverser à la nage, tandis que les vieillards, forcés par l'âge de choisir des jeux plus paisibles, se renvoient la balle de plume, appelée *paganique*, ou le *follis*, espèce de ballon gonflé de vent.

Enfin le son de la cloche annonce l'ouverture des

bains! Aussitôt les jeux de la palestre sont suspendus, les esclaves accourent pour envelopper leurs maîtres suants dans une chaude *endromide*, et tout le monde se rend aux *thermes* publics ou privés.

L'usage des bains est général à Rome. Le pauvre et le riche en font également usage, et l'on trouve partout des établissements où les baigneurs de toutes les classes se réunissent sans se confondre.

Ces *thermes* sont partagés en plusieurs parties dont chacune a ses habitués et s'ouvre pour un prix particulier. L'entrée des bassins où l'on se baigne en commun ne se paye qu'un *quadrant* (1).

Lorsque vous avez franchi la porte d'un de ces *thermes* , vous rencontrez d'abord une petite cour pavée en mosaïque, au milieu de laquelle se trouve le *baptistère*, cuve recouverte d'un toit léger et destinée aux bains froids. Un portique vous conduit ensuite au vestiaire où l'on quitte ses vêtements, puis au *frigidère*,

(1) Le quadrant valait environ un centime et quart.

salle élégante dont le bassin, rempli d'eau que l'on rafraîchit souvent avec de la neige, est entouré de gradins nommés l'*école*. C'est là que les oisifs viennent causer des affaires du temps, réciter des vers et critiquer les nouveaux livres.

La pièce suivante, appelée le *tépidère*, est disposée de la même manière, mais munie de deux cuves d'eau chaude, assez vastes pour que l'on puisse y nager.

Enfin la dernière salle est destinée aux bains de vapeur. Un réservoir d'eau bouillante, qui occupe le milieu, lance des tourbillons de vapeur qui enveloppent le baigneur assis dans une des niches du pourtour. La première impression est singulièrement pénible. Étouffé par ce brouillard humide et dévorant, le patient se sent bientôt inondé de sueur : il palpite, il gémit, on dirait le supplice d'un criminel condamné à *être baigné vif!* Enfin, haletant et anéanti, il passe dans une pièce séparée, s'étend sur un lit et se livre au masseur, qui le frotte et le parfume.

Beaucoup de *thermes* sont d'immenses monuments

de marbre ornés de statues de bronze, de décorations de jaspe ou d'ivoire. Les murs sont revêtus de stucs brillants, le sol recouvert de mosaïques précieuses. On y a réuni tous les moyens de plaisir. Des pâtissiers se promènent autour des réservoirs, en proposant leurs friandises ; des récitateurs font entendre les plus beaux passages des grands poëtes ; des musiciens chantent en s'accompagnant de la lyre. On a même ajouté à beaucoup de ces établissements des bibliothèques dont les livres sont mis à la disposition des baigneurs pendant qu'ils attendent une place dans les bassins ou lorsqu'ils se reposent après le bain.

C'est aussi là que l'on rencontre ses amis, et qu'on les invite à sa table; car le dîner suit immédiatement; les parasites, qui le savent, remplissent les *thermes* au moment où les baigneurs se retirent.

On donne ce nom de parasite à de méchants poëtes et à des prodigues ruinés qui ne vivent que des repas auxquels ils peuvent se faire inviter et qu'ils doivent payer presque toujours en supportant, sans se

plaindre, tous les mauvais traitements et toutes les injures.

Un jour que je sortais des *thermes* avec Quintus et quelques-uns de ses amis, nous vîmes accourir à notre rencontre un de ces malheureux, le visage souriant, les mains tendues. Il s'écria que le jour était trois et quatre fois heureux, puisqu'il rencontrait son cher Quintus, son roi, son demi-dieu! En parlant ainsi il avait des larmes dans les yeux et dans la voix ; mon hôte, qui le connaissait de longue date et qui voulait se débarrasser à jamais de ses importunités, l'engagea à dîner.

Quintus avait déjà plusieurs convives, ce qui l'obligea à nous recevoir dans la plus grande de ses salles à manger.

Elle venait d'être ornée, par un artiste grec, de sculptures qui tapissaient les murailles et de candélabres de bronze corinthien dont chaque branche représentait une nymphe dansante. Au milieu de la salle se dressait une table à un seul pied, au-dessus de laquelle on

avait suspendu un voile d'étoffe attalique, qui affectait la forme d'une tente militaire ; trois des côtés de la salle étaient occupés par de larges lits pour les convives, car les Romains mangent couchés et appuyés sur un coude.

Ces lits de bronze, incrustés d'or, étaient garnis de coussins en laine des Gaules et couverts d'une housse de pourpre. Chacun d'eux ne devait recevoir que trois invités, mais quelques-uns de ces derniers ayant amené des amis qu'on n'attendait pas et désignés sous le nom d'*ombres,* parce qu'ils viennent à la suite d'un convive comme l'ombre à la suite du corps, il fallut se serrer davantage. Le père du festin (c'est le nom donné à celui qui reçoit) en montra un peu d'humeur, car il croit comme le poëte latin, que « *le nombre des convives doit égaler au moins celui des Grâces et au plus celui des Muses.* » Cependant les esclaves s'étaient occupés de détacher nos cothurnes ; ils nous donnèrent à laver dans des bassins d'argent remplis d'eau parfumée et rafraîchie de neige, puis chacun revêtit la syn-

thèse (robe blanche) et prit place sur les lits du *triclinium*.

Quintus adressa alors une prière aux dieux, répandit, en leur honneur, quelques gouttes de vin, au son des flûtes ioniennes, et ordonna de nous distribuer les couronnes. Les unes plus larges, et qu'on se suspend au cou, étaient composées de feuilles de roses cousues sur des écorces de tilleul ornées de petites sculptures ; les autres, d'ache, de lierre et de violettes, furent posées sur nos fronts par la main des jeunes esclaves. Mais quand on arriva au parasite Scaurus, il se trouva pour lui, au fond de la corbeille, deux couronnes dont la vue excita de grands éclats de rire ; l'une était de foin et l'autre de coquilles d'escargots.

Quintus avait, en outre, défendu qu'on lui fît place sur les lits, de sorte qu'il dut se contenter d'un escabeau posé près de la porte, sur le chemin des esclaves chargés de servir.

Ceux-ci apportèrent d'abord un grand plateau qu'ils placèrent devant nous; c'était le premier service, ou,

comme disent les Romains, *la première table*. Au milieu des mets qui nous étaient présentés, se dressait un petit squelette d'argent dont un mécanisme invisible faisait mouvoir toutes les parties ; cette image de la mort devait rappeler aux convives le sort qui attend tous les hommes et les engager à jouir de la vie.

Scaurus y était pour lui-même suffisamment disposé ; les narines ouvertes et les yeux brillants, il attendait qu'on lui servît sa part des mets délicats étalés devant nous ; mais on se contenta de lui servir quelques olives tombées et un coquillage farci, au grand amusement des convives, qui lui vantaient chacun des plats dont il ne goûtait que la fumée, et lui portaient avec du *falerne* des toasts auxquels il ne pouvait répondre qu'avec de la piquette sabine !

Le plateau fut bientôt enlevé et remplacé par un second service non moins somptueux, tandis qu'on apportait au parasite un fromage de chèvre encore enveloppé de paille. Enfin, à la *troisième table*, on lui apporta une queue de porc accommodée à l'huile rance, et

comme le dépit faisait grimacer ses traits faméliques, les railleries commencèrent à l'accabler de toutes parts, si bien qu'à bout de patience il s'enfuit furieux et à jeun, comme il était venu.

Quintus fit alors un signe ; le voile de pourpre qui couvrait la table s'écarta, et une rosée odorante tombant de la voûte rafraîchit l'air du *triclinium*.

On introduisit ensuite des Gaditanes (danseuses de Gadès), qui exécutèrent leurs danses au bruit des castagnettes.

Je remarquai qu'au premier service on nous avait offert des œufs, des laitues et des fruits ; au second, des viandes préparées ; au troisième, des confitures et des pâtisseries. Les parfums n'étaient venus qu'en dernier lieu.

On avait donné aux convives des couteaux et de petites cuillers, mais chacun d'eux avait apporté, pour son usage, une serviette de lin.

Le luxe de la table a été poussé chez les Romains jusqu'aux dernières limites de la folie. Lucullus ne re-

cevait jamais ses amis dans celui de ses *triclinia* qu'il appelait salle d'Apollon, sans dépenser pour le repas deux cent mille sesterces (1). Les frères Arrius se nourrissaient de rossignols qu'ils achetaient au poids de l'or; Octavius payait un surmulet jusqu'à dix mille sesterces (2), et César consomma, dit-on, dans un seul souper, le revenu de toute une province.

§ V.

Un théâtre à Rome. — Représentation du *Siége de Troie*. — La naissance et la prise de la robe virile. — Cérémonies du mariage. — Départ pour la campagne. — Armonax et Géton.

Les représentations théâtrales ne sont point permanentes chez les Romains; elles n'ont lieu qu'à l'occa-

(1) Plus de quarante mille francs.
(2) 1948 francs.

sion de certaines fêtes publiques et durent seulement d'un à quatre jours. Les jeux annuels viennent d'être célébrés et m'ont permis d'assister à ces représentations.

Elles se donnent à l'un des théâtres dont Rome a été enrichie par ses patriciens.

Le sénat s'opposa longtemps à l'érection de ces édifices qui, dans sa pensée, devait accoutumer le peuple aux plaisirs amollissants de la Grèce. Celui qu'éleva Lucius Cassius fut démoli par mesure de sûreté publique, et Pompée ne put construire le théâtre qui porte son nom qu'en y joignant un petit temple de Vénus, *au-dessous duquel*, disait-il, *on avait construit quelques gradins pour les spectacles*. Ces *quelques gradins* pouvaient recevoir QUARANTE MILLE SPECTATEURS !

La forme des théâtres latins est celle d'un hémicycle (demi-cercle) formé de gradins qu'entrecoupent, de loin en loin, des paliers qui permettent de circuler et de gagner les portes d'entrée ou *vomitoires*. Ces étages de gradins se terminent par un portique couvert qui

entoure l'hémicycle et lui donne un aspect monumental.

La partie du demi-cercle qui n'est pas occupée par les gradins est consacrée au *proscenium*, où paraissent les acteurs. Il est décoré d'un petit autel à chacune de ses extrémités, l'un pour le dieu en l'honneur de qui se donnent les jeux, l'autre pour Bacchus ou pour Apollon, selon qu'on représente une tragédie ou une comédie. Le *proscenium* a peu de profondeur; il est terminé par une sorte de péristyle formé de plusieurs rangs de colonnes superposées, et percé de trois portes par lesquelles entrent les acteurs; c'est ce qu'on appelle la *scène*. Derrière sont les décorations appropriées à la pièce représentée; on ne les aperçoit qu'à travers les trois ouvertures de la *scène*.

Ces décorations, d'abord grossières, ont été portées depuis au plus haut point de perfection et de richesse. Catulus en fit établir une toute en ivoire, Antonius en montra une autre en argent, et Pétréius une troisième en or!

Quintus m'avait averti que les représentations annoncées auraient un grand éclat. L'édile obligé d'y veiller, par les devoirs de sa magistrature, avait engagé une troupe d'acteurs dont on racontait des merveilles, et acheté à plusieurs auteurs des pièces que l'on avait soumises aux cinq juges du temple d'Apollon.

Au jour indiqué, nous nous dirigeâmes vers le théâtre de Pompée, où se donnait la représentation. Des *désignateurs* dispersés sur les gradins étaient occupés à placer les arrivants et à les écarter des places réservées. Une immense voile ombrageait les spectateurs; je remarquai, en levant les yeux, qu'elle était de soie azurée et parsemée d'étoiles d'or, comme si l'on eût voulu nous représenter le firmament d'une belle nuit d'été. De temps en temps les statues qui couronnaient le portique dont les gradins étaient entourés lançaient sur la foule une petite pluie safranée, qui répandait dans l'atmosphère embrasée une fraîcheur suave.

Enfin, un roulement de tonnerre se fit entendre et annonça que la pièce allait commencer.

Bientôt, en effet, le rideau qui séparait la *scène* des spectateurs s'abaissa, et l'acteur chargé du prologue parut sur le *proscenium*.

Il raconta, en vers pompeux, la tragédie que nous allions voir et qui n'était autre que le *Siége de Troie*.

Lorsqu'il eut achevé, les personnages de la pièce entrèrent; ils étaient élevés sur des cothurnes qui les grandissaient, et avaient le visage couvert d'un masque dont la bouche, munie d'un appareil propre à grossir leur voix, la portait jusqu'aux spectateurs les plus éloignés; un musicien réglait la déclamation et les gestes au son d'une flûte d'argent.

Les costumes et la mise en scène étaient d'une prodigieuse magnificence; le fameux cheval de bois dans lequel se cachèrent les Grecs avait de telles dimensions, que nous en vîmes sortir trois mille guerriers, et, lorsque la ville eut été prise et le butin partagé, six cents mulets chargés de vases précieux et de riches étoffes défilèrent devant les spectateurs.

Je remarquai que certains monologues de la pièce

étaient chantés, mais par un acteur placé près de la *scène*, tandis que celui qui représentait le personnage se contentait de faire les gestes. On me dit qu'un *moniteur* caché derrière la décoration était chargé de souffler les paroles à l'un et les mouvements à l'autre.

Pendant la représentation, les spectateurs exprimèrent leur satisfaction par des battements de mains et leur mécontentement par des sifflets. Lorsque la pièce fut achevée, l'édile fit revenir l'acteur qui avait été le plus souvent applaudi, et lui décerna une couronne d'or.

Les femmes étaient presque aussi nombreuses que les hommes à cette représentation. J'aperçus même les Vestales aux places d'honneur qui leur étaient réservées dans toutes les fêtes publiques; mais on me dit que les esclaves en étaient impitoyablement écartés, bien que les deux plus célèbres auteurs comiques de Rome, Plaute et Térence, fussent eux-mêmes sortis de leurs rangs.

Comme la pièce venait de finir, Quintus rencontra

dans la foule un de ses amis qui nous invita pour le lendemain aux noces de son fils. Je saisis avec empressement cette occasion d'assister à l'acte le plus grave de la vie civile chez toutes les nations, et le seul qui, chez tous les Romains, pût véritablement affranchir le fils de famille.

Quels qu'aient été, en effet, les changements apportés aux vieilles mœurs de la république, l'autorité paternelle est restée à peu de chose près ce qu'elle était autrefois. A peine l'enfant est-il né, qu'on le dépose aux pieds du père, qui a droit de lui ouvrir ou de lui fermer les portes de la vie; s'il le laisse à terre, l'innocent est condamné et on va l'exposer sur la pierre du plus prochain carrefour; s'il le relève, au contraire, c'est dire qu'il l'accepte pour fils, et alors la maison retentit de cris de joie, on suspend au-dessus du seuil des guirlandes de fleurs, on court inviter les amis à un festin dans lequel on célèbre l'arrivée du nouveau convive au banquet terrestre.

Huit ou neuf jours après, la famille s'assemble de

nouveau; la plus vieille parente prend le nouveau-né, lui frotte de salive les lèvres et le front, le frappe légèrement des deux mains en lui souhaitant toutes les prospérités humaines, et lui donne le nom qu'elle doit porter; c'est ce qu'on appelle le jour *lustrique* ou de purification. On fait alors inscrire l'enfant sur les registres publics conservés au temple de Saturne.

Les *ingénus*, c'est-à-dire les enfants nés d'un père et d'une mère libres, portent la *prétexte* et la *bulle*. La *prétexte* est une robe blanche bordée d'une bande de pourpre; la *bulle*, un petit ornement d'or ou de cuivre que l'on garde suspendu au cou. Lorsque le père juge son fils digne de passer au rang des hommes, il lui fait prendre la robe virile.

Cette cérémonie s'accomplit toujours publiquement et en grande pompe. L'adolescent qui va passer homme quitte sa *bulle* et la suspend au simulacre des lares domestiques; les parents et les amis le conduisent ensuite au temple, où il revêt la toge qui lui donne une responsabilité devant les dieux, et enfin au *Forum*,

comme s'ils voulaient présenter au peuple et à la cité celui qui vient de recevoir le titre de citoyen.

La prise de la *toge virile* n'a lieu qu'une fois l'an, pendant le mois d'avril, à l'époque des *Liberalia* ou fêtes de Bacchus, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *toge libre ;* mais malgré ce nom, le jeune homme qui la porte reste soumis au père de famille et dans sa dépendance jusqu'au jour où le mariage lui confère à lui-même une autorité domestique en le faisant chef d'un foyer.

L'ami de Quintus avait déjà fiancé son fils à la jeune Romaine qu'il allait épouser, car la loi défend de contracter aucun mariage sans l'avoir fait précéder de cette promesse légale qu'on nomme *fiançailles*. Elle peut être simplement verbale, pourvu qu'elle soit faite devant témoins ; mais le plus souvent elle est constatée par contrat.

Nous nous rendîmes à la maison nuptiale et mon hôte me donna, en route, quelques explications sur les cérémonies des noces chez les Romains.

— Le mode de mariage le plus ordinaire, dit-il, est celui par *coemption*, qui simule un marché. La femme se présente avec trois as (1) ; le premier qu'elle donne à son mari sert à l'acheter, le second qu'elle offre aux dieux Lares lui acquiert la participation au culte domestique, le troisième qu'elle dépose près de la porte lui donne droit d'entrer dans la maison. Arrivée près du seuil, elle demande au mari :

— Veux-tu être mon père de famille ?

Il répond affirmativement et le mariage est conclu.

— Est-ce là ce que nous allons voir ? demandai-je.

— Non, me répondit Quintus ; mon ami a préféré le second mode de mariage, qui est le plus rarement employé, et qu'on nomme mariage par *confarréation*. Il a une solennité religieuse, qui donne à l'engagement quelque chose de plus sacré.

Nous trouvâmes, en arrivant, la porte de la maison décorée de tentures blanches et de verdure. Les dix

(1) Un as valait quinze centimes.

témoins exigés étaient déjà réunis. La jeune épousée portait une tunique blanche ornée de bandelettes ; une ceinture de laine de brebis lui serrait la taille ; ses cheveux, partagés en six tresses, formaient une coiffure élevée, traversée par un javelot d'or et surmontée d'une petite couronne de marjolaine. Enfin un voile transparent et couleur de flamme laissait seulement deviner ses traits.

Le pontife, qui nous attendait, commença alors la cérémonie. Il offrit d'abord du lait et du vin aux dieux Lares, couvrit d'un voile la tête des deux fiancés, leur offrit un gâteau de froment dont ils mangèrent, puis dit au jeune homme :

— *Je vous donne Flavia ; soyez son époux, son ami, son tuteur, son père ; je vous fais le maître de tous ses biens et je la confie à votre bonne foi.*

Puis il unit leurs mains et fit des sacrifices en l'honneur de Cérès, de Phébus, de Junon et de Bacchus. Le contrat de mariage fut enfin envoyé aux magistrats, pour être consigné dans les *actes publics*.

A la chute du jour, on conduisit la nouvelle épouse en grande pompe à la demeure de l'époux qui l'attendait sur le seuil, et lui demanda :

— Qui êtes-vous?

— Là où vous serez Caïus, je serai Caïa, répondit-elle ; faisant allusion à Caïa Concilia , belle-fille de Tarquin, qui fut le modèle des épouses.

On lui fit alors franchir la porte qu'elle orna de bandelettes de laine, comme symbole de sa diligence à filer la toison des brebis, et tout le monde se mit à table.

En revenant de cette cérémonie nuptiale, Quintus m'a conduit chez sa cousine Claudia, dont il voulait avoir des nouvelles. On ne sut point nous dire que la riche veuve était absente, de sorte que nous avons pénétré jusqu'à son cabinet de toilette, que son esclave favorite mettait en ordre.

— Par Hercule ! s'est écrié mon hôte, puisque le hasard vous permet de voir cet arsenal de la coquetterie romaine, je veux que vous puissiez l'examiner en détail.

Il s'est alors adressé à l'esclave Néère, qui nous a fait, en riant, les honneurs de ce laboratoire féminin.

Laboratoire est le vrai mot, car les matrones emploient beaucoup d'art, de patience et de travail :

A réparer du temps l'irréparable outrage.

Leur beauté leur appartient véritablement, vu qu'elles la composent tous les matins!

Néère nous a d'abord fait voir plusieurs casques de cheveux dont se sert sa maîtresse pour remplacer ceux qu'elle a perdus, et tous de ce blond étincelant si commun en Germanie ; puis des rangées de dents montées sur un fil d'or, des couleurs fabriquées à Rhode, qui font du teint de Claudia un mélange de lis et de roses; du noir pour lui dessiner des sourcils, une pommade de fèves qui efface les rides, des pastilles de myrte et de lentisque destinées à embaumer l'haleine, des corsets en cuir de bœuf, des opiats de roses hachées pour les dents, et des pâtes d'Athènes, dont elle s'enduit le vi-

sage tous les soirs, afin de conserver la souplesse de sa peau.

Quant à sa garde-robe, elle occupait une pièce tout entière, et l'esclave nous montra jusqu'à dix-huit sortes de manteaux. Nous vîmes également des cassettes remplies de colliers d'émeraudes, de ceintures de perles, de bracelets d'or pesant jusqu'à dix livres, de boucles d'oreilles ou *crotales* tintant comme des grelots.

Dix ou vingt esclaves sont habituellement occupées à la toilette d'une *matrone* romaine; chacune a son département particulier dans cette œuvre sérieuse ; mais les plus importantes sont les *cosmètes*, spécialement préposées à la coiffure. Il faut qu'elles sachent varier chaque jour sa forme, car, comme le dit Ovide, on compterait plus facilement les glands d'un chêne ou les abeilles de l'Hybla, que les différents édifices en cheveux inventés par la coquetterie romaine.

Pendant que j'examinais en détail toutes les parties de ce *monde d'une femme,* comme on l'appelle ici, les regards de Quintus tombèrent sur un volume qu'il prit

et se mit à feuilleter : c'étaient les *Actes diurnaux*.

On donne ce nom à un recueil dont César eut la première idée, et dans lequel on consigne les principaux événements, les nouvelles publiques ou privées qui occupent la curiosité, les triomphes et les chutes des acteurs, des musiciens ou des auteurs.

Voici quelques articles de ce diurnal, pris au hasard et copiés sur mes tablettes.

ASINIUS MARCELLUS AYANT LES FAISCEAUX EN MAIN.

« L'édile plébéien a condamné plusieurs bouchers à l'amende pour avoir mis en vente de la viande qui n'était pas inspectée. Le produit de cette amende servira à l'édification d'un petit temple à Laverne.

» Aufidius, banquier, à l'enseigne du Bouclier cimbre, s'est enfui du Forum avec une somme considérable appartenant à plusieurs citoyens.

» Il est tombé une pluie de pierres aux environs de Véies.

» Rixe violente à la taverne de l'Ours casqué ; deux gladiateurs ont été tués.

» On a fait les funérailles de Marcia; les images de ses ancêtres étaient plus nombreuses que tous les hommes qui assistaient au convoi.

» La grande ferme de Florus, près du lac Lucrin, est à vendre avec les esclaves, les bêtes de somme et les instruments de labour. »

Cette dernière nouvelle intéressa tout particulièrement Quintus, qui possédait lui-même une magnifique *villa* au même lieu, et qui désirait depuis longtemps y joindre une ferme de rapport. Il se décida aussitôt à partir pour le Lucrin, et me demanda si je voulais le suivre dans cette excursion. J'acceptai d'autant plus volontiers que, pour bien connaître la vie romaine, il faut l'étudier non-seulement à la ville, mais à la campagne.

Le lendemain et le surlendemain furent employés aux préparatifs. Armonax, qui devait m'accompagner, me supplia d'obtenir que Géton fît partie de la troupe d'esclaves emmenée par Quintus. Ce dernier m'accorda ma demande, mais en s'étonnant de la tendresse du jeune Gaulois pour son vieux compatriote.

— Je n'aime point, m'a-t-il dit, ces amitiés entre esclaves; elles les rendent plus forts contre le maître. J'aurai l'œil désormais sur Armonax et Géton.

§ VI.

Une villa romaine. — Un domaine rural. — Vente d'Armonax et de Géton. — Le vétéran du Lucrin. — Le cirque et les combats de gladiateurs. — Retour dans les Gaules.

La *villa* de Quintus est située près du Lucrin ; c'est un immense domaine embelli par les soins de dix générations, et dont les dépenses auraient ruiné plusieurs rois !

Elle couvre un coteau tout entier d'édifices de marbre, de portiques grecs, de pyramides égyptiennes et d'innombrables statues ! On a enveloppé dans d'immenses filets de chanvre un petit bois dont on a fait ains une volière ; on y trouve de plus des parcs pour élever les paons et les grives, des colombiers de stuc rose, où se multiplient les pigeons, des îlots plantés de lauriers

dans lesquels on engraisse des escargots, aujourd'hui très-estimés sur les tables de Rome.

Mais ce qu'il y a surtout de merveilleux, ce sont les piscines, les unes d'eau douce, les autres d'eau salée. On assure qu'elles ont coûté douze millions de sesterces (1).

Elles forment de vastes bassins, avec des îles et des grottes marines, où l'on nourrit des poissons de toute espèce.

Ce goût est devenu chez les Romains une véritable folie. Dès le temps de Cicéron, celui-ci se plaignait de voir les patriciens occupés de barbeaux, au lieu de veiller aux affaires de la république. Plusieurs nobles familles quittèrent leurs noms antiques pour prendre celui de poissons favoris. Ce fut ainsi que les Licinius furent appelés *Murena*, à cause de leur passion pour les murènes, et que les Sergius devinrent les *Orata*, en souvenir de leur préférence pour les dorades. Enfin,

(1) C'est-à-dire 2,454,666 francs.

Crassus, homme savant, jouissant d'un grand crédit, et qui avait exercé la censure, prit le deuil à la mort d'un de ses poissons, comme s'il se fût agi d'une épouse ou d'un père !

Beaucoup de patriciens font tenir un registre où l'on inscrit l'âge de ces clients aquatiques, auxquels ils rendent visite chaque jour, et qu'un *nomenclateur* leur présente ; il en est même qui les décorent de pendants d'oreilles en pierres précieuses et qui les soignent dans leurs maladies.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en route pour la ferme de Florus.

Les Romains, qui ont des domaines dans toutes les contrées, louent les plus éloignés et font exploiter les plus voisins par des esclaves. Celui de Florus était dans ce cas.

Le *villicus*, serviteur de confiance auquel tous les autres obéissaient, nous reçut et nous fit voir la propriété de son maître qui, comme toutes celles du même genre, était divisée en trois parties.

La première, consacrée à l'habitation du propriétaire, réunissait toutes les commodités que l'on trouve à la ville, bains, portiques pour la promenade, appartements d'hiver et d'été. Une petite tour dominait les constructions et servait de colombier.

La seconde partie renfermait les bâtiments nécessaires à l'exploitation, tels que logement pour les esclaves, étables pour les bestiaux, écuries protégées par un buste de la déesse Épone, basses-cours, granges et greniers.

La troisième partie, enfin, comprenait le pressoir, les celliers, l'officine où se préparent les conserves, le fruitier et les fosses souterraines dans lesquelles on emmagasine le blé.

Venaient ensuite les terres admirablement aménagées. Quintus me fit traverser le verger, les guérets, le potager, les vignes ; j'admirai un rucher planté de serpolet, de safran, de lis et de romarin ; puis des viviers dont le revenu annuel montait à plusieurs milliers de sesterces.

Tout le travail était fait par des esclaves qui recevaient, pour leur nourriture, une ration fixe.

— Ces domaines, me dit Quintus, lorsque nous reprîmes la route de sa *villa,* sont d'un produit considérable; nous les préférons à ceux que nous confions à des colons moyennant un fermage fixe et convenu. Aussi les laboureurs qui couvraient autrefois l'Italie et fournissaient à nos armées de vaillants soldats, ont-ils presque complétement disparu; partout vous rencontrerez des domaines comme celui-ci, et la population libre de nos campagnes a fait place à une population d'esclaves.

Nous avions repris la route de la *villa* ; au moment d'atteindre les prairies qui s'étendaient à ses pieds, nous aperçûmes une troupe de faucheurs qui avaient interrompu leur travail pour écouter Gêton. Debout au milieu d'eux, le vieux Gaulois leur parlait avec une chaleur pleine de conviction. Quintus, qui avait paru étonné, descendit du char conduit par Armonax, et, suivant une haie de saules, arriva assez près pour entendre le vieillard.

Il répétait en d'autres termes ce que je l'avais déjà entendu dire le soir des *saturnales*, et ses auditeurs l'écoutaient d'un air de respect. Au signe mystérieux qu'ils tracèrent sur leurs fronts, comme la première fois, Quintus ne put se contenir.

— Que les Dieux nous soient secourables ! s'écria-t-il, ce sont des chrétiens !

J'avais bien des fois entendu prononcer ce nom, qui désignait des malheureux livrés aux plus folles croyances et chargés de toutes sortes de crimes. On assurait que ces doctrines, venues de la Judée, se répandaient surtout parmi la plèbe et les esclaves, au grand effroi des hommes sages. Les empereurs s'efforçaient d'y mettre obstacle en livrant, de loin en loin, aux bêtes du Cirque quelques centaines de ces scélérats, dont le courage était un grand sujet d'étonnement.

Lorsque Quintus parut au milieu des faucheurs, le visage enflammé et la menace à la bouche, tous se dispersèrent avec un cri d'effroi ; Géton seul resta à la même place, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

Mon hôte appela Armonax, en lui ordonnant de saisir le vieillard et de le lier au poteau de correction, qui se dressait à l'entrée même des prairies.

— Le misérable n'aura pas impunément essayé de corrompre ses compagnons de servitude, dit-il ; prends le fouet qui t'a servi à conduire l'attelage et frappe jusqu'à ce que je dise assez !

Mais le jeune Gaulois, qui était devenu très-pâle, resta immobile.

— M'as-tu entendu ? reprit Quintus furieux.

— Oui, répliqua Armonax.

— Et qu'attends-tu pour obéir ?

— Que tu me commandes quelque chose de possible.

— Par Jupiter ! trouves-tu donc qu'on ne puisse exécuter l'ordre de son maître ?

— Non, quand un maître plus puissant vous l'a défendu.

— De quel maître veux-tu parler ?

— De celui qui a tout créé, qui habite sur les nuées et doit un jour nous juger.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit au fils d'honorer son père, non de le châtier.

— Ainsi, ce vieillard ?...

— Est, après Dieu, celui auquel je dois de vivre.

— Ah ! j'aurais dû le soupçonner, s'écria Quintus en me regardant ; leur amitié m'avait justement mis en défiance ; mais par tous les grands Dieux ! je ne les laisserai point semer ici la corruption et la révolte !

A ces mots il appela les esclaves de sa suite, fit saisir les deux Gaulois et ordonna de les conduire aux cachots de la *villa*.

Quelques jours après, il les fit conduire à Rome et revendre sur les tréteaux d'un maquignon. Mais je devais les revoir tous deux avant mon départ.

Cependant mon hôte était entré en pourparlers avec l'homme d'affaires de Florus pour l'achat du domaine, et cette affaire nous retint quelques semaines près du lac Lucrin.

Ce prétendu lac est un golfe où la mer vient reposer

ses vagues. Sur ses bords s'élève, au milieu de bosquets de myrtes, la petite ville de Baïes. Elle est entourée de grottes charmantes d'où sortent des sources d'eau chaude, et des plus magnifiques *villas* de toute l'Italie; on remarque surtout celle que bâtit autrefois Marius, et où il s'est plu à reproduire tous les modes de camps fortifiés, en usage chez les Romains.

J'ai rencontré, près d'un de ces retranchements inutiles, un vieux légionnaire, établi dans le petit domaine qu'il a acquis avec l'argent de sa retraite, et je lui dois des détails précieux sur le service militaire de l'empire.

Tout Romain est regardé comme soldat. Lorsqu'il a atteint l'âge désigné, il se présente aux tribuns militaires, qui l'enrôlent ou le repoussent, selon qu'ils le trouvent propre ou non à la guerre. Ce sont là les *levées légitimes ;* il y a de plus les *levées tumultuaires*, lorsque Rome est en danger. Alors le général qui doit commander l'armée monte au Capitole, déploie le drapeau rouge pour les fantassins, le drapeau bleu pour les cavaliers, et s'écrie :

— *Que tous ceux qui veulent sauver la république me suivent !*

Dans ce cas, la levée se fait en masse, et aucune excuse n'est admise.

L'armée se partage en légions, fortes, en général, de six mille hommes et de trois cents chevaux. Une légion se divise en dix *cohortes,* chaque *cohorte* en trois *manipules,* et chaque *manipule* en deux *centuries.* Les soldats sont armés de la lance, du javelot, du bouclier et de l'épée.

Une fois enrôlés, ils deviennent, à vrai dire, les esclaves du drapeau. S'ils servent dans la garde prétorienne, ils obtiennent leur congé au bout de seize ans, et reçoivent vingt mille sesterces (1); s'ils font partie des légions, ils doivent servir vingt ans, et ne reçoivent que douze mille sesterces (2).

Le vétéran retiré aux bords du Lucrin me montra

(1) 3,975 francs.
(2) 2,385 francs.

le champ qui le faisait vivre, et où il avait bâti, de ses propres mains, une cabane, près de laquelle bourdonnaient quelques essaims d'abeilles et broutaient quelques brebis. Après avoir parcouru l'Afrique et l'Asie, exposé à tous les dangers, il finissait tranquillement, comme le vieux laboureur de Virgile, dont je lui répétai les vers :

« Heureux vieillard ! ici, au milieu des sources sa-
» crées et au bruit des eaux que tu connais, tu goûte-
» ras l'ombreuse fraîcheur ; ici, la mouche du mont
» Hybla, qui va butinant sur les fleurs le long de la
» haie qui borne ton héritage, t'invitera souvent au
» sommeil par son léger murmure, tandis qu'au loin,
» sur cette roche élevée, le bûcheron jettera sa chan-
» son à la brise et que les roucoulantes colombes con-
» tinueront à gémir aux cimes des ormeaux. »

Mais le vétéran opposa à ces gracieuses images de la vie champêtre la rudesse des réalités, telles que les in-

tempéries des saisons, les années de stérilité, les maladies frappant le troupeau !

— A Rome, ajouta-t-il, on s'inquiète peu de ces vicissitudes ; quoi qu'il arrive, le plus pauvre citoyen est sûr de vivre. Outre la *sportule*, qu'il reçoit du patron, il peut compter sur l'*annone*. Chaque mois, on lui remet une *tessère fromentaire;* et, avec ce petit cube de bois de troëne, il peut se présenter hardiment aux greniers publics, où les mesureurs de l'*annone* lui livrent gratuitement sa ration de blé. Ajoutez les distributions extraordinaires faites par ceux qui sollicitent les magistratures, les repas publics donnés à l'époque des funérailles, les libéralités journalières des patriciens ou de l'empereur, et vous comprendrez que si la vie du colon est plus libre et plus digne, elle est trop difficile, trop précaire surtout, pour convenir à tout autre qu'à de vieux soldats.

— Tu peux ajouter, dit Quintus, qui m'avait suivi, qu'elle est dépourvue de tous les plaisirs qui, à Rome, font de la vie du plus pauvre citoyen une fête éternelle.

— Tu veux parler des jeux du cirque, reprit le vétéran ; par l'Olympe ! je les ai vus deux fois, et je m'en souviendrai encore dans les enfers ! La première fois, il n'y eut que des courses de chars et des luttes ; mais à la seconde, on nous donna une chasse dans laquelle combattirent deux cents lions, trente éléphants et plus de cinq cents tigres ; puis une *naumachie*, telle qu'on n'en avait point vu depuis César. Le bassin, dans lequel on avait fait entrer les eaux du Tibre, renfermait deux flottes, chacune de quarante trirèmes, qui combattirent une journée entière sous les yeux du peuple. Elles étaient montées par cinq mille condamnés, qui périrent jusqu'au dernier !

— On nous annonce un spectacle qui, pour être plus ordinaire, n'en mérite pas moins notre intérêt, reprit Quintus, en se tournant vers moi ; le divin Claude vient de faire au peuple un présent de gladiateurs qui lutteront dans le cirque ; le célèbre Vorax, que nul n'osait plus combattre depuis longtemps, malgré la récompense promise, vient enfin de trouver un

adversaire, et nous repartirons dans trois jours pour assister à ces jeux encore inconnus dans vos Gaules.

Je ne connaissais, en effet, que par les récits, ces étranges représentations dans lesquelles des hommes, sans haine l'un contre l'autre, venaient s'égorger pour le plaisir du peuple romain.

On doit surtout à Jules César de les avoir popularisées. Ce fut lui qui multiplia les écoles des gladiateurs et engagea des patriciens à se charger eux-mêmes de les former. Aujourd'hui on voit des jeunes gens de familles nobles qui n'ont pas honte de descendre dans le cirque pour disputer le prix à des gladiateurs de profession, presque tous esclaves et notés d'infamie. Ils se préparent à ces luttes honteuses sous les maîtres d'escrime ou *lanistes* de Ravenne et de Capoue, qui passent pour les plus habiles de tout l'empire.

Mon hôte se hâta de terminer ses affaires afin que nous pussions être à Rome pour les jeux. Grâce à son zèle, nous y arrivâmes, en effet, la veille, et, dès le matin, nous étions en route pour les arènes.

Le spectacle avait lieu au grand cirque, œuvre merveilleuse où l'architecture romaine a épuisé toutes ses ressources.

C'est un carré long ayant deux mille cent quatre-vingt-sept pieds dans sa plus grande dimension, neuf cent soixante dans sa plus petite (1), et terminé en demi-cercle aux deux extrémités. Trois de ses côtés sont garnis de gradins que couronne un portique couvert, où les spectateurs peuvent trouver un abri en cas de pluie. Ces gradins ont été séparés de l'arène par une grille de fer et un canal d'eau vive.

L'arène elle-même est partagée en deux parties égales, dans le sens de sa longueur, par un mur sur lequel se dressent des obélisques, des autels, de petits temples et des statues.

Qu'on se figure ce monument colossal inondé par les rayons du soleil levant et couvert de près de trois cent mille spectateurs, tandis qu'un nombre au moins

(1) 664 mètres de long sur 282 mètres de large.

égal se groupait aux fenêtres, aux terrasses et jusque sur les toits des maisons voisines! De quelque côté qu'on regardât, l'œil ne rencontrait qu'un océan de têtes mouvantes, que grappes d'hommes suspendues aux colonnes et aux corniches! La foule était telle, qu'avant d'atteindre le cirque, nous faillîmes plusieurs fois être écrasés.

Des loges particulières étaient réservées aux vestales et à l'empereur. Dès que celui-ci parut, tous les spectateurs se mirent à agiter leurs robes en criant :

— Les gladiateurs! les gladiateurs!

Et comme ils ne paraissaient point, l'impatience se traduisit bientôt en colère ; on adressait au divin Claude des railleries et des injures, on sifflait en montrant sa loge.

Je demandai à Quintus avec étonnement si cette audace de la plèbe était ordinaire.

— C'est la seule liberté qui lui ait été laissée, me répondit-il ; elle se dédommage de ses droits perdus par son irrévérence et ses moqueries. Aucun empereur

n'a pu y échapper : Auguste, malgré son autorité, Tibère, malgré ses supplices, y ont été en butte de même que le divin Claude, et tous l'ont supporté sans se plaindre, comme nos triomphateurs supportent les épigrammes des soldats.

Cependant les barrières finirent par s'ouvrir, et nous vîmes entrer plusieurs chars brillant d'or portant les *lanistes* et leurs gladiateurs. Ceux-ci sautèrent légèrement dans l'arène et se mirent à s'exercer, en attendant le signal. On les voyait lancer en l'air leurs épées et les recevoir dans la main ou sur leurs boucliers, figurer successivement toutes les phases d'une lutte acharnée, fuir ou poursuivre, porter les coups ou les parer, et s'exercer même à tomber avec grâce.

Mon hôte me fit remarquer leurs différents costumes et leurs divers armements.

— Celui que vous voyez ici, au-dessous de nous, me dit-il, vêtu d'une tunique rouge que rattache une ceinture de cuivre ciselé, le pied droit chaussé d'une bottine de bronze et le pied gauche d'un cothurne de cuir

bleu, est un *rétiaire*, comme l'indique le filet dont il doit se servir pour prendre son adversaire, et le trident avec lequel il doit le percer. Près de lui, vous voyez un *mirmillon* armé d'une faux et coiffé d'un casque à visière. Ici sont des *gladiateurs équestres*, debout près de leurs montures et tenant une courte lance; là, des *dimachaires*, dépouillés de toute arme défensive et tenant une épée dans chaque main; plus loin, tout au bout de l'arène, les *essédaires*, qui combattent, à la manière homérique, dans des chariots. Mais attention! le combat va commencer; je vois les *lanistes* qui réunissent leurs élèves pour les conduire à la loge de Claude.

Les gladiateurs s'avançaient en effet par troupes vers l'empereur, auquel ils montraient en passant leurs armes afin qu'il pût juger de leur trempe, en répétant les mots sacrés :

— César, ceux qui vont mourir te saluent!

Peu après, la lutte commença.

Elle s'établit d'abord entre les combattants les moins

redoutables, et les spectateurs parurent s'intéresser médiocrement à ces débuts. Lorsque un des gladiateurs était abattu, le vainqueur se tournait vers le peuple et attendait qu'il réglât le sort du vaincu. Si la foule levait le pouce, la vie lui était accordée ; si elle le baissait, il était égorgé sous ses yeux. Après chaque immolation, des esclaves entraient dans l'arène, entraînaient le cadavre au moyen d'un croc de fer, retournaient le sable pour effacer le sang, et laissaient la place libre à de nouveaux combattants.

Peu après les Romains s'étaient échauffés à la vue des blessés et des morts; les cris d'encouragement et les huées devenaient plus nombreux à chaque nouvelle rencontre; enfin une clameur immense s'éleva le long des gradins et se prolongea, de proche en proche, jusqu'aux derniers spectateurs dispersés sur les toits ; Vorax venait d'entrer dans l'arène avec son nouveau rival.

Tous deux portaient le casque à visière, le petit bouclier et la courte épée espagnole. Lorsqu'ils traversè-

rent le cirque pour aller saluer l'empereur, il me sembla que la démarche de l'un d'eux ne m'était point inconnue; mais je n'eus point le temps de chercher qui elle me rappelait. Les spectateurs secouaient leurs robes avec impatience, en criant aux deux gladiateurs de commencer le combat. Ils prirent du champ et s'avancèrent l'un vers l'autre. A l'instant il se fit un grand silence dans cette multitude; toutes les têtes se penchèrent vers l'arène, tous les yeux se fixèrent sur les combattants.

Tous deux étaient à peu près de la même taille, mais Vorax semblait plus âgé, et ses mouvements avaient quelque chose de plus lent. Dès qu'il se trouva à portée du gladiateur inconnu, il s'effaça avec soin, se replia sur lui-même, et, la tête cachée derrière son bouclier, sembla attendre l'attaque.

Elle fut aussi prompte que furieuse. Les coups du jeune homme se pressaient avec une rapidité dont tout autre eût été infailliblement étourdi. Renouvelés aussitôt qu'évités, ils retentissaient sur le casque et sur

le bouclier de Vorax, comme une ondée de grêlons sur les tuiles sonores; mais le vieux gladiateur fit face à tout, et dardant, entre deux attaques, sa courte épée, il blessa légèrement son adversaire.

Ainsi averti que l'impétuosité ne pourrait lui réussir, ce dernier fit un bond en arrière et se mit en défense. Vorax le pressa à son tour, mais le trouva aussi prudent qu'il l'avait vu fougueux. Blessé une première fois, il ne frappa une seconde que pour être presque aussitôt frappé lui-même! Le combat se prolongeait avec des chances égales, à la grande admiration des spectateurs, qui poussaient des cris de joie, applaudissant Vorax ou son rival, selon les préférences de chacun.

Enfin épuisés, haletants, tous deux s'arrêtèrent comme d'un commun accord, mais ce ne fut qu'un instant; je vis le plus jeune lever la tête, tracer sur sa visière le signe mystérieux des chrétiens, puis, s'élançant vers Vorax, frapper un coup qui l'abattit à ses pieds.

Une clameur immense retentit; tous les pouces furent levés : le peuple sauva la vie au vaincu.

Son rival victorieux semblait attendre ce signal. A bout de forces, il chancela et se laissa tomber sur le sable de l'arène. Son casque détaché roula alors à ses pieds, et je ne pus retenir un cri : c'était Armonax!

Les esclaves étaient venus enlever les deux adversaires blessés pour les transporter au *spoliaire*. Quintus, qui avait reconnu, comme moi, son ancien serviteur, et que l'adresse et la bravoure du jeune Gaulois avaient charmé, voulut savoir s'il survivrait à ses blessures, et, quittant sa place, il se dirigea vers le réduit où l'on venait de le transporter.

C'était un caveau ménagé sous les gradins. Deux affranchis, portant le costume de Mercure et de Pluton, se tenaient sur le seuil. Le premier tenait à la main un caducée de fer rougi au feu, dont il touchait les gladiateurs blessés. S'ils paraissaient sensibles à l'attouchement douloureux, il les livrait aux chirur-

giens chargés de les soigner, sinon ils étaient abandonnés à Pluton, qui les achevait à coups de maillet.

Tel avait été le sort de Vorax. Quant au jeune Gaulois, son évanouissement n'était que la suite de la fatigue et du sang perdu. Nous le trouvâmes déjà ranimé, et les chirurgiens du cirque nous affirmèrent que sa vie n'était point en danger.

Quintus et moi voulûmes le féliciter de sa victoire.

— Plaignez-moi plutôt d'avoir dû la remporter, répondit-il; mais c'était le seul moyen de racheter la liberté de mon père et la mienne; la somme promise à celui qui combattrait Vorax assure notre délivrance. Dieu me pardonnera, j'espère, le sang versé malgré moi.

CONCLUSION.

Après une année passée à Rome, j'ai pris congé de mon hôte Quintus, en lui souhaitant toutes les prospérités que les dieux peuvent accorder à un mortel; s'il est vrai que nos dieux ont ce pouvoir, car je commence à être pris de doute! Géton et Armonax, qui sont libres maintenant et qui repartent avec moi pour les Gaules, m'ont parlé de leur Dieu, et j'hésite entre leur foi et celle de mes pères.

Ce matin, quand du haut de notre char nous avons aperçu Rome pour la dernière fois, Géton a étendu la main, et s'est écrié :

— Adieu! nouvelle Babylone! coupe empoisonnée où viennent s'enivrer les nations! tes dieux s'en vont et tes hommes ne sont plus! Le jour de la ruine est proche pour toi; mais sur cette ruine se fondera un empire plus puissant que le tien n'a jamais été, et, quelque

élevé que soit le Capitole, on le voit de moins loin u'on ne verra un jour le gibet du crucifié!

Ce manuscrit a été fini par moi, Créanthis, fils de Vermonien, dans les premiers jours du mois consacré à Janus (janvier), et laissé comme souvenir d'amitié à mon neveu Artobule, habitant de l'élégante Pompéia.

CHATEAUBRIAND

BIOGRAPHIE.

I

La vie de Chateaubriand, telle que l'avaient fait connaître les biographes, se bornait à un petit nombre d'événements sans intérêt, à la constatation de grands succès littéraires. C'est seulement depuis l'apparition des *Mémoires d'outre-tombe* publiés après la mort du grand écrivain, que l'on connaît en détail les incidents de cette existence pleine de mouvement, d'émotions et d'imprévu.

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, dans une maison de la rue des Juifs, transformée aujourd'hui en auberge. On le confia à une nourrice du village de Plancouët, qui, le voyant malade et chétif, le voua à Notre-Dame de Nazareth, avec promesse de le vêtir, en son honneur, de blanc et de bleu jusqu'à l'âge de sept ans. Revenu au logis paternel, il y trouva un de ces intérieurs silencieux et sombres que l'excessive autorité dévolue au chef de famille avait multipliés dans notre vieille noblesse provinciale. La maison se composait d'un frère aîné, de quatre sœurs, de monsieur et de madame Chateaubriand. Le père de notre auteur avait longtemps habité les îles, où il était parvenu à faire sa fortune. Uniquement occupé de rétablir la grandeur de son nom, il avait acheté la terre de Combourg, ancien domaine de sa famille, et s'était retiré pour y vivre comme un châtelain du moyen âge. « Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat, hautain aux Etats de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux

à Combourg, taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte. » Madame de Chateaubriand, qui était lettrée, spirituelle, amie des relations mondaines, et pleine d'une sympathique pétulance, fut comme étouffée dans la froide atmosphère de son mari. « Obligée de se taire quand elle eût voulu parler, elle s'en dédommageait par une espèce de tristesse bruyante entrecoupée de soupirs. »

Livré aux soins des domestiques, selon l'usage, et abandonné par ceux-ci à la liberté vagabonde des carrefours, René Chateaubriand passa ses premières années avec les polissons de Saint-Malo ou de Combourg, tantôt battant, plus souvent battu, mais toujours déchiré, déchaussé et crotté. Son instituteur et son compagnon était cette mauvaise tête de Gesril qui renouvela à Quiberon l'héroïsme de Régulus. Comme, après la reddition de l'armée royaliste, les navires anglais continuaient à tirer, Gesril, qui s'était rendu aux républicains, alla rejoindre l'escadre à la nage pour

l'avertir de cesser le feu selon la capitulation. On lui jeta une corde en le conjurant de monter à bord. « C'est impossible, répondit-il, je suis prisonnier sur parole ; » et il retourna à terre pour se faire fusiller.

M. de Chateaubriand, qui destinait son fils à la marine royale, l'envoya au collége de Dol pour étudier les mathématiques. Les progrès du jeune écolier furent rapides; mais son caractère commençait à montrer dès lors l'indépendance et la roideur bretonnes qui ne l'abandonnèrent jamais. Une faute l'ayant fait condamner au fouet, il se jeta d'abord aux pieds de l'abbé Leprince, le supplia de lui épargner cette humiliation et de transformer sa punition ; mais l'abbé refusa, et comme il s'avançait sur l'enfant, le martinet à la main, celui-ci entreprit une lutte désespérée, rendant coup pour coup et s'excitant au combat en répétant le vers de Virgile : *Macte animo, generose puer !* L'abbé déconcerté fut obligé d'en venir à une transaction.

Du collége de Dol, Chateaubriand passa à celui de Rennes, où il retrouva, avec son ancien camarade

Gesril, le Morlaisien Moreau, qui devait conquérir une gloire militaire fatalement souillée par la trahison. Un peu plus tard, il rencontra au collége de Dinan son compatriote Broussais, que ses doctrimes médicales devaient rendre célèbre, et qui, se baignant avec lui, « fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir. »

Mais avant cette dernière rencontre, Chateaubriand s'était rendu à Brest pour entrer à l'école des gardes de pavillon. Bientôt dégoûté, et cédant à cette humeur changeante qui fut une des infirmités de sa vie, il retourna à Combourg, où commença pour lui une vie rêveuse et solitaire, qui semblait préparer le génie destiné à écrire *René*. Les *Mémoires d'outre-tombe* renferment une admirable peinture de cette adolescence sauvage livrée à toutes les fantaisies de l'isolement et à toutes les fougues d'une imagination qui s'éveille. La régularité monotone qui réglait les habitudes du château y forme, avec les vagabondes aspirations du jeune homme, un contraste étrange et saisissant. Après nous

avoir raconté ses courses folles dans les bois, ses rêves sur les landes, et ses longs oublis au bord des flots, l'auteur nous ramène à ce foyer domestique dont l'humeur du vieux châtelain avait fait un sépulcre. « Le souper fini, dit-il, ma mère se jetait en soupirant sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile. Les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était revêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête demi-chauve était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus : on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure lon-

gue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : — De quoi parliez-vous ? Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure des vents. »

Cette compression continuelle, jointe aux tristesses de l'adolescence et de la solitude, conduisit Chateaubriand à des idées de suicide. Il essaya de se tuer : un heureux hasard empêcha le coup de fusil de partir.

Une longue maladie fut la suite de ces exaltations contenues. On avait pensé à faire entrer notre poëte dans les ordres ; il avoua sa répugnance ; son père obtint pour lui une sous-lieutenance dans le régiment de Navarre, et il le fit partir sur-le-champ pour Cambrai.

Il traversa Paris qu'habitaient son frère et une de

ses sœurs, la comtesse de Farcy. Le récit de ses impressions, au premier aspect de la grande ville, rappelle les pages écrites par Jean-Jacques Rousseau dans la même circonstance; il est seulement égayé par deux portraits : celui du cousin Moreau et celui de madame de Chastenay ; le premier est une figure de Callot, le second un ravissant crayon de Lancret.

Chateaubriand resta peu de temps au régiment ; la mort de son père le rappela en Bretagne, d'où il fut bientôt arraché par son frère aîné qui voulait le présenter à la cour.

Ce fut pour le jeune sous-lieutenant une cruelle épreuve. Invité à la chasse du roi, il se laissa emporter par son cheval, et arriva avant Sa Majesté à la curée du chevreuil, grave inconvenance qui lui fut pourtant pardonnée. Mais toutes les sollicitations de son frère pour le faire retourner à Versailles furent inutiles. « J'allai plus d'une fois jusqu'à Sèvres, dit-il, puis le cœur me faillit, et je revins. Tout le résultat de mon séjour à Paris fut qu'à force d'intrigues et de soucis,

j'arrivai à la gloire d'insérer une idylle dans l'*Almanach des Muses.* »

Ces tendances littéraires lui firent rechercher la connaissance de quelques hommes de lettres. Il fréquenta Delisle, de Sales, Champfort, Flins, Ginguené, Lebrun; mais il se lia surtout avec M. de Malesherbes, qui devait, un peu plus tard, le décider à ce voyage en Amérique, duquel naquirent tant d'admirables inspirations.

Il retourna plusieurs fois en Bretagne, pendant les années 1787 et 1788, et se trouva mêlé aux querelles qui s'élevèrent dans les Etats, entre la noblesse et la bourgeoisie. Revenu à Paris, il vit la prise de la Bastille, le massacre de Foulon et de Berthier, la journée du 5 octobre. Il dîna avec Mirabeau, qui ne l'entretint que de ses affaires de cœur, entrevit Robespierre à l'Assemblée nationale.

Ce fut alors que ses entretiens avec M. de Malesherbes le décidèrent à partir pour découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique. Il s'embarqua avec tout ce

qu'il put se procurer d'argent, et une lettre de recommandation pour Washington.

Une station de Chateaubriand à l'île Saint-Pierre de Miquelon nous a valu le charmant épisode de la marinière qui attend son fiancé Guillaume en herborisant du *thé naturel* sur les caps.

Chateaubriand vit Baltimore et Philadelphie, où il dîna chez le général Washington. Le parallèle qu'il fait de ce fondateur de l'indépendance américaine avec Napoléon, a une grandeur sobre et un bon sens austère qui semble sortir des habitudes de son génie. « Washington, dit-il, a été le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque ; il a secondé au lieu de contrarier le mouvement des esprits.

» Il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle il était appelé. De là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays ; sa gloire est le patri-

moine de la civilisation ; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable. »

Chateaubriand se rend ensuite à New-York et à Boston. Il n'avait point tardé à reconnaître que pour entreprendre avec quelque chance de succès la découverte du passage nord, il fallait d'abord étudier les langues des peaux rouges, s'acclimater, acquérir les connaissances des coureurs de bois. Il commença en conséquence ses pérégrinations par le Niagara.

Cette partie des *Mémoires d'outre-tombe* est pleine de descriptions splendides, d'impressions poétiques et d'anecdotes dont quelques-unes rappellent Sterne, avec plus de coloris et d'ampleur. Dans une forêt près du Mohawk, Chateaubriand rencontra un petit Français poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, qui faisait danser *Madelon Friquet* à une peuplade d'Iroquois. M. Violet était maître de danse chez les Indiens ! En parlant d'eux, il disait toujours : Ces messieurs sauvages et ces dames

sauvagesses. Tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, il criait aux Iroquois : *A vos places !* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

Après avoir visité le lac des Onondagas, la rivière Genese et la grande cataracte où il se casse le bras, Chateaubriand apprend sur l'Ohio l'arrestation de Louis XVI à Varennes, et se décide à revenir en France, qu'il aborde en faisant naufrage. Il va rejoindre sa mère à Saint-Malo, où il épouse mademoiselle de Lavigne. Un des oncles maternels de cette dernière, M. de Vauvert, qui était ardent démocrate, attaqua ce mariage fait sans son consentement par un prêtre non assermenté, avec une jeune fille mineure. Chateaubriand fut poursuivi pour rapt et violation de la loi ; mais le tribunal jugea l'union légitime.

Ainsi déclaré bien marié, il se prépara à aller rejoindre seul l'armée des émigrés.

En passant à Paris, il fit la connaissance de l'abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* et de Saint-Ange, le traducteur d'Ovide, versificateur de

talent, mais qui, selon l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe,* « se tenait à quatre pour n'être pas bête, et ne pouvait s'en empêcher. » Il aperçut aussi Marat, Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine.

Cependant il avait réussi à emprunter deux mille francs pour quitter la France; il fut entraîné par un ami dans une maison où l'on jouait, et en sortit n'ayant plus que quinze cents francs dans un portefeuille qu'il oublia sur le coussin d'un fiacre. Après deux jours de courses, il le retrouva entre les mains d'un récollet; enfin, le 15 juillet, il partit pour Lille, d'où il rejoignit l'armée des princes à Trèves.

On ne voulait pas d'abord l'y admettre. On répétait qu'il arrivait trop tard, que la cause était gagnée! L'armée de la révolution désertait en masse; avant un mois les émigrés devaient être à Paris! Enfin pourtant, grâce à son cousin Armand, on lui permit de prendre part à la victoire assurée de la noblesse!

L'armée des émigrés, commandée par le prince de Condé, était composée de gentilshommes de tout âge et

de toutes provinces, qui servaient comme simples soldats. Les anciens officiers de marine s'étaient mis dans la cavalerie ; les jeunes gens du tiers, qui avaient suivi l'émigration, composaient une compagnie à part, et revêtue d'un autre uniforme. « Des hommes attachés à la même cause, dit Chateaubriand, et exposés aux mêmes dangers, perpétuaient leurs inégalités par des signalements odieux : les vrais héros étaient les soldats plébéiens, puisque aucun intérêt personnel ne se mêlait à leur sacrifice. »

L'armement des émigrés était pitoyable ; l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* fit toute la campagne « avec un fusil dont le chien ne s'abattait pas ! »

Le siége de Thionville échoua ; l'armée royaliste entra à Verdun qu'elle fut bientôt forcée de quitter. Le découragement gagnait tout le monde ; la maladie décimait les rangs ; il fallut se disperser. Chateaubriand voulait gagner Ostende, où il espérait s'embarquer pour Jersey, afin de rejoindre les royalistes de Bretagne. Déjà blessé à la cuisse, et miné par la fièvre, il fut at-

taqué d'une petite vérole confluente qui rentrait et sortait alternativement, selon les impressions de l'air. Ce fut dans cet état qu'il commença à pied un voyage de deux cents lieues avec dix-huit francs!

En profitant des charrettes de paysans, et couchant dans les granges, il atteignit Flamizoul et Bellevue ; là son mal s'aggrava, et il resta mourant dans un fossé. Les conducteurs des fourgons du prince de Ligne l'y relevèrent et le conduisirent à Namur. Descendu à la porte de la ville, il reçut en aumône, des soldats qui la gardaient, un morceau de pain noir et un peu de brandevin au poivre. Il ne pouvait traverser les rues qu'en s'appuyant aux maisons. Les femmes, touchées de pitié, sortaient pour lui donner le bras et l'aider à marcher. — Il est blessé, disaient les unes. — Il a la petite vérole, s'écriaient les autres. Et elles écartaient leurs enfants; elles voulaient le conduire à l'hôpital ; mais il refusa et remonta dans les fourgons qui le déposèrent à Bruxelles. Tous les hôteliers refusèrent de le recevoir. « Mes cheveux, dit-il, pendaient sur mon visage masqué

par ma barbe et mes moustaches, j'avais la cuisse entourée d'un torchis de foin ; par-dessus mon uniforme en loques, je portais la couverture de laine des Namuriennes, nouée à mon cou en guise de manteau. Le mendiant de l'Odyssée était plus insolent, mais n'était pas si pauvre que moi. »

Enfin il rencontre son frère le comte de Chateaubriand qui lui trouva un logement et lui envoya un médecin ; mais il ne voulut pas attendre la guérison ; il s'embarqua à Ostende avec d'autres compagnons d'infortune dans un petit navire où on les coucha à fond de cale sur les galets qui servaient de lest. En arrivant à Guernesey, on crut qu'il allait rendre le dernier soupir. Le capitaine le fit descendre sur le quai ; on l'assit au soleil, le dos appuyé contre le mur, la tête tournée vers la pleine mer. La femme d'un pilote anglais qui vint à passer fut attendrie, et le fit porter chez elle, où elle lui prodigua les plus tendres soins. « Le lendemain, on me rembarqua. Mon hôtesse pleurait presque en se séparant de son malade. Les femmes ont un instinct cé-

leste pour le malheur. Ma blonde et belle gardienne, qui ressemblait à une figure des anciennes gravures anglaises, pressait mes mains bouffies et brûlantes dans ses fraîches et longues mains ; j'avais honte d'approcher tant de disgraces de tant de charmes. »

Il aborda enfin à Jersey, où habitait son oncle Bédée, chez lequel il fut recueilli et traité. Mais là aussi le besoin se faisait sentir : Chateaubriand ne voulait point alourdir les charges de la famille exilée, et partit à moitié guéri pour Londres avec trente louis que lui avait envoyés sa famille de Bretagne.

Il y trouva une colonie d'émigrés qui vivait comme elle pouvait en faisant des modes, en revendant du charbon et en enseignant le français qu'elle ne savait pas. Pelletier, l'un des principaux rédacteurs des *Actes des apôtres*, procura à Chateaubriand des traductions et un imprimeur pour l'*Essai historique* dont il avait l'idée depuis quelque temps. Mais ces ressources furent insuffisantes et passagères. Il logeait avec Hingant, ancien conseiller au parlement de Bretagne, alors aussi

dénué que lui. Ils eurent beau réduire leur dépense et économiser sur la faim, le dernier schelling disparut.

Chateaubriand, qui écrit ces souvenirs en 1822 à Londres, où il est alors ambassadeur, raconte qu'ils vécurent cinq jours avec de l'eau chaude sucrée et un pain de deux sous. « La faim me dévorait, j'étais brûlant ; le sommeil m'avait fui ; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulanger, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais ; j'aurais mangé non-seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles. » Le matin du cinquième jour, rentrant à demi mort d'inanition, il trouva son ami Hingant dans le délire, et qui s'était donné un coup de canif au sein. Il avait jusqu'alors refusé l'aumône que le gouvernement faisait aux émigrés français. Il céda enfin et écrivit à M. de Barentin. Les parents de Hingant

avertis, accoururent, et presque au même instant, quarante écus arrivèrent de Bretagne. L'exilé « crut voir tout l'or du Pérou ! »

Il reprit son travail de l'*Essai historique* dans une petite mansarde donnant sur un cimetière, où il fut bientôt rejoint par son cousin La Bouëtardais. « La Bouëtardais était, ainsi que Hingant, conseiller au parlement de Bretagne. Il ne possédait pas un mouchoir pour s'envelopper la tête ; mais il avait déserté avec armes et bagages, c'est-à-dire qu'il avait emporté son bonnet carré et sa robe rouge, et il couchait *sous la pourpre* à mes côtés. Facétieux, bon musicien, ayant la voix belle, quand il ne dormait pas, il s'asseyait tout nu sur son lit de sangles, mettait son bonnet carré et chantait des romances en s'accompagnant d'une guitare qui n'avait que trois cordes. »

Cette gaieté des émigrés était entretenue par leurs illusions. « Toutes les victoires de la République, dit Chateaubriand, étaient transformées par eux en défaites, et si par hasard on doutait d'une restauration

immédiate, on était déclaré jacobin. Deux vieux évêques qui avaient un faux air de la mort se promenaient au printemps dans le parc Saint-James : — Monseigneur, disait l'un, croyez-vous que nous soyons en France au mois de juin ? — Mais, monseigneur, répondait l'autre, après avoir mûrement réfléchi, je n'y vois pas d'inconvénient. »

II

De retour en France, où les émigrés commençaient à rentrer sous des noms empruntés en attendant leur radiation, il vécut dans l'intimité de MM. de Fontanes, de Bonald, Molé, Chênedollé, Pasquier, Joubert et de madame de Beaumont, fille du comte de Montmorin. *Atala* fut publiée et obtint un succès retentissant, bien que contesté. Le *Génie du Christianisme*, qui parut l'année suivante, plaça définitivement l'auteur au premier rang.

Bonaparte, alors premier consul, voulut le voir, et

le nomma secrétaire d'ambassade à Rome. Il trouva les plaines de la Lombardie occupées par l'armée française qui s'y établissait amicalement. « Nous sommes de singuliers ennemis, dit-il, à cette occasion; on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants; nous n'avons pas plus tôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé; il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian; chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Le tambour bat-il? le garnisaire court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides. »

Ce fut à Rome que M. de Chateaubriand eut la dou-

leur de voir mourir madame de Beaumont; sa sœur Lucie lui fut également enlevée peu après.

Revenu à Paris, et nommé ministre de France dans le Valais, il se préparait à se rendre à son poste lorsqu'il apprit la mort du duc d'Enghien, fusillé dans les fossés de Vincennes. Il envoya aussitôt sa démission.

Ainsi rendu à la vie privée, Chateaubriand fit plusieurs excursions en Auvergne, au mont Blanc, à Lyon, où il se lia avec Ballanche; enfin il se décida à ce voyage dans le Levant, qui nous a valu l'*Itinériaire de Paris à Jérusalem*.

A son retour en France, il devint propriétaire du *Mercure*, qu'il vit supprimer pour un article dans lequel on avait deviné des allusions politiques. Ce fut alors (1807) qu'il acheta une retraite dans la vallée aux Loups, et qu'il s'y retira pour travailler aux *Martyrs*.

Ce livre parut en 1809 et obtint peu de succès.

Cependant la mort de Joseph Chénier laissait une place vide à l'Académie française. Chateaubriand se

présenta et fut nommé; mais le discours qu'il devait prononcer le jour de sa réception déplut à Napoléon, qui le supprima.

La Restauration suspendit les sourdes persécutions dont Chateaubriand avait été l'objet. Sa carrière politique commença par la brochure intitulée : *Bonaparte et les Bourbons*. Obligé de fuir pendant les Cent-Jours, il suivit à Gand Louis XVIII, qui le nomma ministre de l'intérieur par intérim. « Ma correspondance avec les départements, dit l'auteur des *Martyrs*, ne me donnait pas grand'besogne; je mettais facilement à jour ma correspondance avec les préfets, sous-préfets, maires et adjoints de nos bonnes villes, du côté intérieur de nos frontières; je ne réparais pas beaucoup les chemins, et je laissais tomber les clochers. »

A la seconde Restauration, Chateaubriand fut nommé d'abord ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Vérone, et, devenu ministre à son retour, il décida l'expédition d'Espagne. Il rentra peu après dans la vie privée et alla

habiter Neufchâtel en Suisse. Des brochures politiques, des articles dans le *Conservateur* et le *Journal des Débats*, des discours à la Chambre des pairs, l'occupèrent particulièrement pendant cette période. Membre du comité constitué en faveur de l'insurrection hellénique, il fit tous ses efforts pour l'appuyer. On l'envoya un peu plus tard, comme ambassadeur, à Rome; un changement de ministère l'engagea à donner sa démission. A la révolution de juillet, il abandonna toutes ses places, quitta la Chambre des pairs, et se retira dans la vie privée.

FIN.

TABLE

La rude tache. 5
Le ventriloque. 13
Une poursuite d'enfants. 21
Le petit orateur. 27
Les deux chiens. 35
Ormacht. 41
Le Conscrit 53
La mère de Washington. 71
Madame de Sévigné. 83
Une demoiselle de Paris. 107
Les Jeux olympiques. 133
Souvenirs d'un Gaulois. 145
Chateaubriand. 243

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2429
S7S8
1858

Souvestre, Emile
Sur la pelouse